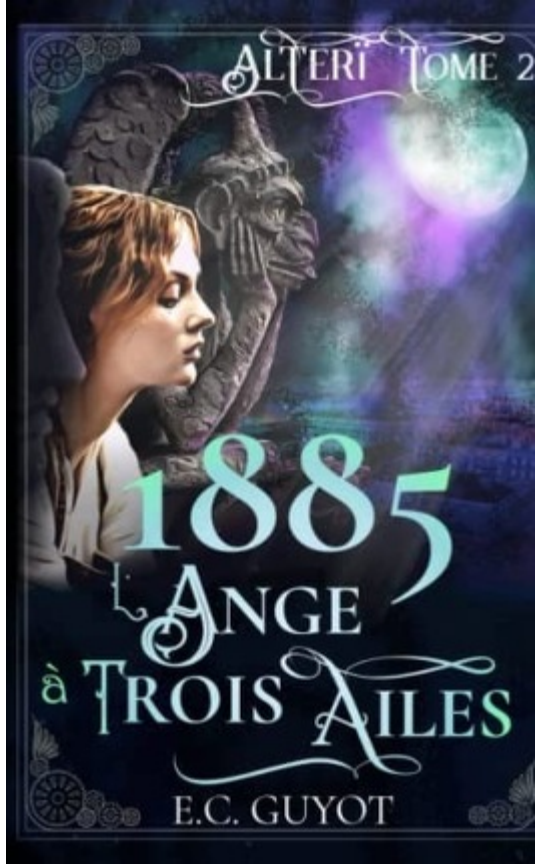
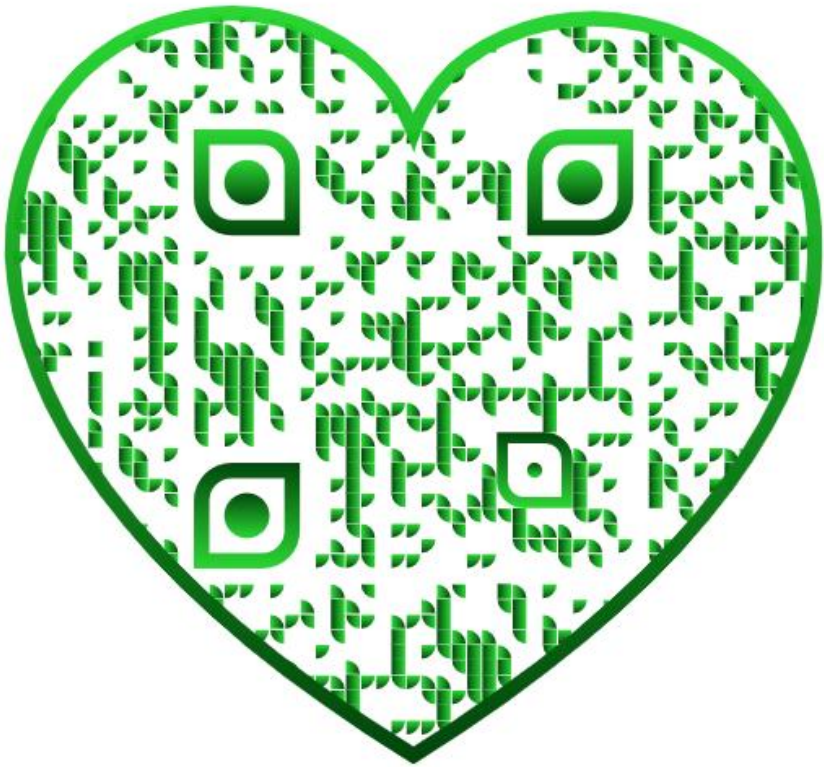
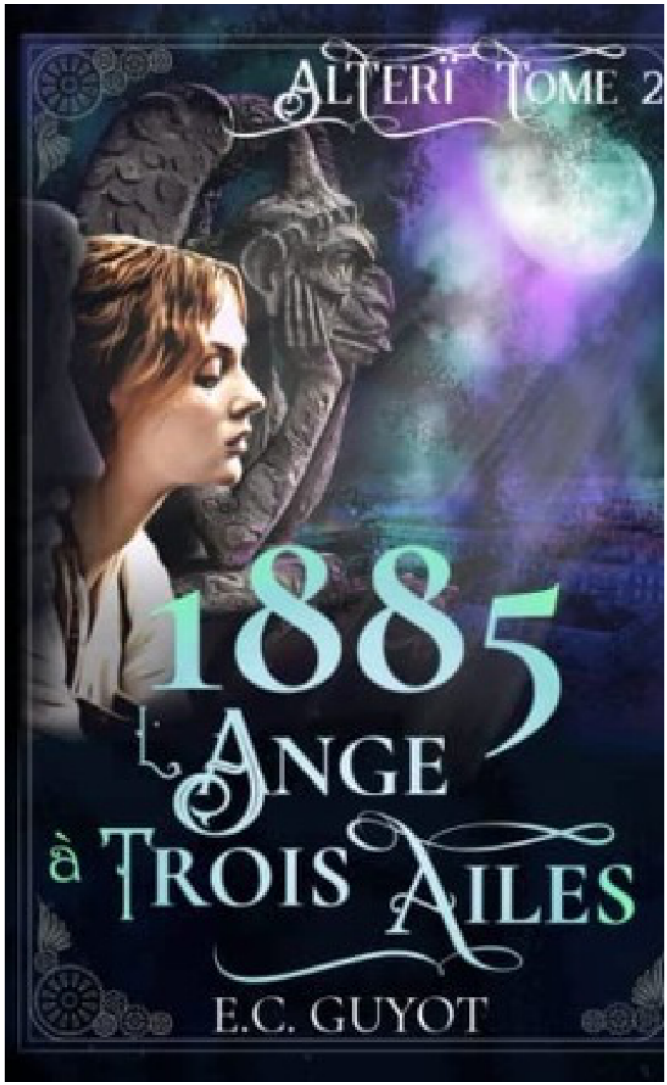

Alteri Tome 2
1885
L'Ange
à Trois Ailes
E.C. GUYOT




ALTERÏ TOME 2
1885
L'ANGE
à TROIS AILES
E.C. GUYOT

1885
L'Ange à Trois Ailes

Émilie C. GUYOT

roman fantastique

Chapitres

Les personnages de la Saga des Alterï

Prologue
Chapitre 1 Rue du Chat-Qui-Pêche
Chapitre 2 Du Chat-qui-Pêche à Victor-Hugo
Chapitre 3 L'avenue Victor Hugo
Chapitre 4 Notre-Dame de Paris
Chapitre 5 Parvis de Notre-Dame
Chapitre 6 Église Saint-Sulpice
Chapitre 7 Kmen
Chapitre 8 Cimetière du Père Lachaise
Chapitre 9 Rue Rambuteau et du Temple
Chapitre 10 Rues du Temple et Rambuteau
Chapitre 11 Le Dragon
Chapitre 12 La cour du Dragon
Chapitre 13 Le conseil du Dragon
Chapitre 14 Rue du Luxembourg
Chapitre 15 La Morgue de Paris
Chapitre 16 Sous Paris
Chapitre 17 Les Catacombes
Chapitre 18 Rues de Paris
Chapitre 19 Les toits de Notre-Dame
Chapitre 20 L'Hôtel-Dieu
Épilogue Paris

Que va-t-il arriver ensuite ?!
Chapitre 1 Paris, rue du Chat-qui-Pêche, dans les valises

À propos de l'auteure
Les autres romans

Les personnages

rencontrés dans

1883 Express d’Orient

Les Communs. Personnes qui ne sont pas au courant de l'existence du surnaturel et de la magie.

Les *Alterï*. Personnes surnaturelles et magiques.

Louise Quatresous. Orpheline depuis son adolescence, elle est curieuse, débrouillarde, et très loyale, mais manque pourtant souvent de confiance en elle. Sa grande taille et son allure de garçonne lui permettent de passer pour un homme. Elle était domestique chez les Desmilliers mais, après avoir rencontré les *Alterï* dans l'Orient Express et survécu au voyage, elle a commencé à prendre son indépendance en devenant typographe pour le journal le *Curieux*.

Charles Fontaine. Le meilleur ami de Quatresous. Brun, grand, maigre et nerveux, il est journaliste pour le *Curieux*. Éternellement optimiste, il agace souvent par son audace, son entêtement et son énergie sans limites. Après avoir survécu au voyage dans l'Orient Express, il s'est donné pour but d'explorer le monde des *Alterï* et de retrouver tous les voyageurs du train.

Melusine Schaefer. Jeune femme issue d'une famille *Alter* de loups-garous dont elle n'a hérité qu'une malformation cardiaque. Elle est armée d'une logique implacable, d'un sarcasme incisif, d'un calme à toute épreuve, et d'une vision pessimiste de la vie. Après avoir survécu de peu au voyage dans l'Orient Express, elle subit un traitement magique secret dont elle refuse de parler.

Stephen Shepherd. Âme (magie) du trio de sorciers dhampires. Pacifiste, patient et empathique, son altruisme cache un sombre passé. Grièvement blessé au cours du voyage dans l'Orient Express, il est encore en convalescence.

David Winter. Esprit (pouvoirs mentaux) du trio de sorciers dhampires. Méfiant, hautain et dominateur, il n'a pas hésité à manipuler et mettre en danger les autres passagers de l'Orient Express, avant d'accepter de s'allier à eux.

Barbara Winter. Force (puissance physique) du trio de sorciers dhampires. Sensuelle et franche, son approche est souvent plus brutale que diplomate. Elle trouve les Communs très amusants.

Charles Dumont. Ami d'enfance de Fontaine, c'est un auteur au talent discutable, oublié et désillusionné. Il fait un pacte avec une Muse afin de pouvoir écrire un dernier livre, mais il meurt pendant le voyage dans l'Orient Express en essayant de sauver le train de la Milice. Son âme doit devenir une

Muse à son tour.

Alfred Berger. Muse, ou ange dédié à l'Art, avec qui Charles Dumont a fait un pacte, et qui lui sert très patiemment de secrétaire pendant le voyage dans l'Orient Express.

George Elster et **Mykhailo Mykolayovych Melnyk**. Chasseurs d'*Alterï* qui étaient chargés d'escorter un prisonnier à bord de l'Orient Express. Ils meurent pendant le trajet, mais le journal de Melnyk, un grimoire rempli d'informations et de formules magiques, n'a pas été rendu à sa famille…

Narcissa Schaefer. Mère de Mademoiselle Melusine, loup-garou.
Tristram Schaefer. Frère de Mademoiselle Melusine, loup-garou, violoniste virtuose.

Autres voyageurs de l'Orient Express : Ernest Desmilliers (un Commun français, ancien employeur de Quatresous), Jack et Meg Sanders (américains, l'un des deux est médecin), Bastien et Flora Färber, (des Communs autrichiens, il est peintre) Diana Niedermeier (une médium suisse), Nerio Bianchi (personnification du Danube), la famille Whitlock (esprits de l'eau anglais), les frères Almos et Vilmos Juhász (des *Lidércek* hongrois), Piotr et Agnieszka Adamski (des Communs polonais), les *Düşen yıldızlar* (les huit voyageurs mystérieux du compartiment 1).

Personnel de bord survivant de l'Orient Express : les conducteurs Messieurs Courtois et Charrier (des Communs), George le cuisinier (Commun), des serveurs, valets et garçons de cuisine, le traducteur Gert Janssens (un métamorphe renard), Joseph Servais le valet (un Kobold).

L'Entité du Train. Prisonnier d'une montre pendant le trajet de l'Orient Express, cette entité draine ses victimes et se nourrit de leur vie. À la fin du voyage, elle est enfermée dans un appareil de photographie et confiée à la Milice...

Prologue

Atelier de compositeurs-typographes

Imprimerie du journal *Le Curieux*

Boulevard Saint-Germain,Paris

Plus je relisais la dépêche, et plus le visage de Mademoiselle Melusine s'imposait comme en surimpression sur le papier.

— Eh ben, Quatresous, gouailla la voix pointue de Sidonie Isambert, tu nous fais la tête d'une poule à qui on aurait présenté le hachoir. C't'à cause de cette dépêche, là ?

Il y a de grandes chances, puisque je suis en train de la lire, pensai-je. Mademoiselle Melusine n'aurait pas hésité à répondre cela. Moi, je ne répondis rien.

— Fais voir ça ! dit Sidonie en m'arrachant le papier des mains. Oooh ! Non ! Le pauvre vieux !

— Un peu plus de travail et un peu moins de vacarme, s'il vous plaît ! dit l'un des rédacteurs en chef depuis le couloir.

— Oui, monsieur Poirier !

Jules Poirier ? Léon Poirier ? J'étais incapable de distinguer les deux frères l'un de l'autre. Une hydre à deux têtes, voilà ce qu'ils étaient pour moi. Au moins, c'était une hydre aimable avec ses employés. Les blouses sévères de l'atelier de composition reprirent leurs places devant les tables de montage.

Mes doigts tremblaient un peu en piochant les lettres de métal dans les *casses*, les petits casiers où elles étaient triées. Et les espaces. Ne pas oublier les espaces.

« V i c t o r H u g o a é t é p r i s j e u d i s o i r d ' u n e i n d i s p o s i t i o n... »

— C'est horrible ! me souffla Clémentine Flamery en secouant ses boucles rousses. Il ne peut pas mourir ! C'est un héros national ! Avec lui, la France meurt aussi !

Je répondis d'un vague signe de tête, que Clémentine accepta comme la confirmation de ses convictions les plus profondes.

« ...q u i s ' e s t a g g r a v é e s u b i t e m e n t... »

Je me concentrai sur le texte, plaçant les lettres à l'envers, de droite à gauche. *Trente-deux caractères sur cette ligne c'est bien il faudra les espacer plus attention j'ai des majuscules elles sont plus larges quarante-et-un ici c'est trop je dois couper un mot il me faut un tiret attraper le « e » accent aigu...*

— Il a 83 ans, quand même ! fit remarquer Louise Voisin à ma droite, toujours penchée sur son article de politique étrangère. C'est un âge honorable. Vénérable, même.

« ...s o u f f r a i t d ' u n e l é s i o n d u c œ u r... »

Mademoiselle Melusine, elle aussi, souffrait du cœur. Lorsque je l'avais rencontrée en octobre 1883 à bord du train l'Orient Express, elle avait eu vingt ans et une maladie cardiaque résultant d'un « mauvais mélange » entre son père humain et sa mère loup-garou. Ou bien disait-on louve-garou ? « Garoute » ? Dans tous les cas, Mademoiselle Melusine avait bien failli en mourir pendant le voyage.

« ...a été atteint d'une congestion pulmonaire... »

— Mais on est sûrs de ça ? demanda Louise.

— Ça vient du *Rappel* ! grinça Sidonie entre ses dents. C'est son journal ! Et c'est signé de son docteur.

Mademoiselle Melusine avait une fascination pour la médecine. Sûrement, en lisant cet article, elle aurait donné tout un tas de statistiques morbides et j'aurais eu le plus grand mal à deviner si elle était sérieuse ou sarcastique. J'aurais voulu savoir si elle allait bien. Mais chaque fois que nous avions frappé à la porte de sa famille à Saint Leu, Mademoiselle Melusine avait été mystérieusement absente. Son traitement avait-il mal tourné ?

« Les médecins jugent son état alarmant. »

Je compressai les blocs de lettres en pavé, les cerclai de cordage pour que l'ensemble soit solide et stable. Un peu d'encre, et je sortis une épreuve sur un bout de feuille pour en chasser les fautes. Malgré mes efforts de concentration, mes mains avaient travaillé seules. Combien de lettres avais-je manquées ? Aucune, semblait-il. Mes mains savaient ce qu'elles faisaient, elles, au moins.

— Il va peut-être se remettre ? demanda Clémentine avec toute la naïveté de ses dix-huit ans.

— Tu crois ? railla Sidonie. Non, ça a l'air sérieux. Il est aux portes de la mort, je te dis ! Il est fichu, il va y passer !

— Ferme un peu ton moulin à paroles et mérite tes 10 francs d'aujourd'hui, gronda Louise. Avant qu'ils ne nous remplacent tous par des machines !

Nous étions le 19 mai 1885. Je n'avais pas revu Mademoiselle Melusine depuis plus d'un an, lorsqu'elle nous avait annoncé que le traitement d'urgence qu'elle avait reçu lui avait bien sauvé la vie. Elle n'avait pas pu nous en dire plus, car la nature surnaturelle de cette intervention avait pu avoir des conséquences dont elle n'était pas prête à discuter. Eh bien, ce soir, je ne pouvais plus penser qu'aux malades du cœur. J'avais besoin de discuter, et avec quelqu'un qui connaissait les *Alterï.*

— Auteur, poète, artiste, philosophe, historien, académicien,

révolutionnaire, grand contributeur à la Troisième République, soupira Louise. En voilà un qui aura un enterrement en grande pompe.

L'épreuve lue, relue et vérifiée, je posai mon bloc de lettres avec ceux qui devaient constituer la une du journal. Je vérifiai plusieurs fois que je le posais dans le bon sens. Un article imprimé à l'envers ne faisait pas bon effet, si on tenait à son travail. La moindre erreur de montage une fois la presse lancée faisait perdre du temps, et donc, de l'argent, au journal.

— Quelqu'un aurait vu Fontaine ? demandai-je.

— Ton cousin ? dit Gustave Jacquart, toujours en retard parce que ses doigts épais avaient du mal à attraper les petits « s » qu'il fallait coller au bout des blocs-mots les plus courants pour les mettre au pluriel. Il y est déjà sûrement, tu sais ?

Charles Fontaine et moi n'étions pas réellement cousins, mais afin de pouvoir m'installer chez lui, j'étais officiellement « de sa famille éloignée, du côté de son père ». Lorsque j'avais demandé pourquoi je ne pouvais pas être du côté de sa mère, il m'avait répondu que je n'avais pas la bonne couleur, avec ma peau pâle et mes cheveux couleur paille. Le temps que je trouve comment reformuler ma question, il avait déjà changé de sujet deux fois.

— Il y est, où ça ? demandai-je à Gustave en sortant les « s » de leur casse pour les poser devant lui.

— Avenue Victor Hugo, pardi. C'est quand même quelque chose d'habiter dans une rue qui porte son propre nom !

— La moitié de Paris dit encore Avenue d'Eylau, dit Louise.

— Eylau ou pas, dit Gustave, c'est là-bas que Fontaine est, à guetter la moindre nouvelle. Tous les journalistes sont là-bas, je parie.

— Comme des vautours ! s'esclaffa Sidonie.

— C'est grâce à eux qu'on a du travail, dit sévèrement Louise.

— Qui est bientôt fini pour aujourd'hui, dit Gustave en finissant enfin son cordage. Tu veux venir au café avec nous ? me demanda-t-il.

— Non merci, dis-je comme chaque fois qu'il me le proposait. Je vous verrai tous demain.

Je retirai ma blouse, enfilai mon manteau élimé, et en trois pas je me perdis dans la rue, les bruits de sabots et les cris des chauffeurs de l'heure de pointe.

Chapitre 1

Rue du Chat-Qui-Pêche

Les locaux du *Curieux* se trouvaient boulevard Saint-Germain, à dix minutes à pied à peine de la rue du Chat-Qui-Pêche, où nous logions. Pourtant, en passant devant les chevaux de l'omnibus O (qui allait de Ménilmontant à Montparnasse), je m'arrêtai d'un coup. Pour une fois, je pouvais bien m'offrir le trajet, cela serait plus rapide...

Pour circuler dans Paris lorsque vous n'aviez pas votre attelage personnel, vous pouviez prendre le fiacre, l'omnibus ou le tramway. Le fiacre, c'était trop cher pour nous. Il n'y avait pas une grande différence entre l'omnibus et le tramway, si ce n'était que le tramway était plus stable car il circulait sur des rails, et que ses voitures étaient plus grandes. Grandes ou petites, les voitures étaient toujours pleines, et il fallait souvent s'installer sur le toit, appelé « impériale ».

Je fouillai rapidement les poches de mon manteau ; pas de monnaie. Même pas 15 centimes pour le billet. Tant pis. J'userais mes souliers.

Juste au coin de notre rue, j'entrai dans le café du *Chat-qui-Pêche* afin d'y récupérer le courrier (car Fontaine le faisait envoyer là, en espérant échapper à une inspection de la concierge). J'espérai un message, une carte, ou un télégramme peut-être. J'inspectai les lettres à toute vitesse ; rien à mon nom. Dommage. Je m'engouffrai alors dans notre ruelle et ouvrit la porte de l'entrée de service avec précipitation.

La petite porte s'ouvrait sur un passage menant à une cour intérieure aux façades grises et craquelées, aux toits de guingois et aux fenêtres étroites. Pour une sombre histoire de copropriété, il y avait deux cages d'escaliers qui desservaient chacune leur côté de l'immeuble, lequel était séparé en deux entrées au même numéro sur le quai Saint-Michel. Là encore, je n'avais pas posé de questions. Je traversai la cour en quelques pas.

— Mademoiselle !

Marguerite Briquard, notre logeuse, avait un œil de lynx. Ou peut-être des pigeons dressés pour nous surveiller depuis le haut des toits. Rien ou presque ne lui échappait.

— Bonjour Madame Briquard, dis-je en me dirigeant droit vers elle. Vous avez vu Monsieur Fontaine ? Il n'aurait pas laissé de message ?

— Monsieur Fontaine ? répondit la logeuse de sa voix doucereuse et plaintive. Ma foi, non.

— Merci quand même, dis-je en essayant de cacher ma déception.

— Mais puisque vous êtes là, mon petit, vous pourriez m'aider et remplir ce seau d'eau ? J'ai encore reçu une plainte pour l'odeur de la tuyauterie des cabinets d'aisance. Si vous pouviez aller le jeter dans le cabinet à votre étage,

vous serez gentille, puisque vous montez.

Comme si j'avais le choix, pensai-je. Si je ne le faisais pas, l'air serait irrespirable, sous les toits.

— Bien sûr, Madame Briquard, répondis-je en saisissant le seau qu'elle m'indiquait.

J'entrai dans la cuisine du rez-de-chaussée où se trouvait l'unique robinet de tout l'immeuble, alimenté par un réservoir en sous-sol. L'eau courante n'en était qu'à ses balbutiements à Paris, je devais monter régulièrement l'eau dont nous avions besoin. *Plus vite*, implorai-je en regardant l'eau couler dans le seau, *plus vite* ! Peut-être que, par miracle, Fontaine avait réussi à éviter la logeuse et qu'il était déjà là-haut...

Je gravis l'escalier aussi vite que le seau me le permit. Je crus mourir d'asphyxie en arrivant sur notre palier, au sixième. L'odeur était réellement infecte, à vous prendre à la gorge et à vous piquer les yeux ; tous les gaz remontaient en force depuis la fosse sous l'immeuble comme s'ils voulaient conquérir Paris. Je me dépêchai de verser l'eau pour bloquer le passage dans le tuyau. Enfin, je pus respirer. J'abandonnais le seau et ouvris la porte de l'appartement.

Une odeur de vieux papier et de tabac froid m'accueillit ; il régnait dans la grande pièce cette atmosphère lourde et sèche de boiserie brute que l'on trouvait sous les toits, les jours où la chaleur commençait à s'installer. Fontaine n'était pas là. Son absence était un vide pesant et silencieux, malgré l'encombrement de l'appartement. Je ne pouvais pas rester ici, pas encore.

Je ne pouvais pas non plus rester les bras ballants, à laisser mon esprit s'emballer ; je devais me mettre en mouvement, faire quelque chose... peut-être même parler à quelqu'un. Je puisai dans une petite caisse dissimulée derrière les œuvres d'Émile Zola pour y prendre le montant du loyer. Je sortis sur le palier, récupérai le seau de la logeuse, ainsi que le nôtre. Je retrouvai Madame Briquard exactement là où je l'avais laissée, au pied des escaliers.

— Alors ? demanda-t-elle. C'est fait ?

— C'est fait, répondis-je.

— Ah, merci mon petit, vous me sauvez la vie ! Et Monsieur Fontaine, alors, il est rentré ?

— Pas encore.

— Ne vous inquiétez pas, il est probablement dans un café avec un de ses amis.

— Je l'espère, dis-je en mettant le seau à sa place et en remplissant notre propre réserve d'eau.

— Vous savez, reprit la logeuse, Monsieur Fontaine est très généreux de

s'occuper de vous, orpheline comme vous êtes. À sa place, je vous aurais trouvé un bon mariage, maintenant que vous n'êtes plus domestique. Vieille fille, c'est pas bien, non. Veuve, encore, à la rigueur... mais vieille fille, non...

— Je fais de mon mieux avec ce que la vie m'apporte, Madame, répondis-je.

Fontaine sait à peine s'occuper de lui-même, pensai-je*, il faudrait être inconscient pour lui confier quelqu'un. Quelqu'un de vivant, en tout cas.* Et à 31 ans, j'étais peut-être « vieille fille » mais je gagnais plus que lui. Je pensais à ramener à manger et à monter les seaux d'eau. Si l'un de nous deux s'occupait de l'autre, ce n'était sûrement pas Fontaine.

— Mais Monsieur Fontaine a toujours été un original, continuait Madame Briquard une fois sur sa lancée. Ça fait bien quinze ans qu'il habite ici, vous savez ! C'était mon père qui louait, à l'époque, vous pensez bien. Ça l'amusait, d'avoir des artistes dans l'immeuble... il y avait Monsieur Fontaine et Monsieur Dumont, je me souviens, un très bel homme, mais un peu, comment vous dire, morbide. Un poète, très porté sur la mélancolie et la boisson, si vous voyez ce que je veux dire. On n'était jamais sûrs qu'ils passeraient l'hiver, tous les deux. On faisait même des paris ! Mais c'est mon père qui est mort, maintenant, et mon mari aussi. Vous comprenez ça mon petit, vous qui êtes orpheline.

— Absolument, fis-je en admirant intérieurement le tact dont elle faisait preuve.

Mademoiselle Melusine n'aurait pas fini de s'amuser avec quelqu'un comme ça, pensai-je. Bon. J'avais eu assez de contacts humains pour me calmer. Il était temps de battre en retraite.

— Tenez, la coupai-je en lui tendant l'argent. Voilà vos 7,50 francs du loyer cette semaine. Je vous les paye en avance.

— En avance ?!

Le loyer était excessif pour une grande pièce non meublée, non raccordée au gaz de ville, et encore moins à l'électricité. Mais c'était Paris. Et l'appartement était confortable. Il avait été divisé en deux afin que chacun eût son espace, et c'était plus grand que tout ce que j'avais connu dans ma vie jusqu'ici. Par ailleurs, mon salaire au journal était très bon, et pour la première fois de ma vie je me sentais à l'aise, sans avoir à faire de sacrifices. *C'est un loyer de luxe*, pensai-je avec une pointe de nostalgie*, mais ça le vaut*.

— Merci, mon petit, geignit la logeuse. Heureusement que vous êtes là. Monsieur Fontaine est gentil, très brave, mais il ne paye pas d'avance... en quinze ans, ça n'est jamais arrivé ! Ah, ça alors !

— Merci à vous, Madame Briquard, et bonsoir ! répondis-je en filant avant qu'elle ne se remette du choc.

*** ***

Mademoiselle Melusine me regardait, immobile et pâle, depuis le wagon-restaurant de l'Orient-Express où nous avions été photographiés il y avait plus d'un an et demi. Le cliché était affiché au mur, cloué directement sur le lambris. C'était le seul coin dégagé de l'appartement : partout ailleurs nous étions cernés par des étagères d'almanachs, études, récits de voyage en anglais ou romans gothiques en allemand achetés en gros lors de faillites et de ventes forcées. Le pourpre sombre de sa robe en velours apparaissait noir.

Où était-elle ? Elle et sa famille d'*Alterï*, son frère violoniste et sa mère qui pouvaient se transformer en loups. C'était comme si les Schaefer avaient disparu de la surface de la terre. Eux, leurs violons et leurs manteaux de pourpre sombre.

Même chose pour le trio de « dhampires », (des semi-vampires, si j'avais bien compris ce qu'ils étaient) qui étaient capables de partager leurs pouvoirs entre eux ; David Winter, maître dans l'art de la télépathie et de la manipulation mentale, Barbara Winter, plutôt versée dans l'intimidation et l'action physique, et Stephen Shepherd, un magicien qui préférait les compromis aux exécutions sommaires. Stephen avait-il survécu aux horribles blessures qu'il avait subies lors de l'attaque des métamorphes ?

Charles Dumont, lui, n'avait pas survécu, même si en théorie il existait toujours quelque part. Il était devenu à sa mort une sorte d'ange, (que ce fut un messager des dieux ou un intermédiaire avec une autre puissance supérieure, nous n'étions pas certains des détails), qui inspirait les auteurs et les artistes. En d'autres mots, il était devenu une Muse.

Quelque part. Oui, il existait *quelque part*, comme Mademoiselle Melusine, et le trio, et le docteur Meg Sanders et son mari Jack, et Diana Niedermeier la médium Suisse, et toute la famille Whitlock (des esprits de l'eau), et les *Lidércek* dont je n'avais pas bien compris la nature exacte, et Servais le Kobold, et même Nerio Bianchi, la personnification du Danube dieu-fleuve.

Trente-neuf voyageurs, plus le personnel de bord, pour la plupart disparus sans une trace ; il ne nous en restait que ces clichés. Et la carte de visite que j'avais trouvée dans le compartiment de voyageurs mystérieux, qui s'étaient tout aussi mystérieusement évaporés du wagon, mais qui avaient eu l'intelligence de le faire avant l'arrivée du danger.

Découvrir l'existence du monde des *Alterï* ne laissait que deux choix : tout oublier, ou tout savoir. Fontaine et moi avions besoin de savoir. Et d'en savoir

bien plus que ce que le *Dictionnaire Infernal* de Collin de Plancy, que je voyais servir de presse-papier à une pile de cartes de l'Europe, pouvait nous apprendre.

*** ***

Clang ! Je me réveillai en sursaut, et renversai en me redressant une pile de journaux du *Gaulois* sur laquelle j'avais posé les pieds. Imbécile que j'étais ! Dormir dans le fauteuil finissait toujours par ce genre de catastrophe et j'avais juré de ne plus le faire. Quelle heure était-il ? Seulement 6 heures à ma montre... L'appartement était toujours aussi silencieux, Fontaine n'avait pas dû rentrer de la nuit. Je soupirai et étirai mes membres engourdis avant d'aller me rafraîchir un peu. Ma journée au *Curieux* serait longue.

Fontaine n'était pas passé au journal. Par contre, la nouvelle de la santé de Victor Hugo avait circulé, publiée dans tous les journaux, et tout le monde ne parlait que de lui, partout, tout le temps. Des journalistes n'avaient pas hésité à sonner à la porte du poète pendant toute la nuit. Voilà qui n'allait pas me simplifier la vie.

Je décidai de me plonger dans le travail ; les cordages des pavés de texte n'allaient pas se démonter tous seuls, après tout. Je me concentrai sur les lettres, car si une lettre était placée dans la mauvaise casse elle était considérée comme perdue. Il fallait la remplacer. C'était un coup à se faire soi-même remplacer...

Je n'arrêtai pas de la journée. Pendant la pause, j'évitai le bavardage de Sidonie, Clémentine, Louise et Gustave et pris de l'avance sur la mise en page du feuilleton de la page 2. Pendant mes sept heures, j'évitai comme la peste de composer les dépêches pour la une. Lorsque celle de Fontaine concernant Victor Hugo arriverait, je le saurais instantanément.

Je m'occupais des blocs pré-faits des réclames de la page 4 lorsque Sidonie poussa des cris de tourterelle enrhumée, et que les autres se groupèrent autour d'elle. Ah. Enfin.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— « Pas de changement »

— Tu parles d'une dépêche !

— Alors on la met ou pas ?

— Prépare-la toujours. Le chef l'enlèvera des rails si jamais il n'en veut pas.

Bon, pensai-je. *Si rien d'intéressant ne se passe, peut-être que Fontaine va pouvoir rentrer, maintenant*. Les Poirier pourraient quand même envoyer

quelqu'un d'autre, pour prendre le relais. Ils n'avaient pas qu'un seul journaliste qui travaillait pour eux !

Mais le soir arriva, et toujours pas de Fontaine au *Curieux*. Je filai à la maison avant de devoir refuser l'invitation de Gustave une nouvelle fois.

L'appartement était toujours d'un silence d'outre-tombe. Même les pièges à souris étaient vides. Je pris cela comme un affront personnel ; me rendre jusqu'à la rue Mouffetard pour vendre une souris ou deux m'aurait fait le plus grand bien. À défaut de me rendre à Saint Leu pour y voir Mademoiselle Melusine...

Et pourquoi je n'irais pas à Saint Leu, après tout ? Je pouvais très bien m'y rendre en omnibus, dimanche. Prendre de l'argent pour louer une voiture... non, ce serait trop cher, je pouvais prendre l'omnibus et marcher une partie du trajet. Je me sentais de taille à marcher jusqu'à Strasbourg s'il le fallait !

Mais je devais m'annoncer, en premier lieu. Je ne pouvais pas y aller sans le faire, c'était impoli, et l'intimidation que m'inspirait cette famille était plus forte que mon anxiété. Je sortis du papier et de l'encre d'un tiroir, et griffonnai un brouillon avant de faire ma lettre. « *Ma chère amie, je passerai dimanche pour prendre de vos nouvelles, amitiés, Quatresous*. » Voilà. Courtois et concis. Cela réduisait les risques de faire des fautes.

Je posai la lettre sur le bureau ; je la posterais le lendemain matin en allant au *Curieux*.

*** ***

Le 21 mai, la capitale entière était en émoi. Tous les parisiens étaient unis, de la petite main des ateliers de couture aux préfets d'arrondissement, et tous se préparaient à une tragédie nationale. Et, bien évidemment, Fontaine restait introuvable.

L'état de Victor Hugo était désespéré. Le poète alternait des crises extrêmes d'oppression pulmonaire avec des états de prostration prolongés, et souffrait tant qu'il avait des piqûres de morphine toutes les demi-heures. J'avais sans arrêt devant les yeux des images de Mademoiselle Melusine grelottante de froid, les lèvres bleues, persuadée qu'elle allait mourir. Je rentrai à l'appartement en courant.

Qu'est-ce que je peux faire ? demandai-je aux visages figés sur le mur. *Me rendre chez Victor Hugo dans l'avenue qui porte son nom ? Et puis après ?* Je ne savais pas où chercher Fontaine. S'il logeait chez un collègue, cela n'allait pas beaucoup m'avancer, Fontaine avait tellement de collègues, et se faisait des amis aussi facilement qu'il disait bonjour...

J'entendis le cliquetis familier du verrou, et le grincement de l'antique porte s'ouvrant et se fermant. Je jetai un coup d'œil à ma montre ; 11 heures du soir passées. Je me tournai pour accueillir mon ami, anticipant le flot de paroles qui accompagnait invariablement son entrée dans une pièce, et son sourire facile et irritant tout à la fois.

Mais Fontaine ne souriait pas. Il était appuyé contre la porte, encore emmitouflé dans son long manteau boutonné de travers, son visage pâle comme s'il avait vu un fantôme. Ses yeux brun sombre, d'ordinaire toujours en mouvement, étaient fixés devant lui, dans le vide. Je me levai immédiatement et m'approchai de lui.

— Ça y est ? demandai-je. Il est mort ?

— Qui ça ? répondit-il d'une voix éteinte.

— Vous savez, Victor Hugo… ?

— Non, non, pas encore... peut-être. Je ne sais pas.

— Quoi, alors ? insistai-je. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Charles, dit Fontaine d'une voix tremblante. J'ai vu Charles.

Chapitre 2

Du Chat-qui-Pêche à Victor-Hugo

Je regardai Fontaine, sans comprendre, pendant quelques secondes, comme un chat ébloui par une lampe à gaz.

— J'ai vu Charles, répéta Fontaine, comme je vous vois.

Ah. Comment devais-je réagir à *ça* ? Était-ce une plaisanterie ? Non, pas à propos de Dumont, c'était impossible. Alors... quoi ?

— Mais il est mort, répondis-je avec précaution. Officiellement, en tout cas. Personne ne devrait pouvoir le reconnaître, depuis qu'il est… ce serait très étrange sinon.

— Je ne sais pas, Quatresous, dit Fontaine en se passant nerveusement la main derrière la nuque. Je ne sais pas. Il était là, je vous jure qu'il était là, c'était bien lui…

— Où était-il ? demandai-je. Racontez-moi.

— C'était avenue d'Eylau ! J'y ai passé tout l'après-midi. À 10 heures du soir, l'agonie a été annoncée, ils ont fermé la maison. Je suis sorti et, je ne sais pas sous quelle impulsion, j'ai regardé la façade, et je vous jure, je vous le jure sur tout ce que j'ai de plus cher ! Au premier étage, alors qu'ils fermaient les volets, j'ai distinctement vu Charles.

J'observai attentivement Fontaine. Non, il ne mentait pas, il ne savait pas mentir aussi bien que ça. Devais-je craindre pour son état mental ?

— Vous êtes clairement épuisé, dis-je avec prudence. Vous avez pu imaginer des choses.

— Je sais ce que j'ai vu, dit-il avec un air sombre. Je suis sûr qu'il est là-bas. Ils ne m'ont pas laissé rentrer mais je suis sûr qu'il y est… j'aurais dû insister. J'aurais dû ! Il faut que j'y retourne ! s'écria-t-il en bondissant vers la porte.

— Nous n'irons nulle part ce soir, dis-je en le tirant par le bras pour le faire asseoir sur son fauteuil. Nous ne serions pas bien accueillis à cette heure. Nous ne serions même pas accueillis du tout.

— Demain, alors ! s'écria-t-il. Nous questionnerons les domestiques !

— Demain, répondis-je le plus calmement possible, je dois aller travailler. Si vous voulez, je pourrai vous accompagner le soir...

— Non, non, s'écria Fontaine, il faut impérativement que nous y allions le matin ! Manquez un jour !

— Manquer un jour ? répondis-je avec stupeur. Sans bonne raison ? Hors de question, je ne veux pas perdre ma place. Je dois aller à l'atelier, et je ne peux pas être dans deux endroits à la fois.

— Et si vous le pouviez ? dit Fontaine avec une lueur étrange dans les yeux.

Aie. Je n'allais sûrement pas aimer ce qu'il allait me proposer.

— Voici ce que nous allons faire, continua-t-il. Demain, officiellement, vous serez malade et au lit, vous ne perdrez pas votre place pour ça. Et tout

aussi officiellement, vous viendrez travailler avec moi ! Vous serez journaliste, avec moi, et nous signerons l'article à deux ! Non, non, j'ai encore mieux ! Je vous réquisitionne comme photographe, vous pourrez vendre des clichés et ça sera votre salaire. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis, répondis-je, que j'avais peur que vous ne soyez devenu fou. On dirait que j'avais raison.

— Non non non, c'est parfait ! dit-il. Vous avez gardé vos habits d'homme ?

— C'est illégal, fis-je remarquer.

— Mais est-ce que vous les avez gardés ?

— Si quelqu'un me reconnaît, les policiers peuvent m'arrêter, et j'irai en prison. Ou pire, j'aurai une amende à payer !

— Vous alliez vous dénoncer pour faire débarquer votre ancien patron de l'Orient-Express !

— Madame Desmilliers était désespérée ! répliquai-je. Nous n'avions rien à perdre. C'est différent, maintenant.

— Mais c'est moi qui suis désespéré, Quatresous ! me répondit-il. J'ai besoin de vous pour me dire que je ne suis pas fou. S'il vous plaît, c'est seulement pour demain. S'il vous plaît, répéta-t-il en me serrant le bras. Je n'ai que vous.

Fontaine me suppliait ? Où était l'arrogance, la confiance en soi, la certitude que tout finirait par bien se terminer ?

— Je n'ai plus de vêtements d'homme, dis-je dans un dernier effort. Mes affaires de chauffeur sont usées, et je refuse de porter à nouveau ces habits ridicules de valet...

— J'ai des vêtements ici, je vous en trouverai !

— Très bien, abdiquai-je. On ira au journal demain matin, et on parlera aux directeurs Poirier qui me reconnaîtront immédiatement. Vous verrez que c'est une très mauvaise idée.

*** ***

— C'est une excellente idée ! s'exclama monsieur Poirier (que je pensais être Léon, à moins qu'il fusse son jumeau Jules). Un numéro illustré, avec des gravures d'après des photographies originales, c'est ce qu'il nous faut ! Avec tout le monde qui prépare son édition spéciale sur Victor Hugo, nous aurons l'avantage !

— Et vous, vous avez certainement l'allure d'un artiste ! ajouta l'autre monsieur Poirier (son frère jumeau, qui devait donc être Jules). Vous inspirez la créativité.

Et en plus, il se moquait. Je portais mon pantalon d'habit du soir de 1883, une veste mal ajustée appartenant à Fontaine, un foulard qui avait au moins

vingt ans, et j'avais caché mes cheveux sous un chapeau démodé trouvé dans une vieille malle. Tout ce que mon accoutrement inspirait, c'était l'hilarité.

Je serrai contre moi la boîte noire de l'appareil de photographie de Fontaine, et mes plaques photographiques au gélatino-bromure d'argent. Au moins, j'avais le bon équipement avec moi.

— Et c'est l'un des meilleurs de Paris avec un objectif, déclara Fontaine. Il capture la poésie et en fait des images qui saisissent l'âme ! Et le porte-monnaie... Tout ce qu'il demande, c'est une avance pour payer les plaques, les faux-frais pour le transport, et 5 francs par cliché accepté.

— Rien que cela ! railla Léon-ou-Jules

— Eh bien, je l'approuve, moi ! dit Jules-ou-Léon, en remplissant rapidement un formulaire. Fontaine a l'œil pour ces choses et je lui fais confiance. Tenez, prenez ceci, ajouta-t-il en me tendant le bout de papier. Passez à la comptabilité pour votre avance.

— Merci infiniment ! dit Fontaine. Vous ne le regretterez pas !

— Je compte sur vous, dit « Jules ». Et transmettez nos amitiés à votre cousine, j'espère qu'elle se remettra vite de ce coup de froid.

Ce devait être le signal que la conversation était terminée, car Fontaine sortit du bureau du directeur sans plus un mot. Je lui emboîtai le pas, encore sous le choc, et laissai la porte se refermer derrière moi. Fontaine me regardait avec un air goguenard, le sourcil levé.

— Vous les faites chanter, c'est ça ? demandai-je. Vous avez un moyen de pression sur eux et ils ne peuvent rien vous refuser ?

— Ce serait bien pratique, répondit Fontaine, mais en fait...

— Eh, Fontaine ! appela la voix de Gustave depuis la porte de l'atelier de composition. Tu sais où est ta cousine ? Elle n'est pas venue travailler ce matin !

Ah. Gustave. Au moins lui allait me reconnaître. C'était certain.

— Je ne t'ai pas dit ? répondit Fontaine en s'approchant de lui. Elle est malade, elle a la fièvre. Elle a dû attraper froid sous la pluie hier.

— Oh la pauvre, dit Gustave avec une déception évidente. Dis, je voulais te demander, elle a quelqu'un ou pas ? Parce que je voudrais bien que tu places un mot gentil pour moi, sinon.

— Jeeeeeee... commença Fontaine visiblement pris de court. Eh bien, eh bien. Non, pas que je sache. Mais, ajouta-t-il en me lançant un coup d'œil, tu la connais, sa vie, c'est le travail avant tout.

— Mais c'est toi qui décides, non ? insista Gustave. Tu es sa seule famille. Si tu trouves un bon parti, tu la maries, et on n'en parle plus !

— Au fait ! coupa Fontaine. Je voulais te présenter mon nouveau photographe ! C'est mon ami Louis !

— Enchanté ! me dit Gustave en venant me serrer vigoureusement la main. Tu dois être bien patient pour travailler avec ce fou !

Je le regardai dans les yeux, attendant avec appréhension d'y voir le moment où il allait réaliser qui j'étais. Quelle serait sa réaction ? Qu'allait-il dire aux Poirier ? Je réalisai que je le surplombais pratiquement d'une tête. C'était moins évident d'ordinaire, lorsque nous étions tous penchés sur notre travail.

— Pas très causant, hein ? dit Gustave en faisant un pas en arrière. Normal, Fontaine parle pour deux ! Ou cinq !

Il se mit à rire, un peu nerveusement. Il allait me reconnaître d'une seconde à l'autre. C'était inévitable.

— On est pressés, on va y aller maintenant, déclara Fontaine. Au-revoir Gustave !

— Au-revoir ! répondit Gustave en retournant vers la porte de l'atelier. Et n'oublie pas de parler de moi à ta cousine, hein !

Il disparut dans l'atelier. Il ne m'avait pas reconnue. Rien. Pas un signe. Pas même un « je vous ai déjà vu quelque part, non ? ». Impossible.

— Vous voyez ? me dit Fontaine. Je pense que la démonstration est claire ! Venez, Quatresous. L'Avenue d'Eylau nous attend !

*** ***

Notre correspondance entre les lignes AF et AB prit environ 1 heure de trajet, pour 30 centimes fraîchement avancés par le *Curieux*. *C'est une aventure*, me dis-je. Une aventure périlleuse, mais tous frais payés.

Il pleuvait à verse lorsque nous arrivâmes à hauteur du numéro 130 de l'avenue d'Eylau. Il était 9 heures du matin en ce vendredi 22 mai ; l'on devinait à peine le perron de la maison, qui avait été tendu de tissu noir. La rue était également noire, mais de monde. Il fallait s'y attendre ; à Paris il fallait être vu et avoir vu, même sous des torrents d'eau. Si Dumont était ici, quelque part dans cette foule de parapluies et des chapeaux, nous ne le trouverions jamais. En tout cas, Fontaine avait eu raison, personne ne ferait attention à moi ici. Mais pour les clichés en extérieur, il faudrait attendre un peu que la rue soit plus visible.

Cela n'empêcha pas Fontaine de jouer des coudes et de son statut de journaliste pour atteindre la porte. Nous fûmes reçus par Madame Noël, la gouvernante de Victor Hugo depuis des années. Elle était d'un certain âge, les traits tirés, l'air quelque peu désespéré de voir encore un journaliste, de surcroît dégoulinant de pluie.

— Les docteurs sont encore avec lui, nous annonça-t-elle, ils vont bientôt rendre leur bulletin. Vous devriez attendre avec les autres.

Alors que nous entrions, j'entendis un journaliste demander des détails sur la santé du poète à un homme dont j'avais vu des gravures dans les journaux : Édouard Lockroy, journaliste et homme politique, ami et voisin de Victor Hugo (et le beau-père de ses petits-enfants).

— Ce n'est guère le moment, répondit Monsieur Lockroy avec tristesse.

— L'agonie de Victor Hugo appartient au monde entier, insista l'homme. Vous n'avez pas le droit de l'accaparer !

Si la rue évoquait un dimanche de foire à l'Exposition Universelle, l'intérieur de la maison, avec son éclairage tamisé et ses chuchotements de voix inquiètes, me rappela brutalement que nous faisions irruption chez une famille en deuil. *Nous n'allons pas rester longtemps*, pensai-je, *nous ne les ennuyons pas plus que nécessaire*.

Mais même si la foule était moins dense que dehors, les visiteurs étaient nombreux, et rien que de se déplacer d'une pièce à l'autre s'avéra compliqué. Il fallait pousser pour pouvoir passer, échanger les mêmes mots polis à propos du temps, supporter le manque d'air rendu étouffant par le confinement de la pluie. Fontaine aurait voulu monter au premier étage, afin de voir si Dumont avait laissé une piste là-haut, mais c'était là que se trouvait la chambre de Victor Hugo et l'accès était formellement interdit tant que les médecins étaient avec lui. Ceux-ci tardaient à rendre leur bulletin et l'attente s'éternisait. Il allait nous falloir un miracle...

— Pst ! Fontaine !

Une paire de grosses mains maintenait une porte entrouverte et nous faisait signe de le suivre. Fontaine bondit, presque littéralement, sur l'occasion.

Les mains appartenaient à un petit homme à la large figure pâle, dont j'estimai l'âge entre quarante et cinquante ans. Il n'avait plus qu'une couronne de cheveux autour des oreilles ; il compensait avec de formidables favoris blancs qui arrondissaient d'autant ses joues. Il portait également une paire de petites lunettes rondes qui n'arrivaient pas à atténuer l'éclat de froideur analytique de ses yeux clairs.

— Benjamin ! dit Fontaine. Tu es venu aussi !

— Bien sûr que je suis venu ! Tu sais, ils disent que c'est pour aujourd'hui.

— Ça fait trois jours que c'est pour aujourd'hui, dit Fontaine.

— Je vois que tu t'es trouvé un assistant, dis-moi ?

— Qui ça ? Oh, Quatresous ? C'est mon photographe personnel.

— Enchanté ! me dit-il en me tendant une main que je serrai. Joli chapeau ! Je pense que mon père devait avoir le même.

— Merci, marmonnai-je pour cacher mon embarras.

— Je suis Benjamin Joubert, reprit-il, je tiens une colonne à *L'Art Parisien*. Dis-donc, Fontaine, tu as pensé à signer le registre des visiteurs ?

Fontaine ouvrit la bouche pour répondre, mais marqua un temps d'arrêt, et me regarda comme s'il venait de recevoir une illumination.

— Le registre, répéta-t-il. Je l'ai signé l'autre jour, mais Quatresous ne l'a pas encore fait. Venez, Quatresous, réparons cette oubli !

Le registre était installé dans une pièce à gauche de l'entrée. C'était un immense livre ouvert sur une table, couvert de signatures.

— Vous pensez que Dumont l'aurait signé ? demandai-je.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé ! s'écria Fontaine en se précipitant sur les pages. Sûrement ! Il est sûrement là !

— On peut le consulter comme ça ? Ce n'est pas un annuaire.

— Bien sûr ! m'assura Fontaine. Les journalistes le font régulièrement pour savoir qui est venu. Voilà les noms d'hier soir ! dit-il, les yeux brillants.

— Et il y en a des centaines, remarquai-je.

— Évidemment qu'il y en a des centaines. Vous avez vu le monde, dehors ?

— Cela va prendre un temps fou. Et s'il s'était inscrit sous un faux nom ?

— Vous avez raison, dit Fontaine, il ne pourrait pas être à Paris sous son ancien nom sans être reconnu par tout le monde. Mais je devrais pouvoir reconnaître son écriture.

— Son écriture ? Il aurait gardé la même ?

— Il a peut-être oublié qui il était, mais c'est toujours son âme. Personne ne signait avec autant d'égo que Charles Dumont !

Chapitre 3

L'Avenue Victor Hugo

Après plusieurs minutes à étudier les pages du registre, il devint clair que Dumont ne signait plus avec le même égo qu'avant.

— Ce n'est pas possible ! dit Fontaine. Il est sûrement là !!

— Est-ce qu'il est normal de signer le registre plusieurs fois ? demandai-je.

— Non, dit Fontaine, c'est un livre d'or, pas une surveillance des entrées. Pourquoi ?

— Regardez, ici, dis-je en désignant une ligne du registre. Et ici. Ici, aussi. Encore ici. On retrouve ce nom : « Camille Gardet ». Chaque fois, avec quelqu'un de différent : « Octavia Cabrera », « Edmond Collet », « Anaïs Colombier » , « Félix Reiter », « Alexis Berger »...

— « Berger », comme Alfred ! Et Alfred était une Muse !

— Ça pourrait être une coïncidence, fis-je remarquer.

— Cela ferait beaucoup de coïncidences, ne trouvez-vous pas ? Je pense plutôt que c'est un message !

— Que sais-tu que je ne sais pas, Charles ?

Je sursautai en découvrant derrière nous la mine joviale de Benjamin Joubert, l'air ravi d'un lutin ayant réussi son petit effet.

— Oh ce n'est que toi ! dit Fontaine. Ça ne va pas de faire peur aux gens comme ça !?

— Dis-donc, ça doit être important, ce que tu regardes ! dit Joubert. Qu'est-ce que c'est ?

— Exclusivité professionnelle, mon vieux Joubert, dit Fontaine en me refermant le registre sur les doigts.

— Je veux seulement un nom ou deux, geignit Joubert. De quoi écrire un tout petit article un peu juteux, il va me falloir de nouvelles chaussures d'été, tu sais ce que c'est. Je ne voudrais pas m'imposer, mais...

— Bon, dit Fontaine après avoir regardé autour de nous si quelqu'un nous écoutait, mais cela n'a rien à voir avec Victor Hugo, c'est pour un autre article. Tiens c'est là, ajouta-t-il en rouvrant le registre pour lui montrer les noms. Cette personne a signé partout, à ton avis, pourquoi ?

— Camille... Gardet ? dit Joubert en plissant les yeux derrière ses lunettes.

— Camille Gardet, répéta Fontaine. Alors, tu sais qui c'est ?

— C'est amusant parce qu'on me l'a présenté tout à l'heure, répondit Joubert. C'est une connaissance d'une petite bande d'amateurs d'artistes que je vois partout en ce moment.

— Tu veux dire d'amateur *d'art*, dit Fontaine.

— Non, je veux bien dire d'artistes. Plus c'est obscur, plus ils aiment. C'est comme un club de snobs qui n'aimeraient que les débutants. Ils les aident, je crois. Ils se prennent pour des mécènes éclairés. À mon avis, Camille Gardet est leur garde du corps. Ou quelque chose dans ce goût-là.

Fontaine et moi échangeâmes un regard. Des mécènes en quête d'artistes ? Les chances d'une coïncidence se réduisaient considérablement.

— Et le soir, reprit Joubert, il est pratiquement impossible d'aller au théâtre sans tomber sur eux, ils sont partout. En fait, ils sont même ici.

— Quoi ?! s'exclama Fontaine en tournant la tête comme s'il s'attendait à les voir surgir de derrière un rideau.

— Sois plus discret ! souffla Joubert. Ils sont dans le salon, là-bas.

La porte du grand salon était ouverte. Devant les fenêtres, par lesquelles je pus constater qu'il ne pleuvait plus, deux silhouettes contemplaient le jardin. En nous approchant de la porte, je réalisai qu'il s'agissait de deux femmes ; l'une à la peau sombre et portant une délicate tenue de deuil en dentelles noires, et l'autre à la peau pâle portant un costume d'homme sous une redingote en cuir, drapée dans la fumée du cigare sur lequel elle tirait.

— Monsieur Gardet ? appela Joubert d'une voix mielleuse.

« *Monsieur* », vraiment ? Ce devait être la journée des aveugles. Ou du déni. La fumeuse de cigare se retourna vers nous et traversa la pièce en quelques enjambées jusqu'à se planter devant nous.

Joubert fit un effort visible pour ne pas reculer. Camille Gardet avait un visage angulaire avec une mâchoire plutôt large, à peine adouci par un long nez qui se finissait en trompette et des yeux d'un bleu presque marine. Je dus réprimer l'impulsion de me replier sur moi-même.

— Monsieur Joubert, dit-elle avec une légère inclinaison de la tête. Que puis-je faire pour vous ?

— Je souhaiterais vous présenter Monsieur Charles Fontaine, journaliste au *Curieux*, dit Joubert d'une petite voix.

— Monsieur Gardet, dit Fontaine en tendant la main, quel plaisir de faire votre connaissance, et quelle tristesse que ce soit lors d'une occasion si funeste.

— *Le Curieux* ? répéta Gardet en serrant la main de Fontaine assez fort pour le faire grimacer.

— En effet, en effet ! répondit Fontaine en ramenant sa main vers lui au plus vite. Mais je ne suis pas ici en qualité de journaliste. Je suis ici pour présenter mon soutien et mes condoléances à la famille et aux amis de Monsieur Victor Hugo, que j'ai rencontrés grâce à mon ami Charles Dumont. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de lui ?

— J'ai vaguement entendu ce nom, dit Gardet. Mais il est mort. Il y a deux ans, je pense.

Sa voix, jusque là polie, sembla prendre une inflexion dure et sarcastique. Je me tournai vers Joubert mais celui-ci avait disparu. Je l'aperçus plus loin dans le couloir, discutant avec Édouard Lockroy et quelqu'un que je supposai être l'un des médecins de Victor Hugo.

— Je sais que Charles Dumont a disparu, dit Fontaine, et qu'il a laissé

place à quelqu'un d'autre. Je sais aussi qu'il est venu ici hier. Je l'ai vu.

— Vous l'avez *vu* ? répéta Gardet en fronçant les sourcils.

— Comme je vous vois ! répliqua Fontaine en se haussant sur la pointe des pieds pour lui faire face. N'est-ce pas une chose étrange, par ailleurs, qu'une flopée d'entre *vous* se trouve ici alors qu'un grand poète, le plus grand auteur de notre siècle, est en train de rendre l'âme, si vous me pardonnez l'expression.

— Je peux vous pardonner cette expression maladroite, dit Gardet. En revanche, vos accusations sont incompréhensibles.

— En d'autres termes, dit Fontaine, je voudrais parler à votre supérieur. Les anges ont une hiérarchie, je le sais, je l'ai étudiée ! Vous avez des Puissances et des Vertus, et des Chérubins et des Séraphins et des Archanges ! Donc : je voudrais parler à vos autorités de ces activités qui me semblent suspectes !

— Je vous écoute, dit Gardet. Les autorités ici, c'est moi.

— Je vois, dit Fontaine sans se laisser démonter. Dans ce cas : êtes-vous venu chercher l'âme de Victor Hugo ? A-t-il un contrat avec vous ? Allez-vous l'emmener ?!!

— Oh mon cher, cher Monsieur Fontaine, dit Gardet en faisant un large geste théâtral pour passer son bras autour des épaules de Fontaine. Sachez que je vous apprécie déjà comme un ami de longue date, un de ces amis que je ne voudrais jamais revoir par peur de gâcher les souvenirs de ce que nous aurions pu partager si nous avions été proches.

Elle le fit reculer dans le couloir, sans que Fontaine ne puisse résister.

— Nous sommes ici pour rendre hommage à monsieur Hugo, reprit Gardet en lâchant Fontaine pour lui redresser le revers de sa veste. Par respect pour la douleur affligeante que vous cause la perte de votre ami, je vais me contenter de vous mettre en garde. Ne revenez pas, Monsieur Fontaine. Il n'y a rien ici pour vous. Bonne journée, dit Gardet juste avant de refermer la porte du salon entre elle et nous.

Fontaine essaya immédiatement de rouvrir la porte, mais celle-ci était verrouillée.

— Ouvrez !! dit Fontaine en tapant à la porte du salon. Je ne peux pas partir comme ça, vous êtes mon seul lien avec Charles !

— Ne faites pas tant de bruit, dis-je en tentant d'entraîner Fontaine loin de la porte et des regards réprobateurs qui se braquaient dans notre direction. Nous allons nous faire jeter dehors.

— Qu'on me jette dehors ! Ça m'est égal !!

— Alors ? dit Joubert en s'approchant de nous. Tu as eu ce que tu voulais ?

— Tu vois bien que non ! dit Fontaine en montrant la porte close.

— Je suis surpris, dit Joubert, je pensais que tu étais doté d'un pouvoir de séduction irrésistible. En fait, je suis presque déçu !

— Eh bien, je ne suis qu'un humain, apparemment !

— Ne le prends pas personnellement, dit Joubert en souriant, ils sont comme ça avec tout le monde. En fait, je me moque, mais c'est exceptionnel qu'ils t'aient parlé aussi longtemps.

— Quelle chance ai-je donc ! grommela Fontaine.

— Oh oui, tu as de la chance, mon vieux. Tiens, la preuve : voici le dernier bulletin des médecins, rien que pour toi.

— Merci, dit Fontaine en prenant le papier sans lui accorder un regard. Je vais essayer de trouver une autre porte à ce salon. Quatresous, s'il vous plaît, essayez de trouver ce qu'il y a de l'autre côté de ces fenêtres et qui les intéressait tant.

— Moi ? Mais...

Mais Fontaine était déjà parti, et Benjamin Joubert était sur ses talons. Eh bien. Je ne devais pas être si indispensable que cela, finalement.

Je me souvins soudain que j'étais officiellement photographe, et je décidai de justifier mes recherches par la prise de clichés. Prenant un air que j'espérais aussi professionnel qu'affairé, je trouvai une fenêtre donnant sur la rue pour prendre la foule. Je décidai de ne pas photographier l'intérieur de la maison, bien trop intime ; je n'aurais qu'à dire aux Poirier que je n'avais pas eu assez de lumière. Je fis mine de chercher un angle pour une prise de vue, et finis par dénicher la porte qui menait sur l'arrière. Je découvris un grand jardin de roses, de glaïeuls, de pervenches, et de grands arbres dont je ne connaissais pas les noms.

Dehors, j'appréciai la morsure de l'air sur mon visage et la clarté d'esprit qu'elle m'apportait. La pluie tombait encore, bien que clairsemée à présent, et l'eau qui dégorgeait du sol à chacun de mes pas menaçait de pénétrer mes chaussures. La pluie noyait toutes les autres odeurs, le rance du renfermé, la fumée du charbon de bois, le parfum des fleurs et les vapeurs des médicaments, et l'on ne sentait plus que l'herbe et l'écorce humides. Le ciel était gris et lumineux, les arbres créaient des arabesques sombres en contre-jour.

Je photographiai l'arrière de la maison, au cas où Dumont referait une apparition aux fenêtres. Je vérifiais mes plaques lorsqu'un groupe apparut dans mon champ de vision. Ce n'était pas une Muse. Oh, non. Cinq. Il y avait cinq Muses devant moi. Trois femmes, deux hommes.

L'effet fut brutal. C'était une bouffée d'inspiration si forte que j'en avais la tête qui tournait, soudain assaillie d'images criant et implorant pour être transcrites. Une peau de lait encadrée de mèches rousses, des joues rondes d'angelot, des yeux opaline, des joues couleur de miel, un long nez aquilin, des boucles blondes, un regard sombre sous des sourcils arqués, des yeux

noirs brillant d'une malice nonchalante ; des poses fantastiques issues de contes de fées, des mains serrées de retrouvailles et des poings serrés de condamnations, une ombre funeste sur le sol...

Je ressentais un besoin vital de capturer ces images. Le groupe formait un si beau tableau, la lumière était parfaite, et si je me décalais légèrement sur la gauche leurs silhouettes s'inscriraient parfaitement dans les lignes des branches, et si j'avais eu de la peinture j'aurais pu rendre ces couleurs... Devais-je leur demander de poser pour moi ?

Non, non, c'était inapproprié, la maison était en deuil, et je n'étais absolument pas là pour ça. Je me pinçai le bras, me souvenant les circonstances de ma présence ici. Je les regardai à nouveau, sans lâcher mon bras, prenant le temps de bien détailler leurs apparences. Non. Aucune de ces personnes n'était, ou n'avait été, Charles Dumont.

Un autre photographe se précipita après eux, et je sentis l'effet de l'inspiration se concentrer sur lui. Je décidai de m'éloigner tant que j'en avais l'occasion. Le chemin se perdait derrière une haie de laurier ; parfait, j'aurais peut-être un instant de répit.

Une fois à l'abri des regards, je respirai profondément le parfum de la pluie et de la terre mouillée. Les feuilles du laurier dansaient devant mes yeux, formant des arabesques exotiques. Ces Muses ! Comment faire pour leur parler, si je ne pouvais même pas rester à proximité sans que la végétation ne devienne un bal endiablé devant mes yeux ? Et elles étaient loin, pourtant ! Jusqu'où portait leur pouvoir ? Je me retournai pour jauger la distance, et me retrouvai nez à nez avec deux yeux noir et une longue silhouette de dentelles. L'autre femme du salon. La lumière se reflétait le long de ses pommettes hautes, soulignant son expression sérieuse et grave.

— Je, je, bredouillai-je. Je voulais juste… j'étais…

— Je ne dirai rien si vous faites ce que je vous dis.

Sa voix de velours faisait tinter des clochettes à mes oreilles, mais ne cachait pas la force implacable cachée en-dessous. Je hochai la tête en signe de compréhension.

— Vous cherchez Charles Dumont, dit-elle sur un ton accusateur.

— C'était notre ami, me défendis-je. Enfin, surtout l'ami de Fontaine, mais…

— Je veux que vous le retrouviez.

Pardon ? La tournure de la conversation me laissait sans voix. Était-ce aussi un pouvoir de Muse, l'anti-inspiration ?

— Mais Dumont ne doit plus se ressembler, bredouillai-je. Sinon on le reconnaîtrait à Paris et ce serait compliqué à expliquer...

— Vous pourrez le reconnaître, je vous l'assure. Vous, comme monsieur Fontaine. Et je veux que vous retrouviez aussi ces personnes.

Elle me tendit un cliché sur lequel je reconnus certaines des Muses que j'avais croisées tout à l'heure, ainsi que Dumont. Je le retournai ; des noms étaient inscrits à l'arrière de la photographie. La femme devant moi se nommait Adélaïde Brillau.

— Pourquoi nous ? réussis-je à articuler.

— Trouvez-les et je vous le dirai.

— Anaïs ! Octavia, Alexis ! aboya la douce voix de chien de garde appartenant à Gardet, portant à travers tout le jardin. Revenez-ici ! N'avez-vous donc aucun respect ?

Alors que je rassemblais encore mes esprits, Adélaïde Brillau avait disparu. Je tentai enfin une sortie de derrière ma haie ; plus une Muse ne se trouvait dans les alentours. Soudain, la famille et les amis proches de Victor Hugo sortirent dans le jardin, afin de cueillir des fleurs. Que se passait-il ? Je m'approchai de la maison. Monsieur Victorien Sardou, un auteur dramatique ami de la famille, vint s'adresser à la foule.

— Ah ! mes enfants, s'écria monsieur Sardou les larmes aux yeux, c'est fini.

Victor Hugo avait perdu connaissance à 11 heures 45 du matin. À 1 heure 27 de l'après-midi, il avait levé la tête comme pour parler, s'était dressé à moitié dans son lit, puis s'était affaissé en silence sur ses oreillers. Il était mort.

Avec des Muses dans son jardin, pensai-je.

Chapitre 4

Notre-Dame de Paris

La foule dans la rue voulut se précipiter à l'intérieur ; il fallut l'intervention des agents pour contenir tout le monde et, en attendant, nous étions coincés dans la maison. Les Muses, elles, s'étaient envolées. Comment, je n'en avais aucune idée.

Une demi-heure plus tard, Monsieur Lockroy eut l'idée de sortir le registre (deux registres, en fait, afin de faire face à l'affluence) sur la rue et de l'installer sur une petite table. La porte d'entrée de la maison, ainsi que les fenêtres du premier étage, se fermèrent hermétiquement au public.

Je retrouvai Fontaine dans un coin de salon, et lui fis part de ma conversation avec Adélaïde Brillau derrière le laurier.

— Cette photographie est récente ! s'écria-t-il en découvrant le cliché qu'elle m'avait donné. Elle représente Charles en tant que Muse… c'est fou, il se ressemble toujours ! Exactement comme je l'ai vu !

— C'est ce que j'ai dit à mademoiselle Brillau, dis-je. Elle m'a dit que nous, nous pouvions le reconnaître.

— Elle n'a pas dit pourquoi ?

— Non. Nous pourrions essayer de trouver leur adresse, proposai-je. Ce serait un début...

— C'est bien trop long, coupa-t-il, nous n'avons pas le temps pour ça. J'ai une meilleure idée. Montrez-moi où se trouve ce laurier !

Par chance, le jardin était encore calme. La haie de laurier n'avait pas bougé ; ses feuilles avaient même arrêté de danser. Nous étions à l'abri des regards.

— Alors ? dis-je. Quelle est votre idée ?

— J'ai emporté quelque chose pour les situations désespérées, et je pense que le moment est venu de nous en servir.

— Quoi ? Quelle chose ? *Vous plaisantez ?!* fis-je en découvrant le carnet que Fontaine sortait de sa poche.

C'était le journal de Melnyk. Un carnet écrit à la main et en plusieurs langues, rempli de descriptions de créatures et de formules magiques, et qui avait appartenu à un Chasseur d'*Alterï*. Oh non. Non, non, non.

— Quand vous dites « s'en servir », vous voulez dire... ?

— Je veux dire « s'en servir ». Il y a des formules magiques toutes faites dedans, vous le savez !

— Avez-vous perdu l'esprit ? protestai-je. La dernière fois qu'on a utilisé un sort de ce journal, on a transformé un violoniste en loup-garou !

— C'était déjà un loup-garou ! répliqua Fontaine. Nous l'avons seulement révélé. Et personne n'a été blessé !

— Peut-être, mais pas grâce à nous ! insistai-je.

— Auriez-vous peur ? dit-il avec une pointe de malice.

— De la magie ? dis-je. Bien sûr !

— Écoutez, dit Fontaine en changeant de stratégie. Nous devons trouver Charles. Il y a ce sort de localisation, voyez. Tout ce qu'il nous faut, c'est un plan de Paris. On ne peut pas faire de mal à quelqu'un avec ça. Et, ajouta-t-il en haussant les sourcils pour appuyer sa proposition, si cela fonctionne, nous pourrions aussi localiser Mademoiselle Schaefer...

Oh, le gredin. *Je lui revaudrai ça*, pensai-je alors que je sentais ma combativité s'évaporer.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mon plan des omnibus ? continuait-il en retournant ses poches. Oh non, j'ai dû le perdre en venant. Attendez ici, je vais nous en trouver un !

Fontaine s'éloigna sans attendre mon consentement. Je soupirai. J'avais l'impression d'avoir signé un pacte avec le diable. Fontaine revint rapidement, avec une carte pliante d'apparence flambant neuve.

— Où est-ce que vous avez eu ça ?

— Joubert ! dit-il en dépliant le plan. De temps en temps, il lui arrive d'être utile. Voyons… posez le journal sur le sol, et le plan ira par dessus.

— Dans la boue ?

— Ah, en effet, ce n'est pas idéal… essayez sur cette pierre, là.

Je posai le journal sur la pierre qu'il me désignait. Le cuir qui le recouvrait refléta une lumière furtive, lui donnant un aspect brillant et vif. Il me sembla qu'il m'observait.

Fontaine chercha la page du sort de localisation, puis ajouta la photographie des Muses, et posa le plan par-dessus le tout.

— Cela me paraît convenir, dit-il en contemplant son œuvre. À présent, sa formule.

Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux. Je réalisai qu'il la connaissait par cœur, qu'il avait préparé son coup depuis longtemps. Quel chameau, celui-là.

« *Ubi est absentis !* »

Un point de lumière apparut, flottant, au-dessus des pages du carnet. Retenant mon souffle, je la regardai se diriger en scintillant vers la carte, et la traverser. Et puis, plus rien.

— Et bien, c'est tout ? dit Fontaine en touchant le papier du doigt. Je dois avouer que je m'attendais à mieux ! Avez-vous vu où la lumière est entrée ?

— Non, dis-je entre le soulagement et la déception. C'est allé bien trop vite.

— J'ai dû faire une erreur quelque part ! Il y a forcément une erreur !

Sous le doigt de Fontaine surgit une petite flamme, qui lui fit retirer sa main avec hâte. Puis une autre flamme apparut, de l'autre côté du plan. Puis

une autre. Et encore une. Glissant sur le papier comme des gouttes de feu, elles se rassemblèrent d'un coup en une flamme énorme, me chauffant le visage, m'aveuglant les yeux.

— Quatresous ! cria Fontaine. De la terre ! Jetez de la terre !!

Le feu fut rapidement étouffé. Le plan, désormais détrempé et couvert de taches brunes, montrait une brûlure qui encerclait l'île de la Cité.

— Ça a marché ! s'exclama Fontaine fou de joie. C'est Notre-Dame, regardez ! Charles est à Notre-Dame !

Je regardai Fontaine de mon air le plus désapprobateur.

— Oui, oui, dit-il, je l'admets, le résultat est loin d'être idéal. Mais ce qui compte, c'est d'avoir un résultat ! Et nous savons où aller, à présent ! Ne perdons pas de temps !

Fontaine ramassa le plan, et le secoua tant bien que mal pour en faire tomber la terre. Je pris le journal de Melnyk, qui était miraculeusement épargné. Les carnets de Chasseurs se nettoyaient peut-être tous seuls ?

— Fontaine ! appela Joubert alors que nous passions près de lui. Tu sais qui arrive ? Sarah Bernhard elle-même ! Ils font dégager la porte pour qu'elle puisse entrer !

— C'est parfait ! répondit Fontaine. Nous avions justement besoin de sortir. Tiens, je te rends ton plan de Paris !

— Mais qu'est-ce que tu as fait avec ? dit Joubert sur un ton indigné en tenant le plan du bout des doigts. Il est dans un de ces états !

— Désolé mon vieux, répliqua Fontaine qui avait déjà atteint la porte suivante. Pas le temps, on doit partir ! Je t'en devrai un !

Nous pûmes nous échapper juste au moment où l'actrice Sarah Bernhard arrivait, vêtue de longs vêtements blancs et portant des roses de même couleur.

Bien sûr, il n'y avait pas de ligne directe vers Notre-Dame ; nous prîmes la ligne R à la Madeleine jusqu'à la tour Saint-Jacques, puis la ligne L qui nous amena au quai Saint-Michel, et il fallait encore marcher jusqu'au parvis de la cathédrale. Il faisait jour, mais le ciel était si sombre qu'on aurait dit que la nuit tombait déjà. Un orage ? Comme si cette journée avait besoin d'une ambiance encore plus dramatique.

En parlant d'ambiance dramatique, je n'aimais pas tellement Notre-Dame de Paris. Elle avait été en constante rénovation lorsque j'étais enfant, toujours dissimulée derrière une montagne d'échafaudages. Je percevais dans l'édifice une sorte de malignité revancharde dans sa splendeur retrouvée, reflétée dans les visages des sculptures et des bas-reliefs ; une sorte de léviathan, un monstre du fond des âges échoué par erreur sur les berges de l'Île de la Cité. L'intérieur n'était pas mieux, où l'immense voûte, les piliers dorés, les grilles,

les interminables rangées de bancs et les hauts vitraux restaurés m'écrasaient de leur grandeur néo-gothique. Cela dit, pensai-je en longeant les murs comme si les tableaux pouvaient m'observer, c'était un endroit à la hauteur des évènements d'aujourd'hui.

— Quatresous, me dit Fontaine en me poussant du coude. Regardez. La porte, au fond.

Une petite porte, perdue dans les montants de pierre du portail, était providentiellement ouverte. Je n'eus même pas le temps de poser la question à haute voix ; Fontaine se faufilait déjà à l'intérieur. Je n'eus d'autre choix que de suivre.

Je traversai une sorte d'antichambre, à tâtons. La nef de Notre-Dame n'était que faiblement éclairée et mes yeux durent s'habituer à la pénombre.

— On dirait qu'il n'y a personne, dit Fontaine.

— Est-ce normal ? demandai-je. Il ne devrait pas y avoir quelqu'un, un garde à la porte, ou bien un prêtre... ?

— Probablement.

— Où est-ce qu'ils sont, alors ?

— Probablement très bien là où ils se trouvent et nous ne devrions pas les déranger. Oh, là !

Fontaine me désignait une de ces portes épaisses avec une petite fenêtre grillagée. Elle était entrouverte.

— Où mène cette porte ? demandai-je.

— À la tour nord !

— Quelqu'un l'aura oubliée.

— Ou quelqu'un nous laisse une piste ! Deux portes ouvertes, c'est plus qu'une coïncidence !

— En fait, deux portes ouvertes sont une coïncidence, c'est trois qui serait...

— Deux portes, c'est suffisant pour moi, dit-il en me poussant dans l'ouverture.

La première volée d'escaliers était plongée dans le noir, et je dus suivre à tâtons le mur qui tournait en colimaçon serré. Les marches elles-mêmes, courtes et basses, étaient un piège vicieux ; leur centre s'était affaissé sous les milliers de pieds qui avaient dû les gravir jusqu'aux tours. Afin de me rassurer, je comptai les marches. La lumière s'éclaircit un peu au fur et à mesure que les meurtrières, par lesquelles le jour se faufilait avec difficulté, s'élevaient au-dessus des bâtiments qui entouraient la cathédrale. De temps en temps, nous passions devant des portes qui refusaient de s'ouvrir. J'approchais des trois cent quatre-vingt marches et la fatigue commençait à se faire sentir. Mes jambes étaient à bout de force, et je trébuchais souvent. Trois cent quatre-vingt cinq. Trois cent quatre-vingt six. Trois cent quatre-vingt sept ! Enfin,

nous débouchâmes sur la tour nord, sur une galerie en plein air.

Le ciel était zébré, déchiré en deux entre un plafond de nuages noirs et un soleil couchant qui perçait l'orage à l'ouest et dessinait des contours dorés sur tout ce qu'il touchait. Fontaine partit comme une flèche sur la gauche. Je le laissai partir, incapable de me détourner du spectacle qui se déroulait devant mes yeux, et m'approchai de la balustrade de pierre, Paris à mes pieds jusqu'à perte de vue.

Deux Chimères montaient la garde autour de moi. Ces statues de pierre étaient des monstres grimaçants qui tournaient vers Paris leurs visages grotesques. Posées à chaque coin de la balustrade, et afin d'être visibles depuis le sol, elles étaient deux fois plus larges que moi. C'était une ménagerie étrange : un aigle criant, des panthères en train de dévorer des proies, une sorte d'homme au visage de lion et plus loin, un éléphant... Fontaine, penché à coté d'une créature cornue, avait l'air d'être minuscule.

— Charles n'est pas ici, me dit-il alors que je le rejoignais. J'étais tellement sûr que c'était lui qui avait laissé la porte ouverte...

— Je vous avais dit que ce n'était qu'une coïncidence. Je ne crois pas que notre sort ait vraiment marché...

— Ou bien il a marché, et il nous a laissé un indice ! Peut-être les Chimères ? Qu'en pensez-vous ?

Fontaine me désigna les deux statues les plus proches, sur la galerie qui faisait face au sud : un chien dévorant du raisin, l'arrière-train en l'air, et ce qui semblait être un singe en train de rire. Un peu plus loin se trouvait un oiseau à l'air triste, affublé de grandes oreilles, puis un hibou et une sorte de corbeau portant une capuche.

— Elles sont, commençai-je… elles sont déconcertantes. Incompréhensibles, comme indices. Et plutôt repoussantes.

— Et vous dites cela devant elles ? dit une voix derrière moi. Vous pourriez les vexer.

Décidément, c'était aussi le jour où nous étions surpris par des gens qui arrivaient silencieusement derrière nous. Je fis le vœu, pour mon rythme cardiaque, que cela ne fut pas en train de devenir une habitude. Un jeune homme se tenait nonchalamment dans l'embrasure de la porte de l'escalier. Les pieds encore sur les marches, il était penché en équilibre vers l'avant, retenu au montant par une main. On aurait dit un de ces jouets qui jaillissaient de leur boîte par un système de ressorts, avec un sourire fixe et des billes noires à la place des yeux. Ce n'était pas Charles Dumont, mais un *Alter*, ça, c'était certain. Il avait l'air plus jeune que moi, le chapeau légèrement de travers, le costume brun usé d'employé de bureau, les mains couvertes d'encre, une paire de lorgnons fixée à la boutonnière de sa veste. D'où pouvait-il bien venir et comment avions-nous fait pour le manquer ?

— Voulez-vous dire qu'elles sont vivantes ? demanda Fontaine.

— Qui sait ce qui se cache derrière un masque ? répondit le jeune homme. Elles ont toutes un nom et une personnalité. Celle-là juste derrière vous est appelée Horus.

Je dus me déplacer pour voir le visage de la Chimère qu'il désignait, placée entre le singe et l'oiseau triste ; c'était un homme à tête de rapace.

— Horus ? dit Fontaine. N'est-ce pas un dieu égyptien ?

— Fascinants spécimens, les dieux égyptiens, n'est-ce pas ? Celle-ci est la Stryge. C'est une de mes préférées.

Le jeune homme s'arrêta devant une statue ailée à tête de singe qui tirait la langue, tenant sa tête entre ses mains. La lumière avait dû changer, car je n'avais parcouru cette galerie qu'à peine dix minutes auparavant, mais je voyais à présent chaque détail, chaque relief de la pierre, chaque trait déformé pour compenser l'angle de vue.

— C'est vous qui avez laissé les portes ouvertes pour nous ? demanda Fontaine.

— Peut-être, dit le jeune homme sur un ton amusé. Je dois dire que je suis curieux.

— Curieux ? De quoi donc ?

— Je suis un amateur d'architecture et un passionné d'histoire.

Il s'était engagé le long de la galerie ouest, et passait les doigts le long de la colonne vertébrale du dos bossu d'une statue à pattes d'oiseau et dont les yeux exorbités exprimaient une terreur terrible. J'eus l'impression dérangeante que la gargouille courbait le dos sous la caresse.

— Auriez-vous l'amabilité de me céder l'une de vos cigarettes ? dit-il a Fontaine.

— Oh... oui, bien sûr, bien sûr.

Fontaine lui tendit son étui à cigarette, puis fouilla dans ses poches avant de trouver une petite boîte d'allumettes Lucifer. Le jeune homme prit la boîte avec amusement, et alluma sa cigarette à l'abri du vent.

— Je voulais rencontrer Charles Fontaine, et « Juste Quatresous ».

— Comment connaissez-vous nos noms ? demandai-je.

— Vous avez survécu à la Réunion dans l'Express d'Orient en 1883, et vous ne l'avez pas oubliée. Vous pouvez voir le vrai visage des Muses alors qu'elles sont protégées par une illusion. Vous êtes, comment dire… très intéressants.

— Notre ami devrait être ici, dit Fontaine.

— Charles Dumont ? dit le jeune homme. Désolé de vous décevoir. Ici, il n'y a que moi.

Fontaine prit quelques instants pour répondre, scrutant l'homme. Lorsque Fontaine était aussi silencieux, cela ne pouvait être qu'un mauvais signe.

— Quel est votre nom ? finit-il par demander. Vous connaissez les nôtres,

cela semble juste que nous connaissions le vôtre.

— Mon nom ne vous apprendra rien, dit le jeune homme après une courte pause à tirer sur sa cigarette.

— Alors vous pouvez me le donner.

— Voilà un argument bien raisonné. Mon nom est Guillaume.

— Guillaume ?

— C'est cela.

— C'est tout ?

— Oui.

— C'est un prénom ? Un surnom ? Un nom de famille ?

Guillaume se contenta de sourire. Fontaine avait l'air d'être sur le point de le secouer jusqu'à ce que des réponses tombent de ses poches.

— Bientôt, il se pourrait que vous n'ayez plus le choix, monsieur Fontaine. À supposer que vous l'ayez encore.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mais Guillaume se glissa dans la bouche de l'escalier ; la seconde suivante, il n'était plus là. Je me précipitai dans les escaliers, mais il n'y avait plus aucune trace de lui. Les seuls bruits de pas étaient les miens.

— Par la barbe fleurie de Charlemagne, dit Fontaine. Qu'est-ce que c'était que ça ?!

— Des ennuis, si vous voulez mon avis, répondis-je.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, à nous parler en énigme ! s'écria Fontaine. Et où est Charles ? Il devrait être ici !

Fontaine se pencha par-dessus la balustrade et regarda Paris comme si c'était un plan qui lui donnerait la réponse.

— Quatresous, regardez ! En bas ! C'est Charles ! Je le vois ! Il est bien ici ! Et il entre dans la cathédrale !

Avant que j'ai pu lui demander comment il avait bien pu reconnaître Dumont dans une silhouette à peine plus grande qu'une fourmi, Fontaine avait à son tour disparu dans l'escalier.

Chapitre 5

Parvis de Notre-Dame

La descente des trois cent quatre-vingt-sept marches fut bien plus rapide que la montée, tout aussi douloureuse, et bien moins élégante ; j'effectuai les trois quarts du parcours sur mon postérieur. J'arrivai finalement en bas et me relevai tant bien que mal pour retrouver Fontaine qui s'était arrêté à la porte.

— Vous le voyez ? me demanda-t-il dans un souffle. Dites-moi que vous le voyez, vous aussi.

Une silhouette se déplaçait à la lueur faible des cierges, camouflée par son manteau et par l'obscurité. Un homme, peut-être. Les ombres dansaient, jouant avec les contours.

— Je ne sais pas, répondis-je avec prudence. Il fait trop sombre pour dire.

— Dites-moi au moins si vous pensez que ça pourrait être Charles ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? répliquai-je. Je ne vois pas dans le noir !

— Très juste, très juste, admit Fontaine. Croyez-vous qu'on puisse trouver une formule pour ça dans le journal… ?

— *Non*.

— Prenez une photographie, alors.

— Il n'y a pas assez de lumière.

— Ne discutez pas, s'il vous plaît, faites-le. Et utilisez ces plaques-ci, me dit-il en me tendant un petit paquet entouré de papier.

Si j'essayais de discuter avec lui, cela prendrait des heures ; je mis les plaques dans l'appareil. Alors que je pointais mon objectif à l'aveuglette, une deuxième silhouette se détacha des ombres, aussi insaisissable que la première, qu'elle rejoignit en quelques pas. Quelques mots furent échangés, poliment semblait-il. *Ils doivent se connaître*, pensai-je. Puis soudain ils s'empoignèrent par les bras, luttèrent âprement pour quelque chose qui était trop petit pour être identifié de ma place.

Il y eut un cri, des bruits de pas. L'agresseur retourna dans les ombres d'où il était venu, alors que l'agressé restait comme figé sur place. Toute la scène n'avait pas pris vingt secondes. Même Fontaine n'avait pas eu le temps de réagir.

— À l'aide...

Trois mots, qui résonnèrent faiblement dans la cathédrale vide, et ce fut comme si nous étions libérés d'un sort qui nous avait pétrifiés. Fontaine bondit à la suite de l'agresseur ; inutile d'essayer de le rattraper. Je m'approchai de l'homme avec précaution. Celui-ci, les yeux exorbités comme s'ils allaient tomber de sa tête, était l'incarnation de la surprise ; de la peur aussi. Son visage ! Je l'avais déjà vu, dans le jardin, avenue Eylau.

— Je ne peux plus bouger, me dit-il, mes jambes sont paralysées.

Je regardai ses jambes, rigides et curieusement immobiles, figées dans la

position qu'il avait prise alors qu'il parait les coups de son agresseur. Je tentai de faire bouger son genou, peut-être s'était-il bloqué...

— De la pierre ! m'écriai-je. C'est de la pierre !

— Faites quelque chose ! me supplia-t-il. Mon bras ! Mon bras !

— Je ne suis pas médecin...

— S'il vous plaît ! dit-il en s'agrippant désespérément à mon bras. Je... je ne peux plus respirer...

— Je ne sais pas quoi faire, pardon, je ne sais pas.

L'homme-muse s'accrochait à mon avant-bras comme si c'était sa seule chance de survie.

— Je ne veux pas m...

Il ne pouvait plus bouger les lèvres, son visage était désormais fait de pierre. Ses yeux s'animaient encore, m'implorant silencieusement, avant de se figer à leur tour, et il fut totalement immobile.

Mon bras était pris dans la main de pierre ; j'avais beau tirer de toutes mes forces, il m'était impossible de briser son étreinte. J'appelai à l'aide à mon tour. Il devait bien y avoir des gens, à Notre-Dame, tout de même ! Des prêtres, ou des nonnes, un ange, qu'en savais-je ? Une éternité passa avant que je n'entende enfin des pas s'approcher.

— Encore vous ? Je pensais vous avoir dit de vous mêler de vos affaires.

C'était Camille Gardet, sa redingote de cuir tombant de ses épaules comme une cape. Ou des ailes. Elle me toisa, avant de s'intéresser à ce qui restait de mon compagnon d'infortune.

— Alexis ? Alexis ! Que...

Gardet tenta de m'écarter d'Alexis, puisque c'était son nom. Alors que je luttai pour préserver mon équilibre, elle saisit d'un air horrifié la main de pierre qui me retenait.

— Qu'avez-vous fait ?! m'accusa-t-elle.

— Rien du tout ! me défendis-je. Il a appelé au secours et... Je n'ai rien pu faire ! Il y avait quelqu'un d'autre, et ils se sont battus, mais je n'y suis pour rien.

Gardet posa sa tête contre le torse d'Alexis comme le faisaient les médecins pour écouter le cœur des gens. J'entendis d'autres pas s'approcher.

— Quatresous ? cria Fontaine. Êtes-vous toujours là ?

— Ici ! criai-je.

Gardet poussa soudain le corps d'Alexis de toutes ses forces. Celui-ci s'abattit sur le sol et explosa en milliers de fragments, dans un vacarme assourdissant qui résonna comme si la cathédrale et toutes ses pierres, ses vitraux et ses cloches s'écroulaient sur moi.

Je me trouvais sur le sol, au milieu de débris de pierre, les bras instinctivement repliés autour de la tête. Mes oreilles bourdonnaient encore, mais j'étais libre. Les doigts qui avaient retenu mon bras étaient tombés en

poussière.

— Qu'avez-vous fait ! criait Fontaine, vous l'avez totalement... *brisé* !

— Je pensais qu'il avait encore une chance, répondit Gardet d'une voix grave et dangereusement glaciale, mais il était *déjà* mort. Je vais le tuer. Je vais le *tuer*.

— Tuer ? demanda Fontaine. Tuer qui ?

— Où est-il ? dit Gardet en se tournant vers lui, l'écrasant de toute sa présence.

— *Qui* ?

— *Charles Dumont* !

Le visage de Fontaine s'éclaira. C'était la confirmation qu'il attendait, l'espoir de revoir enfin son ami après des mois d'incertitude. L'instant d'après son expression s'assombrit, alors qu'il réalisait dans quel pétrin celui-ci s'était fourré.

— Si vous l'aidez, reprit Gardet, je n'hésiterai pas à vous éliminer aussi.

— C'est impossible ! dit Fontaine. Vous n'avez aucune preuve ! Et qui me dit que ce n'est pas vous, hein, qui avait fait ça et qui cherchez un bouc émiss- *ah* !

Gardet avait décoché un formidable coup de poing dans la mâchoire de Fontaine, qui tomba en arrière sous le choc. En un clin d'œil, elle était sortie de la cathédrale, et avait disparu dans les ruelles sombres qui longeaient l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Je me relevai pour soutenir Fontaine, qui titubait comme s'il était ivre, en se tenant la joue.

— Gardet ! criait-il. Gardet ! Revenez ici ! Ah, que ça fait mal ! Gardet !

— Elle est partie, dis-je.

— Il faut la suivre !! dit-il en se traînant sur le parvis. Vite ! Courez !

— Vous tenez à peine debout.

— Je vais très bien ! Je vais juste… je vais… oh…

Fontaine réussit à faire les trois pas qui le séparaient d'un banc, et se laissa tomber dessus. *Il ne va tout de même pas se transformer en pierre lui aussi!?* Fontaine immobile, pétrifié, ce n'était pas imaginable. Et s'il n'y avait rien de magique, mais qu'il s'évanouissait à cause du choc, que pourrais-je faire ? Je n'étais pas plus médecin que tout à l'heure ! Que ferait Mademoiselle Melusine, si elle était avec nous ?

— Quatresous, dit Fontaine d'une petite voix, je crois que vous avez raison. Elle est partie. Nous allons… nous allons attendre un peu, que je reprenne mon souffle.

— Comme vous voudrez, dis-je en m'asseyant à ses côtés.

Tout en surveillant Fontaine, mon esprit s'emballait et me repassait les évènements, espérant y trouver une logique, une raison, un détail qui m'aurait échappé. Le souvenir du visage d'Alexis, du craquement de la pierre sur le sol, me donnait froid dans le dos chaque fois que j'y repensais. Est-ce que c'était une trace de pierre, là, sur la joue de Fontaine ? Non. Juste une ombre. Il respirait. Il bougeait. Tout irait bien.

Je remarquai enfin deux yeux verts inquisiteurs, qui me regardaient depuis le sol. Un petit chat blanc et gris, aussi vif qu'il était efflanqué, frotta sa tête contre les tibias de Fontaine, avant de sauter sur le banc entre nous deux comme un petit Sphinx explorateur.

— Je ne comprends pas, annonça finalement Fontaine. Que s'est-il passé ? Tout est allé tellement vite… Cette statue, pourquoi la briser ? Ce serait Gardet qui aurait… Non, elle avait l'air trop en colère… pensez-vous que les Muses soient de bons acteurs ?

— Je ne pense pas que ce soit une Muse, dis-je. C'est peut-être un ange, mais pas de l'art.

— Vous avez raison, dit Fontaine. Elle ferait une actrice abominable. Elle serait bien mieux dans le rôle d'un bourreau. Ce geste me hante ! Je n'arrive pas à comprendre ! Pourquoi le briser ?

— Je ne sais pas. Vous voulez qu'on monte voir si Guillaume est encore là ? dis-je en me préparant à affronter les trois cent quatre-vingt-sept marches.

— Je ne pense pas en être capable, admit Fontaine. Ce n'est pas Charles, le coupable. Ça ne peut pas être Charles, c'est impossible que ce soit Charles. Et si c'était notre sort qui aurait dégénéré ? continua-t-il en fronçant les sourcils. Il n'était pas très réussi. J'ai peut-être mal prononcé, et dit « *statua* » et cela aurait invoqué cette ombre qui a changé quelqu'un en statue… avons-nous tué cet homme ?

Avions-nous tué cet homme ? La question resta suspendue entre nous, menaçante, lourde de conséquences. Le chat me donnait de petits coups de pattes sur le bras. Je cédai et lui caressai la tête, et il se mit à ronronner comme un moteur à vapeur. Mademoiselle Melusine procéderait par logique. Même la magie avait sa propre logique. Où était la logique ?

— Que signifie la formule que vous avez récitée ? demandai-je.

— *Ubi est absentis* ? Plus ou moins : « où est ce qui est absent ».

— Vous ne pouvez pas avoir si mal prononcé que ça, affirmai-je finalement. Et puis, nous cherchions Dumont, vous ne saviez même pas qui était Alexis. C'est improbable que ce soit lié directement.

— Oui, oui, répondit Fontaine, vous avez raison, bien sûr, mais si quelqu'un avait profité de notre sort ? Ce serait une catastrophe ! Je suis absolument désolé, Quatresous. Vous aviez raison. Nous n'aurions pas dû utiliser cette formule. Ni toucher à la magie !

— Mais c'est fait, dis-je. Nous devrions chercher à comprendre ce qu'il

s'est passé. Et arrêter qui a fait ça, si nous le pouvons.

Fontaine se mit à gratter la tête du chat. Il n'avait plus l'air sur le point de perdre conscience. Bon.

— Et comment l'arrêter ? demanda-t-il.

— Nous allons commencer par rentrer, répondis-je. Puis nous ferons ce que Mademoiselle Melusine ferait : une liste de ce que nous savons.

— Nous savons que la formule n'a pas fonctionné ! dit Fontaine. Je vais la reprendre, la retraduire, et comprendre pourquoi ça n'a pas marché.

— Excellente idée, répondis-je. Et j'irai faire développer les plaques et tirer des épreuves des photographies pour le journal. Au moins, nous aurons une chance d'être payés et de pouvoir continuer nos recherches.

Le petit chat gris n'était pas décidé à nous laisser nous éloigner, mais malgré ses efforts, il lui fut impossible de nous suivre dans l'omnibus de la ligne L qui nous ramena Quai Saint-Michel.

Une fois dans l'appartement, Fontaine se jeta sur son fauteuil, armé du journal de Melnyk, de plusieurs dictionnaires et d'une tasse de café réchauffé. Le coup sur sa joue prenait déjà une teinte foncée.

De mon côté, je rédigeai deux comptes-rendus de la journée, un pour moi, et un pour Mademoiselle Melusine. La tenir au courant de notre aventure me semblait un bon moyen de garder la tête froide. J'allai ensuite me coucher, le poids de cette journée tombant d'un seul coup sur mes épaules. Le seul bruit dans l'appartement fut bientôt le crissement du stylo-plume de Fontaine sur le papier.

*** ***

Je m'éveillai pour trouver l'appartement vide. *Encore* ?! pensai-je. Allais-je devoir l'enchaîner à son fauteuil ? Comme si cela pouvait le retenir… Et puis, réalisai-je, Fontaine était probablement dans l'obligation d'aller prendre des nouvelles avenue Eylau le plus tôt possible, s'il tenait à sa place au *Curieux*.

Je m'habillai, filai rue de la Parcheminerie afin de déposer mes plaques au magasin d'un ami de Fontaine (Lucien Leclair, « Reliures – Cadres - Photographie »), puis me rendis à la poste pour envoyer le courrier de Mademoiselle Melusine. Je pris mon temps. Compte tenu de la foule devant la maison des Hugo, Fontaine ne rentrerait pas avant le début de l'après-midi, au moins.

J'ouvris la porte de l'appartement pour me faire assaillir par une odeur de soupe qui aurait trop cuit. Fontaine était assis sur le sol, en train de faire brûler quelque chose sur notre petit réchaud. Au sol, il y avait deux autres récipients

remplis d'herbes et de poudres.

— C'est une nouvelle recette pour le déjeuner ? demandai-je.

— Ah, vous voilà enfin ! s'écria Fontaine. Figurez-vous que j'ai compris pourquoi le sort n'a pas marché hier ! En fait, c'était tout simple, il fallait lire les notes du début du journal. Elles expliquaient *toutes* les procédures et précautions à prendre pour *tous* les rituels et formules et autres choses comme ça ! Et figurez-vous qu'il y en a !

— Donc on aurait dû commencer par le début, dis-je.

— Je ne lis jamais les introductions ! Qui lit les introductions ?

— Moi, répliquai-je, je lis les introductions.

— D'accord, vous lisez les introductions, mais là elles étaient en latin, vous auriez eu du mal !

— En latin ? répétai-je. Pas en ukrainien ? Melnyk était ukrainien, non ?

— Une partie de ses notes sont effectivement en ukrainien, expliqua Fontaine, mais la magie, elle, est en latin. Ne me demandez pas pourquoi.

— Je vous crois, dis-je, et je ne demanderai pas pourquoi.

— Donc, reprit-il en touillant ce qui chauffait sur le réchaud, j'ai découvert que c'était tout un travail de faire fonctionner cette magie ! Pour les sorts les plus simples, comme celui de Révélation, ils ont été tracés avec une encre spéciale et il suffit de les lire. Mais la Localisation n'est pas simple !

— Dites-moi ?

— Il faut commencer par faire des cercles de protection pour éviter les interférences, avec un mélange de farine et de sel.

— Ajoutez de l'eau, commentai-je, et nous aurons du pain.

— Puis, continua Fontaine en ignorant mon interruption, il faut purifier l'air avec ces bougies et cette sauge réduite en poudre.

— Et qu'est-ce qui sent la soupe ? demandai-je avec méfiance.

— C'est l'offrande, du Lys amer. Sinon le pouvoir peut se vexer et brûler le plan, comme c'est arrivé dans le jardin.

— Où est-ce que vous avez trouvé des Lys amer ? Et surtout, ajoutai-je après une courte réflexion, qu'est-ce que c'est ?

— Il y a une boutique rue Mouffetard, expliqua Fontaine. Elle n'ouvre que de minuit à l'aube, c'est pour ça que j'y suis allé tôt ce matin. Quand à ce qu'il y a dedans, je pense avoir compris qu'il s'agit d'une sorte de racine qui pousse sur la terre où un corps est enterré pour révéler le crime, ou quelque chose comme ça.

— Rien que ça.

— En fait, dit Fontaine, nous avons le choix, c'est ça ou de la Mandragore, qui est une plante qui pousse du sang des pendus. Dans le doute, j'ai pris les deux, mais le journal dit que le Lys amer est plus approprié.

— Si le journal le dit, ce doit être vrai. Il dit aussi que c'est sans danger, j'espère ? demandai-je sans trop y croire.

— Il va falloir faire confiance à Melnyk pour cela. Oh, et nous devons aussi redessiner le pentacle avec les bons composants ! Tenez, prenez la cire !

dit-il en retirant sa petite casserole du feu. Je l'ai faite fondre et elle devrait avoir la bonne consistance pour tracer le pentacle avec.

— Sur le parquet ? Ça va être difficile à nettoyer, vous savez.

— Avez-vous une meilleure idée ?

Je n'en avais pas, aussi je pris le journal et la cire, et tentai de refaire le dessin. Il paraissait simple, mais il était fait de croisements de traits, de ronds, et de sept symboles que je n'avais jamais vus avant.

— Maintenant, repris Fontaine, l'offrande. Mettez-en entre ces deux traits, là.

Il me tendit le bol ; rien que les résidus de poudre rosâtre et collante sur le bord me laissèrent un fourmillement désagréable sur la peau, comme si elle était drainée par une éponge trop sèche. La mixture, à la fois âpre et écœurante, sentait un mélange de bois, de fleur blanche trop suave, de rhum et de poudre à canon. Si je mettais ça sur le parquet, je devais dire adieu à toute notion de nettoyage. Nous n'aurions plus qu'à mettre un tapis par-dessus.

— Eh bien, cela m'a l'air parfait, dit Fontaine en inspectant mon travail. Je place la photographie ici, le journal là, et un plan de Paris. Je n'ai pas trouvé mieux qu'un plan des omnibus, j'espère que cela suffira… Bon, nous sommes prêts. Il ne manque que la formule d'activation de la magie, dit-il avant de prendre une profonde inspiration et d'articuler précisément les mots « *Ubi est absentis !* »

Les tas de poudre furent consumés dans un flash. Le point de lumière apparut à nouveau au-dessus du journal, et se dirigea vers la carte. Nous aurions dû prévoir un seau d'eau, pensai-je, si la carte prenait feu. Il était trop tard. La lumière était déjà absorbée par la carte.

Fontaine retenait son souffle. J'eus l'impression étrange que quelqu'un nous observait depuis la fenêtre. Je levai la tête, mais il n'y avait rien à voir qu'un bout de ciel blanc.

— Quatresous ! souffla Fontaine. Regardez !

Une unique petite flamme pâle réapparut sur la carte. Je m'attendais à voir le papier s'embraser, mais rien n'arriva. La flamme semblait patiente. J'approchai ma main ; elle n'était pas chaude du tout.

La flamme nous désignait l'église Saint Sulpice.

Chapitre 6

Église Saint-Sulpice

Saint-Sulpice était l'une des églises les plus vastes de Paris. Sa façade, imposante, n'avait toutefois pas l'effet écrasant de Notre-Dame. L'entrée se faisait par la grande porte ouest, entre des tours qui s'élevaient à 70 mètres de hauteur. C'était vertigineux, mais utiliser les petites portes sur le côté des églises me donnait toujours l'impression d'entrer par effraction.

L'intérieur était majestueux ; une nef aux arcades massives, des chapelles bien éclairées, des arches arrondies et bienveillantes, des vitraux ronds en hauteur favorisant l'entrée de la lumière. Si l'église avait été plus dorée, elle m'aurait tout à fait évoqué une ruche d'abeilles. Mais la pierre des murs était grise (à l'exception des plafonds et des panneaux en bois riche) et l'effet était celui d'un havre de paix accueillant au milieu du tumulte de la ville détrempée.

Mais tout aussi bienveillante qu'elle fut, l'église était vide. À première vue, il n'y avait aucune trace de Charles Dumont.

— Ah, ça ne va pas recommencer ! dit Fontaine. On ne va pas passer notre temps à le manquer de peu ! Peut-être a-t-il laissé un indice, cette fois ! Regardez partout !

Je m'engageai dans l'allée de droite. Je scrutai des fresques, ignorai un tombeau, dévisageai rapidement des statues juste avant de passer l'autel, puis inspectai encore des tableaux, la chapelle de la Vierge, l'orgue imposant qui se trouvait au-dessus de l'entrée ouest. *C'était pareil à Notre-Dame*, pensai-je, *la cathédrale aussi était vide lorsque nous y cherchions Dumont*. Peut-être était-ce notre seul indice du passage des anges. Si c'était le cas, cela ne nous avançait pas du tout.

Je finis mon tour pour rejoindre Fontaine, qui contemplait une chapelle avec trois tableaux immenses.

— Je n'ai rien vu de particulier, annonçai-je.

— Moi non plus, dit Fontaine. Mais regardez, nous sommes dans la chapelle des anges de Delacroix.

— Je vois des anges sur les tableaux, dis-je. Il n'y en a pas dans toutes les églises ? Ceux-ci sont particuliers ?

— *La Lutte de Jacob avec L'Ange*, annonça-t-il en montrant une scène où un ange déboîtait la hanche d'un homme pendant un combat. *Héliodore Chassé du Temple*, continua-t-il en désignant une autre scène étrange où un homme se faisait piétiner par un ange. Et là-haut, c'est Saint Michel qui terrasse une fois de plus le démon.

— Ah oui, dis-je, l'archange Michel, il est partout. Ces anges-ci n'ont pas l'air de plaisanter. Vous pensez que Gardet est un de ceux-là ?

— Elle en a certainement l'attitude, en tout cas. Mais pensez-vous qu'il y ait des démons, Quatresous ? Au sens biblique. Des « mauvais anges » ?

— Comment voulez vous que je le sache ? répondis-je franchement. Ce sont des anges déchus, non ? Peut-être qu'ils se sont cassés, vous savez, dans leur chute.

— Cassés, répéta-t-il. Quatresous, je ne vous ai pas dit, mais Charles s'est marié ici. En fait, sa maison n'est pas très loin, et…

Il s'arrêta net, regardant derrière moi, les yeux écarquillés de surprise. Ou de stupeur ? Je me retournai, lentement, m'attendant à voir Charles Dumont.

C'était une femme, vêtue à la dernière mode, mais entièrement de noir. De l'âge de Fontaine, elle avait un nez trop court, des pommettes trop marquées et couvertes de taches de rousseur, et une bouche trop fine. Lorsqu'elle sourit, sa bouche devint une grande rangée de dents.

— Griffon ? demanda-t-elle.

— Marion ? répondit Fontaine.

La rangée de dents s'agrandit encore, si cela était possible. Mais il y avait quelque chose de brisé, derrière ce sourire. Quelque chose qui me ramenait quatorze ans en arrière.

— Marion ! répéta Fontaine. Pardon, je voulais dire, Marie ! Quelle surprise !

— Griffon, c'est bien toi ! dit-elle en faisant deux pas vers nous.

— Mais je te croyais loin de Paris depuis des années ! dit Fontaine en parcourant le reste de la distance.

— Je suis revenue, et… mais qu'est-ce que tu as sur la joue ?

— Oh, ça ! dit Fontaine en frottant le bleu que lui avait laissé le poing de Gardet. Ce n'est rien ! Ce sont les risques du métier !

— Tu as un métier ? dit-elle en souriant. Ça, c'est nouveau.

— Journaliste, donc. Je suis au *Curieux*, maintenant. Je sais, c'est curieux... euh, tu vois...

— Je vois, dit-elle avec un air amusé avant de me regarder. Tu me présentes ton collègue ?

— Mon… oh ! fit Fontaine comme s'il venait juste de se souvenir de ma présence. Bien sûr ! Je te présente Quatresous, c'est, euh... un photographe qui travaille avec moi. Et nous sommes aussi colocataires.

— Toujours rue du Chat-qui-Pêche ?

— Oui, répondis-je en lui tendant la main qu'elle serra. Bonjour.

— Ravie de vous connaître, me dit-elle. Je suis Marie Dumont. Je suis une amie d'enfance de Charles, et également une ancienne colocataire. Tant que nous y sommes, dit-elle en désignant une silhouette austère qui la suivait, voici Caroline ; oh je veux dire madame Lefèvre, ma gouvernante et également mon amie.

— Encore à fraterniser avec le personnel, hein ? dit Fontaine avec un petit sourire en coin.

— J'ai eu de très mauvaises influences dans ma vie, répondit Marie avec un sourire amusé.

Si Marie Dumont était tout sourire, Caroline Lefèvre était tout le contraire. Elle avait autour d'une cinquantaine d'années, peut-être ; ses traits étaient restés assez fins, mais un réseau de rides couraient autour de ses yeux et de sa bouche, lui donnant une expression dure. Ses cheveux étaient d'un blanc tirant sur le jaune, relevés en chignon strict. Peut-être était-ce dû à sa tenue sombre, mais sa peau, ses yeux, ses lèvres paraissaient comme délavés. Elle ne daigna même pas nous adresser un signe de salut.

— Mais peut-être que tu ne sais pas, reprit Marie en perdant d'un coup son sourire. Je dois te dire, à propos de Charles. Charles est mort...

— Oui, dit Fontaine avec embarras, je le sais. Je veux dire, j'ai su… je voulais… je n'ai pas pu… j'étais avec lui, en fait, et…

— Tu étais avec lui, dans le train ?! s'écria Marie.

— Oui…

— Ce n'est pas toi qui l'a tué, n'est-ce pas ?

— Non ! se défendit Fontaine. Quelle idée, non !

— Je le sais bien, dit-elle avec un petit sourire. Et c'est bien qu'il n'ait pas été seul quand...

Marie éclata brutalement en sanglots.

— Marie… ? dit Fontaine alarmé.

— Je suis désolée, je suis désolée ! dit Marie en cherchant un mouchoir dans ses manches. Je ne sais pas ce que j'ai, je n'arrête pas de pleurer dès que je pense à lui.

— C'est normal, dit Fontaine qui semblait lui aussi sur le point de pleurer.

— Non, c'est stupide! dit Marie. Nous étions séparés, je ne l'aimais même plus ! On se disputait tout le temps ! Et c'était il y a deux ans ! Des fois je me dis… et tous ces journaux qui ne parlent que de mort et de poésie…

C'en était trop pour moi. Je m'éloignais autant que possible, afin d'échapper à leur conversation. Je m'arrêtai devant une chapelle, faignant un intérêt profond pour une statue de Sainte Rita. J'essayais de ne pas penser, mais les images revenaient d'elles-mêmes. Ma sœur avait souri comme ça, quatorze ans auparavant. Ma mère avait pleuré comme ça. Mes frères avaient choisi de se battre. Je n'avais pas souri, ni pleuré, ni combattu. Et il ne restait aujourd'hui qu'un seul Quatresous…

— C'est la sainte des cas désespérés.

— Pardon ? dis-je en sursautant comme un élève pris en faute par un professeur.

Caroline Lefèvre se tenait près de moi, regardant la statue de la sainte avec une expression indéchiffrable.

— Saint Rita, c'est la sainte des cas désespérés. Les docteurs disent que ce sont ses nerfs et que cela devrait passer avec le temps.

Un rayon de soleil tombait sur elle, faisait un halo autour de ses cheveux relevés. À côté d'elle, Sainte Rita paraissait à présent sombre et inquiétante. Je notai que les yeux de la gouvernante étaient d'un bleu-gris pâle. Dans sa robe noire, elle était rigide comme un gardien de prison.

— Vous étiez aussi avec monsieur Dumont dans le train ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Ça a dû être difficile. Toutes ces aventures. Ces morts.

— Oui...

— J'ai perdu mon frère à la même époque, dit-elle. Vous savez, c'est toujours plus dur pour ceux qui restent. Il nous faut vivre en portant la mémoire de ceux qui sont partis. Et croyez-moi, les mots les plus lourds sont ceux qui n'ont pas pu être dits.

Sans attendre ma permission, elle prit mes doigts entre ses mains gantés de cuir rêche. Et fronça aussitôt les sourcils d'un air dégoûté. Je réalisai que j'avais encore de la poudre de Lys amer au bout des doigts, et sous les ongles.

— Grands dieux ! me dit-elle dans un souffle accusateur. Qu'avez-vous fait ?

Caroline Lefèvre me regardait droit dans les yeux, tenant mes mains dans les siennes comme dans un étau. *C'est un rapace*, pensai-je. Un aigle. Un faucon. Et je n'étais qu'une souris, un mulot, une proie.

— Je n'ai rien fait, dis-je en essayant de me libérer. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Quatresous ? appela la voix de Fontaine résonnant dans l'église. Où êtes-vous ?

— Je dois y aller, plaidai-je en tentant de me dégager de son étreinte.

— Faites attention, chuchota Caroline Lefèvre. Faites très attention.

Elle lâcha finalement mes doigts, et je courus aussi vite que mes jambes me le permirent, dépassant Fontaine, loin, loin, le plus loin possible, jusqu'à l'arrêt de l'omnibus.

— Quelle course ! dit Fontaine lorsqu'il me rejoignit finalement. Auriez-vous vu un démon ?

— Caroline Lefèvre sait que j'ai utilisé du Lys amer. Elle a vu mes mains, et elle l'a identifié immédiatement, c'est certain, et elle m'a même dit « faites attention » !

— Faites attention ? répéta Fontaine. Mais attention à quoi ?

— Je n'en sais rien, mais c'était une menace !

— C'est fou ! répondit Fontaine. Pourquoi une *Alter* serait amie avec Marie ?

— Dumont avait fait un pacte avec une Muse ! fis-je remarquer.

— Vous avez raison, admit Fontaine, mais ça ne veut pas dire que Marie soit au courant. Je ne l'imagine pas… C'est peut-être à cause du pacte de Charles ? Peut-être qu'elle le cherche, et qu'elle se sert de Marie pour le trouver ? Cette Caroline, pourrait-elle être notre agresseur ?

— Elle est sûrement dangereuse, répondis-je alors que mon esprit courait à toute vitesse, mais elle était très surprise de trouver la poudre sur mes doigts, donc elle ne savait pas qu'on avait fait le sort... Donc elle ne peut pas être la personne qui l'a détourné. N'est-ce pas ?

— C'est à supposer que quelqu'un ait réellement détourné notre sort, dit Fontaine. Plus nous avançons et plus cette affaire s'obscurcit ! Mais je suis sûr que Marie n'a rien à voir là-dedans.

— Comme vous êtes sûr que Dumont n'est pas l'agresseur ?

— Exactement, dit Fontaine. C'est mon instinct de journaliste qui parle ! Devons-nous la prévenir ? Marie ?

— Si elle n'est pas au courant pour les *Alterï*, cela risque d'être un peu compliqué...

— Très juste, très juste, nous n'avons aucune preuve irréfutable contre son amie. De plus, si notre agresseur s'en prend aux anges, elle n'est pas en danger. Pour l'instant. Nous non plus, d'ailleurs, vous pouvez respirer. Allez-y, respirez. Vous respirez ?

— Je respire, grommelai-je.

— C'est bien, dit Fontaine. Attendons, donc.

Fontaine était curieusement calme. Revoir son amie avait changé quelque chose en lui, semblait-il. C'était bien le moment !

Chapitre 7

Kmen

L'omnibus arriva enfin, et il fallut monter, sans surprise, sur l'impériale. Je ramassai un journal abandonné sur le banc et le regardai sans le voir pendant une bonne minute.

— Je n'arrive pas à réfléchir, dit finalement Fontaine. Lisez-nous donc quelque chose, ça nous changera les idées.

— Victor Hugo va être embaumé par injection dans l'après-midi, lis-je d'une voix monotone, afin de pouvoir prolonger les visites au moins jusqu'à vendredi prochain.

— Voilà qui est morbide. Quoi d'autre ?

— Paris voudrait savoir si Victor Hugo sera enterré au Père Lachaise, où se trouve une bonne partie de sa famille, ou au Panthéon, qu'il faudrait rendre laïc pour cela.

— Toutes les occasions sont bonnes pour faire de la politique. Autre chose ?

— Victor Hugo...

— Autre chose qui ne commence pas par « Victor Hugo » ?

— Non. Attendez, dis-je en repliant les deux grandes feuilles pour lire le verso, si. Deux anciens membres de la Commune, Messieurs Amouroux et Cournet, sont décédés la veille. On se demande si cela risque de perturber les funérailles de Vict…

— Ça suffira, merci bien ! Et c'est notre arrêt ! Oh, cela me rappelle, nous allons faire le détour jusqu'à la rue de la Parcheminerie, pour voir où en sont vos photographies.

La porte du magasin de Lucien Leclair, « Reliures – Cadres – Photographies », fit retentir la clochette qui annonçait l'arrivée d'un client. Autour de nous, des étagères remplies de tableaux de toutes tailles et de livres anciens de toutes époques menaçaient de nous ensevelir sous leur fardeau.

— Bonjour, Charles ! nous lança le propriétaire depuis le comptoir. Je t'attendais ! Tes clichés sont prêts !

— Bonjour Lucien ! répondit Fontaine. Comment ça, déjà prêts ?

— Prêts comme prêts ! dit Leclair en posant des photographies sur le comptoir, ainsi qu'une petite boîte de carton contenant les plaques négatives. Mes émulsions sont parfaites, tant pour la sensibilité que pour l'absence de voile, donc il n'y a pas besoin de corrections, ce qui fait gagner du temps ! Tu le sais très bien, et c'est pour ça que tu viens me voir.

— Avoue, tu nous as fait passer en priorité ?

— *Moi* ? répondit Leclair en faisant semblant de s'insurger. Très bien, j'étais peut-être *un peu* curieux de voir ce que la spéciale avait donné… d'ailleurs c'est la seule qui manque encore, attends, je vais te chercher ça !

— Spéciale ? demandai-je alors que Leclair disparaissait dans l'atelier éclairé de vert où il développait ses photographies.

— La plaque que je vous ai donnée à Notre-Dame, expliqua Fontaine. Lucien et moi avons un peu expérimenté sur les capacités de sensibilité à la

lumière, sur différentes lumières en fait, enfin, vous comprendrez si ça a marché. Un jour, Quatresous, nous aurons notre propre atelier de photographie, et nous ferons tout ça nous-mêmes !

— Le jour où il ne faudra pas des litres d'eau pour rincer les plaques, peut-être, dis-je en m'intéressant aux clichés sur le comptoir.

Les photographies me semblaient assez réussies ; la façade de la maison, la foule, et même Sarah Bernardt dont je ne me souvenais pas avoir pris le cliché... Je me sentais un peu mieux. Nous serions peut-être exécutés par un ange en colère ou excommuniés par une gouvernante trop zélée, mais au moins nous serions payés.

Avec une loupe, Fontaine scrutait les fenêtres de la maison Hugo.

— Vous cherchez quelque chose ? demandai-je.

— J'espérais voir Charles, comme je l'avais vu l'autre soir à la fenêtre. Mais il n'y a rien.

— Dommage...

— Et voilà la spéciale ! annonça Leclair en faisant irruption derrière le comptoir. L'effet est *incroyable*. Je ne sais pas comment tu as fait, mais c'est du grand art, crois-moi !

Il posa la dernière photographie sur les autres. On y devinait deux hommes se battant, leurs contours d'un feu d'argent. Des anges. Nous avions photographié des anges, malgré le noir presque complet de la cathédrale. Leurs ailes étaient parfaitement visibles. Deux, pour Alexis. Son assaillant en avait trois. Un ange à trois ailes.

— C'est de la magie, dis-je.

— On peut dire ça, oui ! s'écria Leclair. S'il te faut d'autres émulsions dans le même genre, Charles, je suis ton homme !

— Trois ailes, répéta Fontaine en sortant du magasin. Je pense que votre théorie de tout à l'heure était la bonne. L'agresseur est bien un ange, mais il est cassé. Et Gardet n'a pas tort non plus, ça pourrait être Charles. S'il est cassé, il ne sait pas ce qu'il fait !

— Nous ne pouvons pas en être sûrs, dis-je.

— Mais il faut qu'on le retrouve absolument, et avant que Gardet ne le fasse ! Et avant cette Caroline Lefèvre, aussi, juste au cas où. Nous devons refaire le sort de localisation, et essayer de trouver où il est allé après Saint Sulpice.

— Mais nous n'avons plus de Lys amer ! protestai-je.

— Nous avons la Mandragore !

— Vous avez dit que c'était moins bien. Vu que nos résultats ne sont déjà pas terribles, je ne pense pas qu'on fera mieux avec ça.

— Nous manquons de temps, Quatresous ! Nous devons faire avec les

moyens du bord !

Eh bien, Fontaine semblait finalement redevenu lui-même. Ah, tant pis. Nous avions à peine passé la petite porte de la cour de la rue du Chat-Qui-Pêche que madame Briquard nous tomba dessus comme une panthère portant un tablier à rayures.

— Votre chat ! cracha-t-elle. Cette horrible créature a renversé tous les pots dans ma cuisine !

— Notre chat ? se défendit Fontaine. Quel chat ? Nous n'avons pas de chat.

— Je l'ai vu se réfugier chez vous !

— Je ne suis tout de même pas responsable des chats errants du quartier ! Vous avez demandé à la veuve au quatrième étage ?

— Et il m'a laissé des souris mortes dans la cuisine !

— Il me semble avoir lu que ce sont des cadeaux, dit Fontaine de sa plus belle voix innocente. Dans ce cas il me semble que ce chat, qui n'est pas à moi, a payé pour ce qu'il avait renversé, non ?

— N'essayez pas de m'endormir avec vos belles paroles ! dit madame Briquard en secouant son index sous le nez de Fontaine. Si vous ne m'aviez pas payée d'avance...

— Écoutez, dit Fontaine, je suis désolé pour vos pots, mais je suis pressé, et nous n'avons pas de chat. Bonne journée, madame Briquard !

La voix stridente de la logeuse nous poursuivit dans les escaliers, mais pas plus haut que le premier étage.

— Qu'est-ce qui lui prend ? dit Fontaine alors que nous atteignions notre palier. Un chat ! Depuis quand aurions-nous un chat ?!

— Ce serait utile pour attraper les souris, dis-je. Les pièges ne suffisent pas toujours...

— Il ferait ses besoins sur mes journaux, renverserait les tasses de café, laisserait des poils partout et rongerait le coin des livres. Non, vraiment, Quatresous, garder un chat chez nous, ce n'est pas concevable, finit-il en ouvrant la porte de l'appartement.

Fontaine s'arrêta net.

Il y avait un chat dans l'appartement.

Un petit chat blanc, gris, et efflanqué, assis au milieu du tapis que j'avais posé avant de partir pour cacher le pentacle. Dès qu'il nous vit, il cligna de ses yeux en amande, lâcha un petit « *miaou* » de joie et courut vers nous.

— Ne le touchez pas ! s'écria Fontaine. Ce n'est pas un chat !

— Pas un chat ? répétai-je alors que le félin se frottait déjà contre mes jambes.

— Comment un vrai chat serait-il entré avec la porte fermée ? dit Fontaine. C'est sûrement un esprit ! Nous avons dû mal mettre la protection pendant le sort, et nous avons fait entrer un démon dans notre monde !

— Un démon ? répétai-je, sceptique.

— Vous le voyez bien !

Miaourrr-rrr-rrrr...

Le chat ronronnait si fort qu'on aurait dit qu'il vibrait. Je le reconnaissais, à présent. C'était le petit chat de Notre-Dame.

— Il a dû entrer par le toit, dis-je en me penchant pour lui caresser la tête. Regardez, il a une médaille. Elle est usée, mais il y a des lettres... « K-M-E-N », lus-je en louchant sur la médaille.

— « *Kmen* » ? répéta Fontaine. C'est quelle langue, ça, « *Kmen* » ?

— C'est peut-être son nom ?

— En langage de démon ?

— Vous pensez que c'est la mode chez les démons de porter leur nom autour du cou ?

— Mettez ce chat dehors et n'en parlons plus ! répliqua Fontaine. Nous avons un ange à localiser !

Oui, mais comment faire ? Je ne voulais pas blesser le petit Kmen, si c'était bien son nom. Ni devenir la victime de ses griffes. Je tentai de le guider, en le poussant gentiment en direction de la porte. Il suivit joyeusement mon mouvement, mais au moment de passer la porte, il se faufila entre mes jambes et sauta sur une étagère.

— C'est fait ? demanda Fontaine. Le démon est parti ?

— Euuh, hésitai-je. Oui… pas de démon en vue.

— Parfait ! Venez m'aider à réduire la Mandragore en poudre.

Tout en écrasant méthodiquement la racine rabougrie dans un mortier, je surveillais le chat en espérant qu'il restât hors de vue. De sa hauteur, il semblait nous contempler comme l'une des Chimères de Notre-Dame. Fontaine, lui, s'affairait à recréer le pentacle avec les bougies.

— J'ai fini ici, dit Fontaine. Où en êtes-vous ?

— C'est poisseux.

— Alors c'est prêt ! Déposons cela sur le pentacle.

Mais, bien évidemment, c'est le moment que choisit Kmen pour sauter sur le sol et se coucher au beau milieu du pentacle.

— Quatresous ? dit lentement Fontaine. Pourquoi est-ce que ce chat est encore là ?

— Aucune idée, mentis-je.

Kmen s'étirait, et tentait d'attraper une des bougies avec ses pattes ; celle-ci

se décolla du sol, et il l'envoya rouler jusque sous le bureau de Fontaine.

— Ah, c'est malin, ça ! dit Fontaine en allant sous le bureau chercher la bougie.

Pendant les dix secondes où il eut le dos tourné, le chat avait délogé toutes les autres bougies.

— Mais, ce n'est pas possible ! cria Fontaine en fonçant vers le pentacle pour tout remettre en place. Vous voyez, je vous avais bien dit que c'était un démon !

Kmen, fasciné, suivait des yeux le bord du pantalon de Fontaine lorsque celui-ci courait d'une bougie à l'autre. Soudain, le chat bondit, forçant Fontaine à faire un pas de côté, mais l'une de ses griffes se prit dans la boucle du nœud des chaussures de Fontaine ; celui-ci trébucha et se rattrapa in-extremis à une pile de livres. Le chat en profita pour immédiatement s'enrouler autour de ses jambes.

— Mais que veut-il à la fin ? râla Fontaine. Ma mort ? Ou uniquement celle de ma santé mentale ?!

Le chat s'intéressait à présent au cercle de sel et de farine que Fontaine avait reconstitué. Il colla son nez aux petits grains, puis décida de les attaquer à coups de patte. La farine et le sel s'envolèrent en nuages blancs. Kmen bondit en rond, repoussant une horde d'ennemis invisibles, et ce faisant réussit à piétiner l'ensemble du cercle et l'effacer avec sa queue.

— Non ! cria Fontaine. Arrête ça ! Méchant chat ! Méchant démon !

Kmen nous regarda comme s'il n'avait aucune idée de ce qu'il avait bien pu faire de mal. En fait, il avait même l'air offensé. Puis il s'éloigna du cercle à pas comptés pour s'asseoir sous le bureau de Fontaine. Il semblait nous ignorer, plongé dans la contemplation du plafond, pendant que Fontaine remettait les bougies en place.

— Débarrassez-vous de lui une fois pour toutes ! dit Fontaine.

— Non, merci, dis-je. Il y a des dents et des griffes sur cette animal.

— Alors je vais le jeter dehors moi-même, dit Fontaine. Avant qu'il ne nous rende fous ! Il suffit d'être rapide, regardez !

Fontaine essaya de prendre le chat en traître. Il arriva derrière lui et tenta de le saisir par la peau du dos. En un clin d'œil, le chat était hors de portée ; sur le bureau, sur une pile de livres, sur une étagère où il tomba nez à nez avec une vielle tasse de café qui traînait là depuis des jours. Un premier coup de patte ; la tasse chancela, mais resta courageusement en équilibre sur le bord. Le chat regarda la tasse. Puis il regarda le pentacle.

— Il ne va pas oser, souffla Fontaine.

Le chat leva lentement la patte avant, comme s'il voulait nous signaler

quelque chose. Puis la patte en question s'approcha lentement, si lentement de la tasse.

— Oh non, je ne te laisserai pas faire ! s'écria Fontaine en se précipitant vers l'étagère.

La scène m'apparut comme au ralenti. Fontaine qui tendait les bras. La tasse qui tombait en projetant une pluie de café vers le sol. La tasse qui heurtait le parquet, sans se briser, car elle était en métal ; elle s'ornerait simplement d'un creux supplémentaire. Le reste du contenu de la tasse qui se répandait sur le pentacle, diluant le peu qu'il en restait.

— Vous devez l'admettre, dit Fontaine en brisant le silence choqué. C'est vraiment un démon.

— Je prendrais plutôt ça comme un signe, dis-je. Nous n'avons pas les bons ingrédients. De plus, nous sommes fatigués, je pense que nous ferions mieux de nous reposer.

— Vous voulez dormir dans la même pièce qu'un démon ?! demanda Fontaine.

— Je dors bien dans la même pièce que vous. Écoutez, nous irons acheter du Lys amer cette nuit. Autant mettre toutes les chances de notre côté avec les meilleurs ingrédients. Sinon nous risquons d'attirer plus de démons-chats, ajoutai-je avec une pointe de sarcasme.

— Admettons que vous ayez raison pour la magie, dit Fontaine avec l'intonation détachée qu'il prenait lorsqu'il était vexé. Moi, je vais éplucher le journal de Melnyk pour chercher comment on exorcise les démons en forme de chat !

— J'espère pour vous que ça ne sera pas sur une page en ukrainien, répondis-je avant d'aller m'installer sur mon lit.

J'avais besoin d'un peu de calme. Juste un peu de calme pour me remettre les idées en place. Les anges, les Dumont, les Lys amers, les poètes, les gouvernantes, les logeuses, les démons ; tout cela dansait une sarabande dans mon esprit. Le chat sauta sur mes genoux et se mit aussitôt à ronronner.

Je dû somnoler un peu, avant de me lever pour trouver quelque chose à manger pour ce soir. Tant que j'y étais, je pourrais déposer les photographies au *Curieux* boulevard Saint Germain.

En rentrant, je trouvais Fontaine sur son fauteuil, toujours plongé dans sa lecture. Le chat était installé sur une pile de livres, juste au-dessus de son épaule, la petite tête suivant assidûment le mouvement des pages tournées.

— Tout va bien ? demandai-je.

— C'est fascinant ! dit Fontaine. Figurez-vous que la Mandragore ne convient pas pour tous les rituels ? Nous avons eu raison d'attendre !

— Tant mieux. Et les démons en forme de chat ?

— Pour l'instant je n'ai rien, mais ce n'est sûrement qu'une question de temps !

— J'ai du pain et du lard pour ce soir. Vous venez manger ?

— Dans cinq minutes !

Après manger, je n'avais plus la force de rien faire. Je me préparai pour la nuit et allai me coucher. Alors que je montai les couvertures par dessus ma tête pour me protéger de la lumière, je sentis un poids sauter sur mon lit, accompagné d'un *rrnn-rrnn-rrnn* régulier, et un petit corps chaud se coller contre moi. *Profites-en, fripouille*, pensai-je. *Ce soir je ne vais plus bouger, mais demain ça ne sera pas la même chose*.

Je m'éveillai pour trouver Fontaine en train de refaire le pentacle avec du Lys amer. J'eus à peine le temps de m'habiller qu'il tentait à nouveau de trouver Dumont.

Le sort se lança sans encombre. Kmen nous regarda avec les yeux mi-clos depuis mon lit, sans intervenir.

La flamme s'arrêta au dessus du cimetière du Père Lachaise.

— C'est de l'autre côté de la ville, dis-je. Qu'est-ce qu'on va faire du chat ?

Chapitre 8

Cimetière du Père Lachaise

Dix minutes plus tard, le chat trônait sur mes genoux, dans l'omnibus de la ligne O en direction du cimetière du Père Lachaise. Je portais encore mes habits de « photographe », au cas où nous aurions croisé une connaissance qui aurait pu me reconnaître.

Nous avions quarante minutes de trajet, donc à mon avis peu de chances d'arriver à temps pour trouver Dumont, mais au moins la ligne était directe et passait devant chez nous. Fontaine était penché sur un livre consacré au Père Lachaise, avec une liste assez détaillée des défunts par divisions et, bien plus important, un plan du site.

— Le cimetière est grand, disait-il, avec juste ce qu'il faut de chance, il sera assez distrait pour s'y perdre une heure ou deux. Nous n'aurons alors qu'à le trouver...

L'omnibus nous laissa rue des Rondeaux, qui longeait le cimetière par le nord. Il pleuvotait, et il nous fallait encore marcher sous le ciel menaçant jusqu'à la porte Gambetta. Pour un début d'après-midi, je trouvai les rues plutôt actives. La fréquentation s'intensifia en arrivant au cimetière : partout, des centaines de badauds flânaient, se tenaient sur les chemins par petits groupes, marchaient pour combattre le froid, se jetaient des coup d'œil les uns aux autres. *Quelque chose se prépare*, pensai-je, mais je n'avais pas le temps de m'y attarder, il fallait guetter Dumont sur chacun de ces visages. S'il était ici, il pouvait être n'importe lequel de ces promeneurs.

— C'est impossible ! dit Fontaine. Ils sont trop nombreux. Que diriez-vous de nous séparer ? Je pourrais aller voir sa tombe, au cas où cet idiot traînerait autour de son propre mausolée, ce qui serait complètement *lui*. Et vous pourriez rester du côté de l'entrée, au cas où il chercherait à sortir par ici.

J'acquiesçai, et il n'en fallut pas plus à Fontaine pour s'élancer comme un chien de chasse au milieu du troupeau des promeneurs.

Je me trouvais dans la partie la plus récente du cimetière, datant des années 1850. Cette section avait été conçue comme une petite ville, avec des rues droites, larges, pavées et bordées d'arbres, prévues pour les cortèges de voitures. Aux abords de la chapelle, les arbres faisaient place aux premiers tombeaux et monuments en pierre grise, qui auraient presque pu être pris pour des maisons de banlieue miniatures s'il n'y avait eu la présence des lourdes plaques de marbre entourées de chaînes ou de grilles. Entre deux observations d'inconnus, je m'interrogeai brièvement sur la nécessité d'entourer une tombe ainsi ; était-ce pour empêcher les vivants d'approcher ou pour empêcher les morts de sortir ? Et si…

Et si Dumont se cachait ? Il ne serait pas dans ces allées neuves et fréquentées. Il serait dans le vieux cimetière, celui qui ressemblait à un roman gothique. Oui. Cela me parut approprié.

Kmen dans les bras, je me dirigeai vers le sud. La route devenait plus étroite et plus tordue ; les mausolées n'étaient plus alignés, mais posés les uns contre les autres en dépit du bon sens. Les chemins se firent moins fréquentés. *Je suis sur la bonne route*, pensai-je.

Je tournai vers l'ouest à la hauteur de la 25e division pour entrer dans la plus vieille partie du cimetière, dont les pierres étaient teintées de vert et les mortiers endommagés par la mousse. Le chemin glissait comme un cours d'eau capricieux entre les tombes, les grilles et les statues, et j'avais par moment la désagréable sensation de marcher sur les morts. Je manquai de trébucher sur Molière et La Fontaine (des tombes déplacées au Père Lachaise dans le but de rendre le cimetière attractif à l'époque ou celui-ci était jugé encore trop éloigné de Paris). Enfin, j'arrivai devant la famille Hugo, un petit carré de pierre enfermé d'une grille noire, surmonté d'une colonne en forme d'obélisque blanc et entouré de pots de fleurs. *J'aurais imaginé quelque chose de moins géométrique*, pensai-je. Je n'avais pas pris l'appareil de photographie avec moi, mais je ne le regrettais pas. Victor Hugo ne se plairait peut-être pas là. Peut-être qu'il aurait préféré être avec sa fille Léopoldine, à Villequier...

Une clameur s'éleva tout autour de moi. En rejoignant le chemin principal, je constatai qu'un flot de milliers de personnes se déversait à présent dans le cimetière par toutes les portes et en bloquait les accès. J'aperçus des drapeaux rouges, à peine dissimulés sous les manteaux.

Imbécile que j'étais ! Avec toute cette histoire, j'avais totalement oublié la commémoration de la Commune. Historiquement, c'était la tentative d'un gouvernement juste et équitable, géré par les ouvriers. Tout ce dont je m'en souvenais, c'était les cris, les morts et les destructions du peu que le siège de 1970 nous avait laissé. Et ce fichu drapeau rouge des anarchistes, qui était à présent interdit.

Je reculai au milieu des tombes pour échapper à la marée humaine, mais ce n'était pas suffisant. L'air était devenu lourd et chargé d'électricité, sous les nuages gris qui pesaient comme une chape de plomb. J'avais beaucoup de mal à respirer et encore plus à prendre des décisions.

Mais je ne pouvais pas rester ici. Je devais m'enfuir, espérer que Fontaine trouverait un moyen de se mettre à l'abri, et le retrouver plus tard.

Je me glissai à travers le labyrinthe des mausolées. Cette section formait une large boucle et le chemin pavé suivait des courbes sinueuses. Je dus faire une erreur en m'orientant car après avoir dépassé les tombes de Bonaparte et de Murat, j'arrivai sur une route plus moderne où la foule était compacte. Nous ne devions pas être loin du mur des Fédérés, généralement au cœur de la

célébration. Je pouvais déjà entendre des cris.

Quelque chose se matérialisa soudain devant moi et, ne pouvant l'éviter, je le percutai et trébuchai. Kmen s'échappa de mes bras.

— Encore vous ! Je vous préviens, je suis armé !

La voix était vaguement familière. Elle appartenait à un visage tout aussi vaguement familier. Un visage de chien battu que j'avais vu pour la dernière fois en train de s'enfuir d'un wagon...

— Servais ? demandai-je.

C'était lui, l'ancien valet de l'Express d'Orient ! C'était un *Alter*, un Kobold, qui « déplaçait » les affaires des gens. Grâce à lui et des papiers importants « déplacés » à bord du train, nous avions pu découvrir une partie du mystère. Que faisait-il ici ? Et que racontait-il ?

— Vous êtes avec eux ! cracha-t-il. Mais vous ne m'aurez pas !

Il me poussa de toutes ses forces, et je sentis une pluie de petits grains me tomber sur la tête. Du sel. Servais m'avait jeté du sel ?! Il me prenait pour quoi, un lutin ? Le sel était nocif pour les Kobolds, pourquoi diable s'en servait-il… ?

J'eus le temps de voir Servais se jeter dans la foule. Juste derrière lui arriva en courant un petit homme portant une sorte de cape noire à capuche, puis deux hommes, puis quinze. Qu'est-ce que c'était que ça, encore ? Servais était réellement poursuivi ?

Dans tous les cas, les petits hommes en capuche noire se jetèrent dans la foule à la suite du Kobold.

Soudain, la scène autour de moi bascula. La foule était toujours là, mais au lieu d'inconnus, je voyais des visages disparus depuis quatorze ans. François ? Mon frère François ? Impossible… ! C'était pourtant bien lui, aussi jeune qu'à l'époque, plus jeune que moi aujourd'hui. Il était emmené, traîné par les Versaillais contre ce mur pour être massacré, lui et 146 de ses camarades... Je reculai, cognai mon dos à une tombe. En face de moi, des soldats armés me tenaient en joue, en rang, prêts à me fusiller. On allait m'exécuter ? Non ! Ne tirez pas !

Des cris s'élevèrent de tous côtés, m'assourdissant :

— Vive la Commune ! Vive la Commune !

Je revins à moi, le cœur battant. Les cris continuaient, mais les soldats avaient disparu. Ce n'était pas réel. Je reconnaissais ces sensations. C'était les Muses. Les Muses étaient ici.

Quelque chose se passait dans la foule. Elle s'était séparée en deux pour entourer un homme, tenant un drapeau rouge à la hampe brisée et qui

cherchait à le monter sur un mât, et un agent en uniforme qui tentait de l'intercepter. Les deux hommes luttèrent quelques instants, puis le policier tomba à terre. D'autres agents de police qui se trouvaient alors autour de lui dégainèrent leurs armes, et la foule se déchaîna.

— Canailles ! Crapules ! Assassins !

Les agents de la police furent alors attaqués, battus à coups de poings et de pierres, leurs uniformes lacérés. Dans la cohue, tout le monde se bousculait, des projectiles étaient lancés vers les policiers avec plus ou moins de précision.

Je vis de nouveau Servais, attrapé et traîné comme mon frère dans ma vision, par les petits hommes en noir qui le jetèrent dans un sac et l'emmenèrent. Est-ce que j'hallucinais encore ? Me tournant de tous les côtés, je vis Caroline Lefèvre en train d'armer une arbalète et, perché sur une tombe surmontée d'une Chimère tirant la langue, Guillaume qui regardait la panique en riant. La Chimère se tourna vers moi, et me fit un clin d'œil.

Je me pinçai le plus fort possible pour sortir de ce rêve éveillé. Fichues Muses, vraiment !

Un choc violent contre mon dos me fit perdre l'équilibre et je tombai lourdement sur le sol, au milieu d'une forêt de jambes. Je tentai de me relever, vite, mais les coups de pieds et de genoux que je recevais de la foule aveugle qui se débattait autour de moi m'empêchaient de prendre un appui suffisant. Je roulai d'un côté à l'autre, la tête entre les bras, et les genoux contre mon torse.

La vague humaine me souleva, me roula, m'entraîna, me projeta ainsi sur plusieurs dizaines de mètres ; dans quelle direction, je n'aurais su le dire. Un grondement épouvantable me coupait des bruits de la foule, et je ne réalisai pas tout de suite qu'il s'agissait des battements de mon propre cœur qui résonnait dans mes tympans. Le froid se propageait dans mes jambes, les paralysait, envahissait mon torse ; si des bras fantomatiques étaient sortis des tombes pour me tirer à eux, les sensations n'auraient pas été différentes. Des sifflements, d'horribles sifflements. J'étais de nouveau sous les bombardements de 1870, les Prussiens envahissaient Paris. Danger ! Danger de mort ! Des explosions, des murs qui s'écroulaient, je tombai. Des cris se mêlèrent aux sifflements, et je fus de nouveau au Père Lachaise, sous les pieds de la foule qui m'écrasait et me poussait dans une tombe, et je basculai avec les morts anonymes de la fosse commune, arrachés au sol, traînés de force, exilés dans l'oubli, humiliés, privés de paix éternelle...

Une main toucha ma joue, et tout s'arrêta. Deux pierres tombales me soutenaient, et deux grands yeux bleus me dévisageaient avec un mélange de curiosité et de méfiance. Les yeux de Charles Dumont. Ah. Adélaïde Brillau

avait raison, je pouvais tout à fait le reconnaître...

— Vous êtes réel ? croassai-je.

— Je n'en suis pas certain, dit-il d'une voix songeuse. Tout est si... incertain ? Non, cette rime est très mauvaise. Beaucoup trop mauvaise. Chat-chat va se moquer. Je ne peux pas.

Il se retourna, ouvrit la grille d'un mausolée et il s'y précipita. Je me redressai tant bien que mal, malgré les protestations de tous mes os, et je suivis. Chacun de mes pas devenait plus lourd que le précédent, la douleur dans mes côtes plus cinglante, et sans avoir réalisé comment, je me me retrouvai au sol.

Une respiration sifflante. La mienne. *Miaouurrr*. Quelque chose de poilu se glissa entre mes bras. Kmen ? J'ouvris les yeux pour découvrir les murs de pierre d'un caveau, peut-être ; le sol était lisse et froid. Évidemment, aucune trace de Dumont. Même l'influence des Muses avait disparu.

— Je suppose que tu n'as vu personne, hein ? demandai-je au chat. Et que tu n'as pas une trousse de médecin sur toi ?

Kmen me regarda, la tête penchée sur le côté, mais ne daigna pas répondre à mes questions.

Le bruit de la cohue revint jusqu'à moi, et j'entendis un ordre ; « *baïonnettes au canon* » ! La garde républicaine devait être intervenue. Ils allaient réellement tirer sur la foule ? Fontaine. Je devais trouver Fontaine. J'avais trouvé quelque chose d'important...

Il y a de la lumière, pensai-je, d*onc il y a une ouverture*. Je me traînai dans cette direction. Une grille. Fermée.

Dehors, des voix crièrent « *en joue* ! » et le cliquetis des leviers armant les fusils chassepots se fit entendre de tous les côtés. La foule hurla, cria de grands « *On assassine nos frères* ! ». Par la grille du mausolée, je vis une fuite désordonnée, une horrible confusion, des gens trébuchant les uns sur les autres, des blessés évacués à la hâte. *Pourvu que Fontaine ne soit pas là-dedans*, pensai-je. *Pourvu qu'il ait réussi à se mettre à l'abri.*

La clameur de la foule s'éloignait. Kmen miaula, et sauta sur le sol. Il se dirigea vers un coin sombre, et passa à travers le mur. *Non*, me dis-je. Les chats ne passaient pas à travers les murs. Je le suivis, m'appuyant contre la paroi, et je découvris un tunnel, qui déboucha sur un autre mausolée. Les grilles étaient grandes ouvertes, laissant entrer une lumière, triste et blafarde, sur une tombe surplombée de la statue d'un ange.

Ma tête tournait, et j'avais un drôle de bourdonnement dans les oreilles. Du bourdonnement s'élevèrent des voix, une mélodie. Quelqu'un chantait. C'était une lamentation, les voix se mêlaient dans une harmonie des plus poignantes.

Qui était mort ? Quelqu'un était sûrement mort.

Les voix s'élevaient autour de moi, des voix éthérées, divines, transcendantes...

La statue pleurait.

Des images terribles m'assaillirent : la statue avait tour à tour une expression d'horreur, de tristesse, de surprise et de peur ; sa bouche s'ouvrait dans un « O » silencieux et inhumain ; ses ailes étaient sorties comme sur le point de s'envoler mais l'instant d'après elles étaient à terre et brisées brisées brisées. La chanson se transforma en mille cris d'une souffrance intolérable, des ailes d'oiseaux qui battaient l'air sans pouvoir s'envoler, du tissu que l'on déchire, de la craie sur un tableau noir, qui ponctuaient cette agonie et me vrillaient les tympans. Un nom était répété comme une prière, Anaïs, Anaïs, Anaïs, Anaïs... j'avais entendu ce nom, vu ce visage. Dans le jardin de Victor Hugo. Sur la photographie des Muses. Cette statue était une Muse. Changée en pierre, comme Alexis sur le parvis de Notre-Dame.

C'était une douleur aux proportions effroyables, atroces, amplifiées par un chœur qui hurlait de toutes ses forces. J'étais à genoux, le cœur battant, le souffle court. Des gouttes de sueur coulaient de mon front. Devant moi, des silhouettes se déplaçaient. J'entendais des voix atténuées, à travers un son de tambour incessant et voilé. J'étais totalement sans forces, au point où je n'arrivais pas à reprendre ma respiration après cette attaque mentale.

Mes yeux étaient ouverts, mais je ne voyais plus que d'étranges points noirs se déplaçant comme des fourmis. Le tambour s'affola, noyant tous les autres sons. *Je vais mourir ici*, pensai-je, *et personne ne me trouvera*. Au moins, j'allais économiser le prix d'une tombe.

Et puis quoi encore ? Je n'avais pas survécu à une meute de centaures et à *David Winter pour abandonner comme ça.* Lorsque David Winter était entré de force dans l'un de mes rêves, deux ans auparavant, Stephen Shepherd m'avait appris à me protéger. Je devais construire un mur mental, un mur fait de briques… non, de pierres… un mur familier où je me sentais en sécurité… Je devais monter des pierres. Des pierres grises. Des pierres. Stephen allait m'aider. Stephen… mon mur…

Je sentis le froid rugueux des dalles en pierre contre ma joue, puis je perdis connaissance.

Chapitre 9

Rue Rambuteau et Rue du Temple

Je flottais dans un océan ouaté, à l'abri entre de solides murs de pierre. Mes murs. J'étais en sécurité. Libre de rêves, mon esprit était suspendu dans le néant.

Du bruit, au loin. Des pas sur les dalles. Des mots que je ne comprenais pas. Mon nom, peut-être ? Une main saisit mon épaule. *Non*, pensai-je, *laissez-moi*. Je ne pouvais pas bouger, encore moins résister. Mes yeux étaient collés, cloués, cadenassés, impossible à ouvrir.

Dormez.

Cette voix. Étouffée, déformée, lointaine. Je l'avais déjà entendue. Mais où ? Et qui ? Ami, ennemi ? Était-ce important ?

Je glissai à nouveau vers le confort de l'inconscience.

Un moment plus tard, ou une éternité. Un parfum de lavande. De sauge, aussi. Un bain de lumière chaude. Une fenêtre ouverte, laissant entrer le bruit de la rue. Les rue de Paris. J'étais à Paris, mais ce n'était pas la rue du Chat-Qui-Pêche. Où est-ce que Fontaine nous avait encore emmenés...

Fontaine ! L'émeute, le cimetière ! J'ouvris les yeux comme sous l'effet d'un coup de fouet.

La clarté du jour tomba sur moi en cascade, m'aveuglant temporairement. Des formes, autour de moi. Des meubles. Une silhouette, près de mon lit, assise. Elle appuya sur mon bras, et la douleur irradia sourdement jusqu'à mon coude. Je déplaçai mon bras, *aie* ! Une douleur intense fusa à travers mon corps, comme si tous mes os avaient été broyés à la masse et tous mes nerfs mis à vif.

— Arrêtez donc de vous agiter, je préfère que mes patients restent immobiles.

Cette voix ! *Mademoiselle Melusine !*

Éclaircie par la douleur, ma vision fit une mise au point sur elle. Elle était là, bien là, dans une robe de satin couleur vert forêt. Vivante. Différente, légèrement. Son visage de poupée, toujours impénétrable, avait perdu de son aspect enfantin. Elle me regardait avec le petit sourire encourageant et légèrement menaçant d'une jeune professeur attendant une bonne réponse de son élève.

Je remarquai alors le livre médical ouvert sur le lit. Les hématomes sur mon bras. Qu'est-ce que… ?

— Mademoiselle Schaefer ? croassai-je. Vous êtes réelle ?

— C'est une question que l'on me pose trop souvent à mon goût, me dit-elle avec un soupçon d'amusement dans la voix.

— Et les livres, c'est pour quoi faire...?

— Je compare la couleur de vos hématomes aux descriptions afin d'en évaluer la gravité. Félicitations, annonça-t-elle fièrement. Vous êtes la première personne vivante que j'ausculte.

Je voulus rire, mais la pièce tournait autour de moi chaque fois que je respirais un peu trop fort.

— Restez tranquille, dit Mademoiselle Melusine. Vous êtes à peine en état de garder les yeux ouverts. Nous avons failli arriver trop tard.

— « *Nous* » ? demandai-je. Qui est « nous » ?

Je perçus une autre présence près de la porte de la chambre. Un homme, élancé et blond, me regardait attentivement avec un air bienveillant, mais épuisé.

— Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? dit Mademoiselle Melusine. Ou bien vais-je devoir vous traiter pour une amnésie ?

Stephen Shepherd ! Comment aurais-je pu oublier le magicien-semi-vampire qui avait risqué sa vie pour nous sauver à bord de l'Express d'Orient ? Et je me souvenais également très bien de ses deux associés ; David Winter qui avait la désagréable habitude de contrôler mentalement les gens autour de lui, et Barbara Winter qui trouvait amusant de jeter les gens qui l'ennuyaient par les fenêtres des trains. Si Stephen était là, les deux autres ne devaient pas être loin et je n'avais vraiment, vraiment pas l'énergie de leur faire face.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, me dit Stephen en faisant un pas en arrière dans le couloir.

— Mais, protestai-je faiblement, David...

— Il ne vous fera aucun mal, dit Stephen. Vous avez ma parole. De plus, vous lui avez efficacement résisté. Je vous félicite pour vos défenses mentales.

— Stephen s'est occupé de vous, dit Mademoiselle Melusine. Vous aviez besoin de soins aussi magiques qu'urgents. Vous êtes en sécurité ici, je vous l'assure.

— Et j'aimerais que vous vous reposiez encore, insista Stephen avec douceur. S'il vous plaît.

— Mais Fontaine, insistai-je alors que des flash de l'émeute me revenaient en mémoire. Il faut le trouver, il y a des… des… Servais a été enlevé… et Dumont…

— Nous allons chercher monsieur Fontaine, m'assura Stephen. Je vous promets que nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour le trouver.

— Je reste avec vous, ajouta Mademoiselle Melusine. Et si vous ne dormez

pas, je serais obligée de vous obliger.

Pouvais-je leur faire confiance ? Pouvais-je *la* croire ? Après tout ce temps sans la moindre nouvelle, je ne savais plus si je ressentais du soulagement ou de l'indignation. J'avais des centaines de questions et aucun mot pour les poser. Et puis, quelle était l'étiquette pour les retrouvailles chez les *Alterï* ? *C'est de la folie*, pensai-je. David Winter ! Autant retourner au milieu de l'émeute ! D'un autre côté, considérai-je, si j'étais à peine capable de lever la tête, le reste de mon corps serait incapable de fuir. Et ils m'avaient sauvé la vie, deux ans auparavant. Et bien, soit. S'ils pouvaient retrouver Fontaine… Marmonnant un accord inintelligible, je fermai les yeux, et sombrai dans le sommeil en une seconde.

Lorsque je revins à moi, un délicat fumet de bouillon de poule flottait dans la chambre. Un coup d'œil vers le bol laissé sur la table de nuit m'apprit que le bouillon était agrémenté de croûtons, d'un peu de lard et d'une pointe de fromage. Mon estomac me hurla qu'il n'avait pas mangé depuis au moins des décennies. J'hésitai ; devait-on manger ce qu'un sorcier vous proposait ? J'avais lu quelque chose là-dessus, mais rien ne me revenait de façon claire. *Je l'ai lu, donc ça doit être vrai...*

Quelque chose sauta sur la table de nuit et commença à laper le bol de bouillon. Un chat ? Oh. Kmen. Il me salua d'un « *miaou* » joyeux, et sauta sur le lit en ronronnant comme un gros tigre. Comment une si petite créature pouvait-elle générer un son aussi fort ?

— Tu es vivant toi aussi ? dis-je alors que le chat essayait de se glisser sous mon bras. Comment tu es arrivé ici ?

— Votre familier est venu nous chercher, dit Stephen. Et vous prouver que la soupe n'est pas empoisonnée.

Je sursautai, et Kmen me jeta un regard inquiet avant de finalement s'installer sur moi. Stephen était assis sur une chaise, près de la porte, et semblait absorbé par la lecture d'un journal. Je n'avais même pas perçu sa présence dans la pièce.

— Sans lui, reprit-il, nous n'aurions jamais su où vous vous trouviez.

— Ce n'est pas mon chat, dis-je. Nous l'avons trouvé à Notre-Dame. Il nous a suivis, mais il n'est pas à moi.

— C'est lui qui est venu nous chercher, dit Stephen.

— Ça n'a aucun sens...

— Enfin une parole cohérente, dit Mademoiselle Melusine.

S'était-elle matérialisée dans l'encadrement de la porte ? Je me redressai contre mes oreillers. Mes os ne me semblaient plus en miettes, mais mes muscles protestèrent encore contre le mouvement.

— Vous devriez manger un peu, me dit-elle en plaçant le plateau avec le bol de soupe sur le lit près de moi.

— Et Fontaine ? demandai-je. Vous l'avez trouvé ?

— Pas encore, dit Stephen. Il n'était pas chez vous, ni dans les locaux du journal, ni au cimetière. Il nous faudrait plus d'informations sur sa disparition.

— Si vous vous en sentez capable, dit Mademoiselle Melusine, je pense qu'il est temps de nous raconter toute l'histoire depuis le début.

Je ne m'en sentais pas vraiment capable, mais je pris une profonde inspiration avant de me lancer dans le récit de tout ce qui nous était arrivé. Je devinais les présences de Barbara et David dans le couloir, comme deux fantômes rôdant en périphérie d'un sanctuaire. *Tant qu'ils ne s'approchent pas*, pensai-je, *tant que je ne les vois pas, je peux les ignorer. Mange ta soupe et ignore-les.* Ils écoutaient, je le savais ; l'impatience de David encerclait la pièce. Mais Stephen et Mademoiselle Melusine restaient près de moi, imperturbables, comme deux chiens de garde.

Le sommeil me surprit au milieu d'une phrase alors que je racontais notre rencontre avec Marie Dumont et Caroline Lefèvre à l'église Saint Sulpice, et je dus reprendre un peu plus tard. En trois ou quatre épisodes, j'atteignis la découverte de la statue de la Muse qui s'était appelée Anaïs.

David et Barbara étaient à la porte de ma chambre. Ils étaient exactement comme dans mon souvenir ; lui, blond pâle, l'air sévère avec un front trop haut et une éternelle expression de contrariété. Elle, très brune, vêtue avec grand soin jusqu'au bout de ses gants noirs, séductrice et carnassière. Ils me regardaient avec une curiosité intense, mais cela m'était égal. Kmen s'était collé tout contre moi, comme un petit bouclier à fourrure. *Parler est libérateur*, pensai-je, *et donne du courage*. *Alors, qu'ils viennent*. J'avais des défenses mentales approuvées par Stephen, et un chat qui allait chercher de l'aide. Tant que personne ne me demandait de me lever...

— Je me souviens de cette statue, déclara Barbara en brisant le silence qui s'était imposé après l'évocation de la Muse. Elle était dans la crypte, la première fois que nous y sommes allés. Elle n'avait pas l'air différente des autres statues.

— Mais il n'y en avait plus aucune trace, répliqua David, pas même un fragment sur le sol.

— Quelqu'un l'aurait prise ? dit Stephen. En tant que trophée, peut-être ?

— Ce quelqu'un aurait un salon très macabre, dit Barbara. Encore plus macabre que chez nous.

— Mais cela ne concerne que les Muses, dit David. Je suis plus préoccupé par ces enlèvements, en plein jour, dans une foule.

— Quels enlèvements ? dit Barbara. Tu parles du Kobold ? C'est une coïncidence !

— Il n'y a pas de coïncidence, dit David. Il était dans le train avec nous.

— Et alors ? dit Barbara. Et même si tu avais raison, ils auraient des surprises, s'ils s'attaquaient à nous. Oh, ne prends pas cet air contrarié, on dirait que tu as avalé tout un citron.

Je vis David jeter un regard en coin à Stephen. Celui-ci était pâle, comme s'il était drainé. Une image de notre voyage me revint ; Stephen, inconscient, se vidant de son sang sur le sol du wagon-restaurant. Une autre image lui succéda ; Mademoiselle Melusine, les lèvres bleues, luttant pour que son propre cœur continue de battre dans sa poitrine. Ils avaient tous les deux été emmenés vers un médecin *Alter*, quoi qu'il fût, et ils étaient vivants aujourd'hui… mais à quel prix ? L'inquiétude de David pour Stephen émanait de lui comme un vase trop plein qui menaçait de tout submerger au moindre mouvement.

— Les défenses de la maison tiendront, dit doucement Stephen.

— Je ne tiens pas à tester cette théorie au milieu d'une guerre civile entre des anges, dit David avec mépris. La dernière fois que c'est arrivé, ça s'est plutôt mal passé. Surtout si la mort de Victor Hugo en attire des centaines en ville.

— Je les trouve fascinantes, ces Muses, dit Barbara. Personnellement, j'adore me faire de nouveaux amis. Je ne serais pas contre le fait de les rencontrer pour en apprendre un peu plus sur elles.

— Il y a aussi cette gouvernante chez Marie Dumont, dit David. Et ce Guillaume à Notre-Dame. Il y a trop d'éléments, et trop d'inconnues.

— N'oubliez pas Charles Fontaine, dit Mademoiselle Melusine. Vous avez besoin de lui. Vous avez besoin de ses informations.

C'était exactement ce que David ne voulait pas entendre ; sa colère et sa frustration menacèrent de submerger la pièce tout autant que sa peur. Je bâtis immédiatement un mur mental. Voilà. Les problèmes de David pouvaient rester dans sa propre tête, merci bien.

— Pour Fontaine, demandai-je, il n'y a vraiment aucune trace de lui ?

—Aucune, dit Mademoiselle Melusine sur un ton calme mais résolu. Nous avons vérifié les hôpitaux, et même la morgue.

— Il n'est pas non plus repassé chez vous, dit David avec une légère grimace de dégoût. Nous avons visité la décharge de papier qui vous sert de logement rue du Chat-qui-Pêche.

— Nous n'y avons trouvé qu'un de vos collègues qui venait prendre des nouvelles, continua Barbara. Un homme charmant, ce Gustave. Je pense qu'il est amoureux ! Soit de Fontaine, soit de vous. Selon lui, vous seriez malade ?

— C'était un stratagème, avouai-je. Même si maintenant, ce n'est plus vraiment un mensonge...

— En tout cas, reprit Barbara, le journal reçoit toujours des dépêches de Fontaine. Ils ne sont pas inquiets, il semblerait que ce soit dans ses habitudes.

— Nous ne pouvons pas être certains que ces dépêches soient bien de lui, dit David.

— Et par magie ? demandai-je. Est-ce que ce serait possible de le trouver par magie ? Avec un sort ?

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, dit Stephen d'une voix lassée, je vous l'assure. À présent, reposez-vous.

Je me réveillai le lendemain matin avec l'esprit beaucoup plus clair et mille questions en tête. Comme il n'y avait toujours aucun signe de Fontaine, je décidai donc d'accompagner mon petit déjeuner d'un assortiment de questions à Mademoiselle Melusine. Pourquoi avoir choisi de contacter Stephen ? Comment les connaissait-elle si bien ? Et, au fait, où étions-nous ?

— J'ai reçu vos lettres, me dit-elle finalement. Les dhampires me semblaient les plus à même de vous aider.

— Mais vous, insistai-je, vous les fréquentez souvent ? C'est pour cela que vous n'avez pas donné de nouvelles pendant des mois ?

— J'ignorais que j'avais des comptes à vous rendre.

Ah. C'était donc ainsi… Je beurrai mon toast avec un peu plus de vigueur que nécessaire.

— Oh, ne faites pas cette tête, dit-elle en me lançant un regard en coin. Je n'étais pas à Paris. J'étais dans une école de préparation au baccalauréat pour les filles. J'en ai besoin pour entrer dans une école de médecine, vous savez.

— Je ne savais pas, dis-je avec précaution en m'attaquant à la confiture. Et ils ne permettent pas de contact avec le monde extérieur, dans cette école ?

— Je ne voulais pas être distraite, j'avais du retard à rattraper. Vous avez eu de la chance que je lise vos courriers.

— Oh oui, une chance immense, entre des disparitions, des enlèvements et des meurtres...

— N'en faites pas trop. Vous m'avez manqués aussi, tous les deux.

Je reposai le couteau et le toast sur le plateau ; ils avaient assez souffert comme cela.

— Est-ce que quelqu'un vous a déjà mentionné qu'il fallait être doux avec les malades ? dis-je avec un petit sourire.

— Vous n'êtes pas malade, répliqua-t-elle. Stephen a dépensé beaucoup d'énergie afin de vous guérir rapidement. Vous aviez des dommages internes, vous savez.

— Je sais surtout qu'il m'a encore sauvé la vie, dis-je.

— Ne le prenez pas personnellement, je soupçonne que c'est une vocation, chez lui. Vous avez l'air d'aller mieux. Que diriez vous de visiter le domaine parisien des Winter ? Ils sont sortis, mais cela vous fera du bien de marcher un peu.

Je mis un pied hors du lit. Aie. *Aiiiiiiiie.* Heureusement que David n'était pas là à écouter mes pensées ! *Aie aie aie aie aie*. Mon corps ne partageait clairement pas l'enthousiasme de ma tête, mais j'enfilai malgré tout ma robe de chambre avec détermination.

Le « domaine parisien » des Winter était situé au beau milieu de Paris, sur la rive droite. Il était formé de trois bâtiments qui encerclaient une petite cour intérieure ; l'un donnait au fond de la cour, un autre sur la rue du Temple y compris l'angle, le dernier sur la rue Rambuteau. Comme beaucoup des immeubles de cette nouvelle rue commerçante, le rez-de-chaussée de ce côté-là était constitué de boutiques ; Mademoiselle Melusine m'expliqua qu'une partie des revenus des Winter venait de la location de ces locaux, notamment une chapellerie et une bijouterie.

Leur appartement se trouvait côté rue du Temple. Le deuxième étage, où se trouvait ma chambre, était essentiellement une succession de portes fermées, peintes de couleurs différentes. Le premier étage, ouvert et lumineux, était une succession de salons luxueux et de bibliothèques feutrées. Je m'étonnai de ne voir aucun domestique.

— Ils sont en bas et s'occupent des cuisines et de la lessive, dit Mademoiselle Melusine. Ils n'ont pas le droit de monter ici, à l'exception de Nestor, qui fait le service. N'essayez pas de lui parler si vous avez un réel problème ; il est sourd comme un pot, en plus d'être dévoué à David.

Dévoué, ou contrôlé mentalement ? J'archivai cette question pour plus tard.

Puis elle me fit entrer dans une pièce, judicieusement nommée « le salon de la Presse », dotée de fauteuils confortables et de tables immenses pour étaler les plus grands quotidiens de Paris. D'ailleurs, ils devaient tous être là, considérant les tas de journaux qui s'empilaient partout. Fontaine aurait adoré cet endroit...

Je cherchai les journaux les plus récents et trouvai les éditions du matin du 26 mai. L'émeute avait eu lieu le 24. J'avais dormi plus d'une journée entière.

Il y avait eu, d'après le *Gaulois,* 80 blessés comptabilisés, dont 30 policiers. La police avait arrêté 53 personnes. Cela paraissait peu en comparaison avec la foule dont je me souvenais. Et de la panique... Les affrontements entre manifestants et forces de l'ordre s'étaient poursuivis dans les rues jusqu'à tard dans la soirée. D'autres émeutes avaient eu lieu, jusqu'à 9 heures du soir. Fontaine s'était-il trouvé là-bas ?

Mes pensées furent noyées par une conversation animée qui s'approchait de nous, dans le couloir.

— Les Français ! dit David avec le mépris d'un homme né dans l'Allemagne du XVIIe siècle. Ils ne peuvent pas vivre sans contestation. C'est à croire qu'ils se moquent de si le reste du pays s'enfonce dans le chaos et le sang.

— Et pourtant, répondit Barbara, tu aimes Paris, ses théâtres et ses cafés, et tu ne pourrais pas t'en passer.

— J'aime *Paris*, répliqua David, pas ses Parisiens.

— Tu ne peux pas avoir l'un sans les autres, *bogárkám*.

— Avez-vous des nouvelles ? demanda abruptement Mademoiselle Melusine dès qu'ils firent leur apparition à la porte du salon.

— Toujours aucune trace de monsieur Fontaine, dit David. En ce qui concerne Marie Dumont, la maison rue du Luxembourg est vide. La gardienne dit qu'ils sont partis à la campagne.

— Nous avons également trouvé l'adresse des Muses, dit Barbara, elles habitent rue du Dragon ! C'est très pittoresque, mais là non plus, il n'y a plus personne.

— Je pense qu'ils travaillent ensemble, dit David. Les Muses et les Dumont.

— En avez-vous une preuve ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Pas encore, répondit David.

— Alors c'est une impasse, dis-je.

— Nous allons continuer à chercher, dit Barbara. Tout cela est très amusant ! Il est temps d'aller raconter tout cela à Stephen, je suis certaine qu'il va trouver cela passionnant.

Je restai dans le salon et m'attelai à chercher des traces de Fontaine dans les petites nouvelles ; la pose des plaques « Victor Hugo » rue et place Eylau, l'arrestation d'une blanchisseuse de 65 ans qui avait harcelé la famille Hugo afin de veiller le corps avec eux et qui avait du être enfermée, un gros incendie rue Michel Lecompte qui avait pris 3 heures à éteindre, il y avait eu des danseuses blessées à l'opéra...

Je scrutai les pages à la recherche d'une mention, une signature, un message codé, n'importe quoi qui signalerait que Fontaine était encore en vie. Je recommençai avec les éditions de l'après-midi, puis du soir. Les lettres dansaient une sarabande démoniaque devant mes yeux, mais je n'arrêtai pas. Il y avait quelque chose, quelque part, que je devais apprendre, pour trouver Fontaine.

Je m'endormis sur le tas de journaux sans m'en rendre compte. Quelqu'un me transporta dans mon lit comme une poupée de chiffons, mais je ne pus même pas ouvrir les yeux pour savoir de qui il s'agissait.

Chapitre 10

Rues du Temple et Rambuteau

Le lendemain matin, un petit déjeuner encore chaud m'attendait près de mon lit. Mais dans la chambre, personne. En me redressant, je vis la première édition du *Curieux,* posée sur le fauteuil. Les nouvelles ! Kmen, dérangé dans son sommeil, me regarda étaler le journal sur le lit avec un air désapprobateur.

Les articles critiquant la désaffection du Panthéon allaient toujours bon train, mais rien ne pouvait plus l'empêcher à présent, car les échafaudages étaient en train d'être placés pour le début des travaux et l'accès était interdit aux visiteurs. D'autres plaintes s'élevaient contre l'annonce du parcours du cortège funèbre de Victor Hugo. Celui-ci ne passerait pas par les grands boulevards de la rive droite, mais suivrait les Champs-Élysées, la place puis le pont de la Concorde, les boulevards Saint-Germain puis Saint-Michel, la rue Soufflot. Il y avait de l'argent en jeu, pensai-je. Les gens de ces rues allaient pouvoir louer leurs fenêtres aux curieux et se faire une fortune...

— Vous devriez reposer ce journal, me dit Mademoiselle Melusine depuis la porte de la chambre. Si vous continuez à le regarder avec autant d'intensité, vous allez faire des trous dans les pages.

— Bonjour à vous aussi, répondis-je. Et je ne peux pas. Fontaine est quelque part là-dedans et je dois le trouver.

— Et je suppose que vous reposer ne fait pas partie de vos projets ?

— Je me sens bien, répondis-je.

— Il est vrai que vous *semblez* aller mieux, admit-elle. Et vous semblez également vous sentir parfaitement à l'aise dans cette maison.

Je reposai mon journal. L'appartement du Trio aurait dû m'intimider, mais ce n'était pas le cas. Je restais sur mes gardes à propos de David, oui, mais c'était simplement du bon sens. Pour le reste, c'était comme si j'avais repris le voyage en train, au milieu de vieilles connaissances, le plus naturellement du monde.

— Dois-je m'en inquiéter ? demandai-je.

— À vous de me le dire, répondit-elle. Tenez, je vous ai apporté vos vêtements, lavés et repassés. Dépêchez-vous ; Stephen veut vous parler.

Cette fois-ci, notre destination fut l'une des portes fermées du deuxième étage, d'un jaune doré un peu pâle. J'avais l'impression de monter en grade.

Mademoiselle Melusine frappa et entra. Stephen était assis dans un grand fauteuil, immobile, une couverture sur les genoux. Il semblait absorbé dans la lecture d'un grand livre posé devant lui. Ou peut-être qu'il contemplait la vue par la fenêtre. Ou qu'il dormait. C'était difficile à dire. Kmen, qui trottinait derrière nous, courut pour lui sauter sur les genoux ; Stephen s'anima enfin.

— Stephen ? dit Mademoiselle Melusine. Je pense qu'il est temps.

Temps pour quoi ? pensai-je.

— En effet, dit Stephen avec un petit sourire. Quatresous, il est temps de voir si vous pouvez faire de la magie.

Magie ? Qui ! Moi ? De la magie ? Est-ce que Stephen était devenu fou ? Pourquoi moi ? Impossible ! Et ridicule ! Impensable. *Pourquoi moi* ?? J'avais aidé Fontaine, oui, mais uniquement parce que je n'avais pas pu le dissuader de faire ce sort !

Aucun mot articulé ne sortit de ma bouche, mais tout devait se voir dans mon expression, parce que Stephen ne put cacher son amusement.

— Oui, vous. Vous avez réussi une invocation de localisation dans des conditions très hasardeuses. Et votre familier de vous quitte pas, il est clairement très attaché à vous. C'est un très bon signe.

— Mon familier ? répétai-je. Quel familier ? Et qu'est-ce qu'un familier ?

— Ce familier, dit-il en montrant Kmen sur ses genoux, est venu ici par magie et nous a guidés jusqu'à vous. Les familiers servent, entre autre, à envoyer des messages. Ce sont aussi des guides.

— Mais ce n'est pas mon chat, protestai-je.

— Ce n'est pas vraiment un chat, répondit Stephen. Et il est lié à vous, à présent.

Je devais rêver. C'était l'idée de Fontaine, et c'était moi qui en payais les conséquences. *Quel chameau* ! pensai-je.

–- Mais *pourquoi* ? demandai-je. D'où vient-il ?

— Je suppose qu'il s'agit du journal de Melnyk. Il devait lui servir de grimoire, avec des formules pré-préparées comme celle que vous avez décrite.

— Mais c'est Fontaine qui a fait les sorts, protestai-je encore faiblement, pas moi.

— Je suppose que l'on peut dire que le familier choisit le magicien, dit Stephen.

— Vous avez utilisé tous les deux le journal, dit Mademoiselle Melusine, mais Kley a fait son choix.

—« *Clé-ai* » ? répétai-je en mâchonnant horriblement le mot étranger.

— C'est le nom du chat, dit Mademoiselle Melusine. Du moins c'est le nom qui est écrit sur son le collier.

— Vous voulez dire « Kmen » ? dis-je.

— C'est de l'alphabet cyrillique, dit-elle avec un petit sourire en coin. Vous vous souvenez certainement que monsieur Melnyk était ukrainien ?

Oh. *Oh*. Imbécile que j'étais ! C'était pourtant évident !

— Et si vous voulez le savoir, « Kley » signifie « colle », ajouta-t-elle.

— Ça lui va comme un gant, admis-je, mais je n'arriverai pas à prononcer « *Clé-ai* » comme vous. Pensez-vous qu'il m'en voudra si je le rebaptise « Colle-Forte » ?

— C'est votre familier, vous le nommez comme vous le souhaitez.

— Alors ce sera Colle-Forte, dis-je.

— Et le voilà officiellement votre familier, dit Mademoiselle Melusine.

— Et si je lui disais de trouver Fontaine, demandai-je sous le coup d'une illumination soudaine, il le ferait ?

— Je crains qu'il ne soit pas en mesure de le faire, répondit Stephen. Vous ne savez pas où Fontaine se trouve. Le familier ne peut pas faire le travail à votre place.

— Mais il vous a bien trouvés, vous !

— Je ne comprends pas encore pourquoi il est venu ici, admit Stephen. Peut-être a-t-il été attiré par la magie...

— Je peux toujours essayer, affirmai-je. Colle-Forte, dis-je au chat en le regardant dans les yeux. S'il te plaît, j'aimerais que tu trouves Fontaine et que tu nous montres où il est.

J'essayais de former l'image de Fontaine le plus clairement possible dans mon esprit. J'avais vaguement conscience du ridicule de la situation, mais au point où j'en étais, je n'avais rien à perdre. Colle-Forte me regarda avec les yeux mi-clos, puis bailla, et se recoucha dans les bras de Stephen.

— Je serais vous, je prendrais ça pour un non, dit Mademoiselle Melusine.

— J'aurais dû savoir que c'était trop simple, dis-je avec un petit soupir. Mais pourquoi maintenant ? continuai-je. Pourquoi il ne s'est pas manifesté dans le train, lorsque nous avons lancé le sort de révélation ?

— Celui que vous avez lancé sur mon frère, ajouta Mademoiselle Melusine avec une pointe de malice.

— C'est une excellente question, dit Stephen, mais je crains de ne pas avoir la réponse. Dans tous les cas, nous saurons bientôt si vous méritez la confiance de Colle-Forte.

Stephen se leva, emportant le chat dans ses bras. Colle-Forte, royal, semblait apprécier l'attention. *Il serait mieux avec Stephen,* pensai-je. Et ce serait plus simple pour tout le monde. Si j'y pensais assez fort, est-ce que ça avait une chance de se réaliser ? Hélas, j'en doutais.

Stephen nous mena jusqu'à une porte peinte d'un jaune qui tirait sur la moutarde. Elle s'ouvrit sur une pièce feutrée, tissée de velours depuis le papier peint jusqu'aux rideaux. Une petite table ronde était au centre, entourée de chaises confortables. Au milieu de chaque mur se trouvait une vitrine couverte de livres, de petites statuettes en pierre et de curieux tissages en corde et en plume. La pièce dégageait une ambiance de sérénité et de sécurité. C'était plus agréable que les pentacles au Lys amer, c'était certain.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Stephen en prenant place sur le siège qui était dos à la fenêtre.

Je ne pus qu'obéir, alors que Mademoiselle Melusine s'installait en face de moi, et attendre.

— Vous avez peut-être pu le remarquer, reprit Stephen, mais il existe

plusieurs façons d'utiliser la magie. Au fond, c'est le même principe : vous voulez que quelque chose soit fait. Soit vous savez le faire vous-même ; vous avez la force et les bons outils. Soit il faut s'adresser à une personne qui va le faire pour vous, et vous devrez la payer d'une façon ou d'une autre.

Payer ? Personne n'avait jamais parlé de payer. Et pourtant, en regardant le visage de Stephen, pâle et grave, je compris qu'il y avait toujours un prix. Un prix que Stephen n'avait plus les ressources de payer. Un prix dont Mademoiselle Melusine ne voulait même pas me parler. Un prix sûrement bien trop coûteux pour moi.

— C'est ce que nous appelons des invocations, continua Stephen. C'est toujours dangereux, même pour les magiciens expérimentés, car les « invocables » peuvent se retourner contre le magicien pour un rien, s'ils ne sont pas d'humeur, ou s'ils n'aiment pas votre paiement.

— En d'autres termes, dit Mademoiselle Melusine, vous avez eu énormément de chance. Et vous devriez vraiment remercier votre familier.

— Je suggère d'oublier les invocations pour le moment, dit Stephen. Nous allons commencer par connaître les outils pour faire les choses soi-même. Et pour cela, nous allons voir les Éléments.

— Les Éléments, répétai-je. Comme l'eau, l'air… ?

— Exactement, dit Stephen. La magie élémentale est en générale bien moins puissante que les invocations, mais il y aussi beaucoup moins de dangers, et peu de conséquences.

— Même pas avec le feu ? demanda Mademoiselle Melusine. Un incendie est si vite arrivé.

— Pas au début, dit Stephen avec un petit sourire. La magie élémentale doit être alimentée en énergie par le lanceur de sort lui-même, comme un marteau doit être soulevé par le bras de l'ouvrier. Il y a bien moins de chances de créer un incendie en manipulant magiquement l'élément du feu qu'avec un réchaud au milieu d'une bibliothèque.

— Voilà qui est bon à savoir, dit Mademoiselle Melusine.

— Bien, dit Stephen. Je vais vous apprendre à appeler les éléments. Puis nous verrons comment les utiliser pour tenter de retrouver Fontaine.

Hmm. Pas d'invocations, et c'est moi qui contrôlerais les « outils ». Et Stephen savait ce qu'il faisait, lui… Peut-être que je pouvais essayer. Peut-être. Pour Fontaine. À la seconde où je pris ma décision, j'eus subitement hâte de m'y mettre.

Stephen déclara que nous allions commencer par le feu. Apparemment, tout commençait toujours par le feu. Il plaça une bougie blanche sur la table devant moi.

— Vous allez devoir allumer cette bougie, dit Stephen. Pour cela, il faut visualiser la flamme. Imaginez que des étincelles se rassemblent sur la mèche. Concentrez-vous sur la mèche ; pas sur la cire ni sur la table, s'il vous plaît.

Prenez votre temps.

Me concentrer. Je devais me concentrer. Je regardai fixement la mèche. Comment pouvais-je imaginer cette flamme ? De quelle couleur ? De quelle forme ? Je pensai à un dessin, avec du bleu et de l'orange. Non, j'invoquais le feu, il fallait que ce soit rouge. Mais pas trop rouge. Et chaud. Une forme ovale, rouge, chaude, autour de la mèche. Je pouvais le faire.

J'entendis des tintements dans la pièce, et vis du coin de l'œil un mouvement presque imperceptible de particules de poussière dansant dans la lumière. Oui, pensai-je, cela ressemblait à des étincelles. Elles allaient dans la bonne direction, et se rassemblaient autour de la mèche ! Cela marchait ! Je contrôlais le feu ! Je contrôlais… pourquoi étaient-elles si lentes ? Je devais garder ma concentration...

— Cela peut-il prendre longtemps ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Oui, dit Stephen. Très longtemps.

Mademoiselle Melusine se leva pour aller chercher un livre.

Peu à peu je glissai dans une sorte d'état second. Mes yeux pleuraient sous l'effort, et tout autour de moi commençait à tourner, lentement, aussi lentement que les étincelles de feu que je rassemblais... Et pourtant je continuais. C'était comme si un courant électrique me maintenait sur ma chaise, et me connectait à la table, aux vitrines, aux grains de poussière, à la bougie. La mèche me semblait trembler, comme si elle était tirée par plusieurs côtés. Elle se mit à vibrer, attirant de plus en plus de particules.

Et soudain, elle s'embrasa !

— Ah, dit Mademoiselle Melusine en levant les yeux de son livre. Enfin.

Enfin ! J'aurais pu danser de joie ! Je m'abstins ; j'avais mal partout, des crampes dans la nuque et dans les bras, et ma tête tambourinait un rythme fou. Mais bientôt, je pourrais trouver Fontaine. Tout cela en valait la peine.

— Plus que trois éléments à appeler, entendis-je Mademoiselle Melusine avant de m'effondrer de fatigue sur mon siège.

Dans les jours qui suivirent, je me montrai également capable de faire jaillir de l'eau à partir d'une goutte au fond d'un petit verre, d'appeler une flamme grise qui dansait au gré d'une brise impalpable et de former une bille à partir de grains de terre pour la faire tourner sur elle-même. Les résultats venaient de plus en plus facilement, et de plus en plus vite. Du moins, dans la pièce de Stephen. Lorsque j'essayais dans ma chambre, c'était beaucoup plus difficile. C'était probablement mieux ainsi ; à bien y réfléchir, l'idée de mettre le feu au couvre-lit par inadvertance n'était pas si tentante.

Finalement, Stephen annonça que j'allais pouvoir passer à l'étape suivante.

— Et l'étape suivante, dit Stephen c'est d'attirer la flamme à vous et de la recueillir entre vos mains. Elle ne vous brûlera pas, vous le savez. Vous savez qu'elle symbolise l'air : elle est faite de lumière, mais elle ne brûle pas.

— Je le sais, dis-je, mais c'est difficile de perdre ses réflexes.

— J'en suis conscient, dis Stephen avec un petit sourire. Pensez au fait que cette flamme va vous aider à trouver Fontaine.

— Pourquoi l'air ? demanda Mademoiselle Melusine.

— De mon expérience, dit Stephen, l'élément air fonctionne le mieux pour ce qui est d'entrevoir le présent. Le feu fonctionne pour l'avenir, la terre pour le passé, et l'eau pour passer de l'un à l'autre. Mais ça ne sera peut-être pas le cas pour vous.

— Parce que cela ne marche pas de la même façon pour tout le monde ? demanda Mademoiselle Melusine. Grands dieux. Cela aurait été trop facile, n'est-ce pas ?

Tous comptes faits, j'aurais préféré faire la course avec David. Contrôler ma peur, c'était contrôler la flamme, et trouver Fontaine. *Du calme*, pensai-je, *considère les choses les unes après les autres*.

Je fis apparaître la flamme grise, et posai mes mains en coupe sur la table. La flamme glissa lentement au-dessus de la surface et vint se nicher au creux de mes mains. Je luttai contre le besoin de retirer mes paumes. Elle n'était pas chaude du tout, pourtant, mais son scintillement rendait ma peau encore plus pâle que d'habitude.

— Parfait, dit Stephen. Gardez-la ainsi. Melusine ? Puis-je vous demander la carte ?

Mademoiselle Melusine déplia une grande carte de Paris sur la table. Toutes les rues étaient indiquées nettement. C'était un chef d'œuvre de carte ; mon père aurait donner cher pour en avoir une comme celle-ci. Je repensai à l'état de la carte de Joubert, dans le jardin. Stephen n'aurait pas pu choisir quelque chose de moins précieux ?

— À présent, concentrez vous sur Fontaine. Demandez à la flamme de vous dire où il se trouve sur la carte.

C'était le moment de vérité ! Pensant à Fontaine, j'avançai mes mains pour lâcher la flamme grise, mais celle-ci avait d'autres idées. *Je dois trouver Fontaine*, insistai-je en visualisant son visage, son sourire facile. La flamme restait contre ma peau, encore, et encore. J'étais si proche ! Imbécile que j'étais, à avoir peur de me brûler un peu, et vouloir préserver de stupides cartes en papier. Des larmes me piquaient les yeux.

J'entendis à peine Mademoiselle Melusine me demander si j'allais bien. Je ne pouvais pas lui répondre, c'était comme si mon crâne s'effondrait sur lui-même, clouant mes paupières et transformant mes sourcils en une barre mise

au feu dans une forge.

Soudain, il eut un flash rouge devant mes yeux. Je sentis une vive chaleur entre mes mains, qui disparut presque aussitôt dans un craquement sinistre. La pression relâcha ma tête. J'ouvris les yeux.

Un petit *tap-tap-tap* venait d'une des étagères.

L'une des vitrines était fendue. À l'intérieur, une petite statuette en jade sautillait sur elle-même, comme si elle se tenait sur des braises auxquelles elle essayait d'échapper.

— Ce n'est pas exactement ce que j'attendais, dit Stephen. Mais c'est intéressant.

— En effet, dit Mademoiselle Melusine, nous pouvons à présent rejoindre un cirque.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je d'une petite voix.

— La flamme de l'air est devenue une flamme de feu, dit Stephen. Elle est ensuite allée directement dans la statue et il semblerait que ça l'ait temporairement animée. Étiez-vous en colère ?

— Oui, admis-je. Pardon.

— Ne vous excusez pas, dit Stephen. Vous avez une plus grande affinité avec le feu qu'avec l'air, c'est tout. Il va surtout falloir que je vous trouve des exercices pour la concentration.

— Je ferai de mon mieux, dis-je. Pardon pour la vitrine.

— Ne vous en faites pas.

Je regardai la carte. Si près du but. Si près.

La petite statuette dansa pendant quinze bonnes minutes. Puis elle ralentit, avant de s'immobiliser dans sa position de départ. Tous ces efforts, et rien n'avait changé.

Exactement comme pour moi.

Chapitre 11

Le Dragon

C'était inutile.

Nous étions le matin du 30 mai. Avec les jours qui passaient, il devenait de plus en plus évident que plus je mettais de temps contrôler cette fichue flamme, plus Fontaine avait des chances d'être retrouvé, certes, mais mort, quelque part. Je luttais misérablement contre cette idée, en trempant une demi baguette de pain dans mon café. *Barbare inculte*, pouvais-je entendre David penser. C'était sans doute vrai. Les vrais magiciens prenaient sûrement des petits déjeuners plus raffinés.

— Quatresous ! me souffla Mademoiselle Melusine en faisant irruption à la porte de ma chambre. Venez vite !

Je la suivis, encore en robe de chambre, jusqu'à un salon du deuxième étage. Le Trio contemplaient un miroir, qui jusque là avait été caché par un rideau. Ils ne s'y reflétaient pas, et moi non plus. L'image était celle d'un salon de l'étage en-dessous.

— C'est magique ? demandai-je à Mademoiselle Melusine. Stephen a pu faire un sort ?

— Non, c'est un jeu de miroirs, me dit-elle. Un envoyé des Muses est venu nous apporter un message. Il attend en bas, dites-nous si vous le reconnaissez.

Le cœur battant, je regardai dans le miroir qui ne montrait pas mon reflet. Qui cela allait-il être ? Un de ces êtres à capuche ? Un cerbère ailé ? Ou pire, Camille Gardet…

Un petit homme rond avec des rouflaquettes, et un air absolument ravi, vint se pencher sur le miroir en face de moi. Il vérifia son reflet, se recoiffa, et se fit un clin d'œil.

— C'est Benjamin Joubert, dis-je avec une certaine déception.

— Joubert, le journaliste des célébrités ? dit Barbara. Il serait avec les Muses ?

Comment était-ce possible ? Il n'avait pas eu l'air de travailler avec elles, rue Eylau. Mais... Joubert avait-il des informations sur Fontaine ? Les Muses l'avaient-il vu ? Allions-nous pouvoir le retrouver ? Sain et sauf ?

— Il a l'air trop ordinaire pour des Muses, dit Mademoiselle Melusine.

— Il ne peut pas être si ordinaire si les Muses l'envoient porter leur courrier, dit Stephen.

— Telles des fleurs carnivores, dit Barbara, elles montrent un visage inoffensif pour mieux nous attirer. Mais je dois dire que ces fleurs-là ont un message intriguant.

— Un message ? demandai-je. Il y avait un message ? Est-ce qu'il parle de

Fontaine ?

— Il y avait une lettre, dit Stephen. Les Muses nous proposent une trêve, et souhaitent nous rencontrer dans leur repaire artistique. Rien de plus.

— Ridicule, dit David. C'est un piège grossier.

— Mais nous allons nous y rendre, n'est-ce pas ? demanda Barbara avec un grand sourire.

Je regardai David. Il allait dire non, c'était évident. Je pourrais toujours m'y rendre moi-même, si les Muses acceptaient de me parler. Elles avaient envoyé un messager, je pourrais servir de messager aussi, Joubert me connaissait, il pourrait peut-être les convaincre de traiter avec moi...

— Nous y allons, dit David. Nous n'avons plus autres options.

Quoi ?

— Préparez-vous, me dit David. Vous venez aussi.

Quoi ?

— Oh ? s'étonna Barbara. C'est une sortie familiale, alors ?

— C'est un principe de précaution, dit David. Les Muses ont trouvé notre adresse, elles pourraient envoyer quelqu'un nous attaquer pendant que nous sommes chez elles.

— C'est inutile, dit Stephen. Mes protections fonctionnent. Je serai parfaitement en sécurité ici.

— Comme elles ont fonctionné sur le train, contre les flèches des centaures ? railla David. Non. Nous restons tous ensemble, et cette décision est finale. Habillez-vous, me lança-t-il avec une moue hautaine, nous avons des Muses à confronter.

Je n'étais qu'à moitié d'accord avec la logique de David, mais je n'allais surtout pas contester mon droit de sortie ; je filai m'habiller.

Je ne savais pas à quoi m'attendre, alors que nous entrions dans le salon les uns après les autres, mais jamais je n'aurais imaginé que le visage de Benjamin Joubert allait s'illuminer comme une vitrine de Noël dès que Barbara fit son apparition. Ni qu'il allait pratiquement se jeter à ses pieds.

— Je suis tellement, tellement heureux de faire enfin votre connaissance ! dit-il en faisant une tentative ridicule de baisemain.

Joubert ne m'accorda aucune attention, ni à moi ni à Mademoiselle Melusine ; il était devenu comme un enfant le matin des Étrennes, tellement excité qu'il ne pouvait s'arrêter de parler pour ne rien dire. Il ne répondait qu'à Barbara, et répétait qu'il avait juste été envoyé pour les guider vers une

adresse.

Il parlait encore de tout et de rien lorsque David le poussa vers le fiacre des Winter, sans prêter attention à autre chose que la dhampire qui le regardait avec la patience amusée d'un chat qui jouait avec une souris.

La voiture, élégante et fine, était conçue pour quatre personnes ; elle était parfaite pour se glisser dans la circulation parisienne, mais à six nous allions être serrés. Sans compter la largeur de la robe de Barbara... Je montai en dernier, m'attendant à devoir monter sur quelques pieds, et restai bouche bée devant l'intérieur du véhicule.

L'espace était confortable et spacieux, nous aurions presque pu prendre deux personnes de plus. Je touchai le bois de la portière, et sentis une légère vibration. De la magie. Bien sûr. Était-ce une invocation ou bien de la magie élémentale ? De l'Air peut-être ? Je surpris le regard amusé de Stephen, alors que David levait les yeux au ciel. Joubert, lui ne s'était aperçu de rien, accaparé par des anecdotes sur notre destination au 6, cour du Dragon.

— La cour du Dragon va de la rue du Dragon à l'ouest jusqu'à la rue de Rennes à l'est, annonça-t-il sur le ton de quelqu'un sûr d'impressionner son public. Dites-moi, sauriez-vous d'où cette rue tient son nom de « dragon » ?

— Un élevage caché de dragon ? demandai-je en plaisantant à moitié, ce qui me valut un regard noir de David et le rire de Joubert.

— Pas que je sache ! s'écria Joubert en riant. Non, c'est bien plus simple : il y a la moulure d'un dragon au-dessus de l'entrée de la cour du Dragon côté rue de Rennes, au numéro 50. Vous ne pourriez pas la manquer, c'est l'entrée monumentale de l'Hôtel de Crozat.

— La rue du Dragon est nommée d'après une moulure de la rue de Rennes ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Non, répondit Joubert. La rue du Dragon est nommée d'après la cour du Dragon, qui est nommée d'après la moulure de la rue de Rennes qui est là à cause de la rue Sainte-Marguerite. Sainte-Marguerite a été mangée par un dragon et elle en est sortie vivante.

— Où est cette rue Sainte-Marguerite ? demandai-je.

— C'est la rue Gozlin, maintenant.

— Paris est ridicule, grommela David.

Nous étions pratiquement arrivés en haut de la rue ; le boulevard Saint-Germain se profilait devant nous. Barbara désigna, encadrant une porte, deux colonnes qui affichaient des têtes de Méduse.

— Évidemment, dit Mademoiselle Melusine. C'est là, n'est-ce pas ?

C'était là. J'avais soudain peur de ce que nous allions trouver. Fontaine était-il encore vivant ? Arrivions-nous trop tard ? La porte du numéro 7 donnait sur une section de rue couverte, puis sur une petite rue pavée qui s'élargissait en cour devant l'Hôtel de Crozat, dont le passage couvert s'ouvrait

effectivement sur la rue de Rennes. C'était une rue de forgerons, ferronniers, tôliers, poêliers, particulièrement la maison Aux Trois Diables qui vendait des grilles en fer forgé : leurs hautes grilles, posées les unes sur les autres, couvraient tous le mur sur notre droite ; le mur de gauche était envahi de petits meubles et autres plaques de cheminée. David les observait aussi, probablement pour estimer leur valeur en tant que projectiles.

Depuis l'intérieur de la cour, l'on voyait que la porte vers la rue du Dragon était en fait encadrée par deux tours rondes. Entre ces tours était coincée une petite façade d'une largeur de deux fenêtres, portant une réclame pour un marchand poêlier et tôlier.

— C'est un drôle d'endroit pour installer des peintres et des sculpteurs, dit Mademoiselle Melusine.

— C'est un drôle d'endroit pour installer des forgerons, dit Barbara. Je me souviens qu'au début du XVIIIe siècle, il y avait une Académie qui accueillait les jeunes hommes riches de province. Ah, voici l'entrée.

L'entrée de l'immeuble donnait sur un long vestibule en grande partie occupée par un escalier délabré, avec une porte de chaque côté de nous. Personne n'entretenait la maison, si nous pouvions en juger par l'état écaillé de la peinture. Barbara ouvrit la porte de droite pour entrer dans ce qui semblait être un grand atelier de peinture. La grande fenêtre, couverte de crasse, ne laissait pas passer beaucoup de lumière ; celle-ci formait des rayons pâles dans lesquelles tourbillonnait la poussière. Les murs étaient vides et mornes, mais l'on pouvait distinguer l'emplacement de grands rectangles indiquant que des tableaux avaient été accrochés là. Des toiles étaient posées sur des chevalets disposés en cercle, une dizaine en tout. Au centre du cercle, des tapis, des coussins, un canapé, des draps, des bougies, divers accessoires destinés peut-être à un modèle. Dans le fond de la pièce, des paravents et des robes de théâtre accrochées à des porte-manteaux.

Je combattais l'impulsion d'ouvrir toutes les portes à la recherche de Fontaine. Malgré tout, je ne tenais pas à tomber nez à nez avec une Muse en colère mais, grand dieux (comme disait Mademoiselle Melusine), que c'était difficile**.** On devinait un piano sous une bâche poussiéreuse et couverte de papiers, croquis, pinceaux, blouses et autres taches de couleurs. Sur les croquis, je reconnus Anaïs, assise sur une balançoire. Le dessin était à peine esquissé mais déjà délicat et puissant, chaque boucle de ses cheveux semblant danser sous une brise. Anaïs avait été appréciée, et aimée, et à présent elle avait disparu. Tout avait l'air triste, à la fois hanté et abandonné.

— On dirait une salle de cours, dit Mademoiselle Melusine.

— Il n'y a personne ici. Essayons en face.

La porte de gauche révéla une large pièce, miroir de l'atelier, et qui servait

apparemment d'entrepôt à de grandes statues, de taille humaine, placées à égale distance les unes des autres comme si elles faisaient partie d'une danse obscure. Il y en avait une vingtaine, facilement. Oh, pensai-je en réalisant soudain ce que c'était. Non. *Non, non, non*.

— Oh, comme c'est beau ! s'exclama Joubert. Et si moderne ! Regardez comme c'est exquis ! Ces visages ! On dirait que ces gens sont réels et qu'ils vont se mettre à danser ! Comme des automates !

Ce n'étaient pas des sculptures. C'était un cimetière. Je vis Anaïs, ses ailes en partie déployées derrière elle ; je l'aurais reconnue n'importe où. Tant de pétrifiés ! Tant de morts ! *Fontaine* ! pensai-je. Était-il ici ? Je courus d'une statue à l'autre frénétiquement, cherchant sa silhouette familière, craignant de reconnaître son visage.

— Il n'est pas là, me dit Mademoiselle Melusine.

Non, il n'était pas là. Il n'était pas là…

— Vous entendez cette musique ? dit Joubert. Je crois entendre des cloches !

Ce n'étaient pas des cloches, non plus. Des voix, dans le lointain, qui résonnaient, et se répondaient les unes aux autres, rebondissant sur les murs de la pièce pour tisser un filet de musique. Le chant était régulier, simple et terriblement compliqué à la fois. Deux ou trois notes étaient lancées, puis reprises à des hauteurs et des harmonies complémentaires répétées à l'infini, réfléchies sur toutes les façades, se superposant les unes aux autres comme une volée de cloches ; lorsque que la mélodie s'éteignait, un nouveau mouvement était lancé. Le chant résonnait à l'intérieur de moi, transformant les sons en sensations, en vibrations qui prenaient de la tête aux pieds.

— Que disent-elles ? soufflai-je. Quelle langue est-ce ?

— Toutes, dit Mademoiselle Melusine. Écoutez bien.

Chaque mouvement était un mot, dit en français, en anglais, en allemand, en espagnol, et bien d'autres langues étrangères à mes oreilles. Les mots que je pus entendre étaient « pleurez », « riez », « priez », « criez », « chantez » ... il y avait également une phrase, présente sous toutes les autres séries de mots, comme murmurée par un chœur de voix mâles, disant « ne les oubliez pas, ne les laissez pas seuls ». L'élégie continua pendant plusieurs minutes, puis s'éteignit. Le silence se fit écrasant.

— Comme c'était triste, dit Joubert avec les larmes aux yeux. Je suis désolé pour ceux qui sont morts, ce n'est pas de chance pour eux. C'est injuste, même. Comme mon père, expliqua-t-il avec un petit sourire triste, il est mort il y a six mois.

— Mes condoléances, dit Mademoiselle Melusine sur un ton rigide, à vous et à votre famille.

— Il n'y a que moi, dit Joubert. Je n'ai jamais connu ma mère.

— Mes doubles condoléances ? dit Mademoiselle Melusine avec une petite

grimace.

— Ah, mais elle n'est pas morte ! Enfin… si elle l'était, je n'en saurais rien, elle est simplement partie. Cette musique, reprit-il, c'était… Regardez ça, ces visages préservés pour toujours, ils sont immortels, à présent. Préservés. Ils ne disparaîtront jamais.

— Je commence à comprendre pourquoi Gardet est si en colère, dit Barbara.

— Vous n'en avez aucune idée.

Il me fallait reconnaître une chose : Gardet n'était peut-être pas une Muse, mais elle savait comment faire son entrée sur une scène. Autour d'elle s'étendait comme un brouillard de glace, dans lequel dansaient les masques de colère de Muses menaçantes, vivantes ou mortes, je n'aurais pas su le dire. Nous étions encerclés.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes venus ici, dit Gardet en s'avançant vers nous, et je m'en moque. Vous allez repartir immédiatement.

Une oppression de terreur et d'angoisse me frappa dans la poitrine, comme un cri opprimé qui se formait à l'intérieur de moi et voulait sortir, fuir, fuir à tout prix, partir d'ici...

— Nous avons reçu une invitation, dit simplement Stephen.

— Menteurs ! cracha Gardet. Nous ne voulons pas de vous ici ! Quittez ces lieux tout de suite !

— Ah mais sauf votre respect, monsieur Gardet, coupa Joubert, je vous assure que c'est vrai. C'est un de vos amis, un grand type un peu latin, avec des cheveux longs, et des yeux très très noirs. Il m'a donné l'invitation et je l'ai transmise !

— On dirait Félix, dit une voix chuchotant dans le brouillard. Comment est-ce possible ? Mentirait-il ?

— Il ne peut pas mentir dans la Brume, dit une autre voix.

— Alors c'est un piège, dit Gardet, ne les écoutez pas !

— Arrêtez, dit la voix d'Adélaïde Brillau coupant à travers le brouillard comme une lame. Arrêtez l'illusion.

Le brouillard glacé se dissipa, et avec lui l'impulsion de m'enfuir. Les Muses étaient toujours autour de nous, oui, mais aucune d'entre elles n'était réellement menaçante. Les visages étaient intrigués. Certains méfiants, certains plein d'espoir. Une jeune femme rousse, aux longs bras maigres, me fit signe en souriant.

— Vous n'êtes qu'un troupeau de dindes ! dit Gardet.

Elle leva le bras, et des flammes en surgirent, formant une épée de feu. David fronça les sourcils et jeta un regard inquiet vers Stephen. Barbara eut un sourire méchant.

— Si c'est vraiment ce que vous voulez, dit-elle en retirant ses gants.

—Non, dit Adélaïde en s'interposant entre Gardet et Barbara. Je refuse de cautionner une telle violence sur un malentendu.

— Je ne peux qu'approuver, dit Stephen. Ne faisons pas de suppositions hâtives. Nous sommes là, discutons.

— Je suis seule juge de la situation ici ! s'écria Gardet. Vous êtes sous mon autorité !

— Mais c'est *ma* maison, répondit Adélaïde. Ces gens ont apparemment été invités, et j'interdis que quiconque lève la main sur eux tant que nous n'aurons pas éclairci ce mystère.

— C'est une mutinerie ?! cracha Gardet.

— C'est du bon sens, dit Adélaïde en croisant les bras. Comme de pas provoquer ceux qui sont plus forts que vous.

— Alors, qu'ils nous rendent Charles Dumont ! cria Gardet.

— Alors, rendez-nous Charles Fontaine, répondit sèchement David.

— *Quoi* ?

— *Quoi* ?

— Je ne vois qu'une façon de régler ce contentieux, dit Barbara. Je vous défie en duel, Madame, dit-elle en jetant son gant à la figure de Gardet. Vous et votre épée ; ici, et maintenant.

— Barbara, non, dit Stephen.

— J'accepte, dit Gardet.

— *Pas ici* ! s'écria Adélaïde.

Mais Barbara s'avançait déjà sur Gardet. Sans préambule, elle lui asséna un coup de poing qui lui fit courber la tête.

— Vous êtes donc Camille Gardet, dit Barbara avec un grand sourire. Ma chère, je vous imaginais plus grande.

Gardet se redressa et, dans son élan, frappa Barbara dans le plexus solaire avec son coude. Barbara bloqua une partie du coup, mais la lame lui entailla le bras. Barbara eut un petit sourire mauvais, et releva pour lécher le sang. La blessure et les brûlures se refermaient déjà.

— Un vampire, dit Camille Gardet en fronçant le nez. Pensez-vous qu'avoir un vampire domestiqué vous donnera plus de crédit ?

— *Domestiqué* ?

Barbara s'élança à bras ouverts et étreignit Gardet comme elle eut embrassé un être cher ; elle saisit brutalement le bras gauche de Gardet afin de la faire basculer, et maintint celui-ci dans son dos à un angle douloureux. Gardet voulut lutter, mais Barbara utilisait la largeur et le poids de ses jupons pour lui immobiliser les jambes. J'entendis un craquement sinistre qui aurait pu être de l'os, Barbara ne semblait pourtant pas faire le moindre effort.

— Je suis un *dhampire*, dit Barbara en se penchant à l'oreille de Gardet. Mon nom est Barbara Winter. J'adore ce que vous portez. C'est audacieux, voire arrogant…

— Quand vous aurez fini votre petit jeu d'enfant, grogna Gardet, je pourrai

vous montrer ce qu'un ange peut faire...

Mais l'on ne sut jamais ce que Gardet allait nous montrer, parce qu'une force brutale fit alors exploser les portes et les fenêtres, et la pièce fut submergée par la tornade d'une multitude de petits êtres sombres qui couraient et grimpaient les uns sur les autres comme une vague hurlante et hirsute.

Chapitre 12

La Cour du Dragon

Les créatures couvraient le sol, escaladaient les murs ; certaines tentaient de traverser le plafond trop lisse d'où elles retombaient dans la masse grouillante dont elles étaient issues. Pendant quelques instants glacés d'horreur, je n'eus devant les yeux que cette vague de visages grimaçants, de petits crocs de rats et de mains crochues qui essayaient de me saisir.

Joubert hurla d'horreur et se recroquevilla sur le sol, cachant sa tête dans ses genoux et plaquant ses mains sur ses oreilles. J'aurais voulu faire la même chose que lui, mais je ne pouvais pas bouger. Mon corps s'était pétrifié, des bourdonnements abominables surmontés de ce sifflement strident emplissaient à nouveau mes oreilles et ma tête, menaçant de me faire perdre conscience. Je revivais l'émeute du Père Lachaise, dans une version grotesque dont je ne pouvais pas détacher mon regard, sans pouvoir m'en échapper.

Clac ! *Clac* !

Des ronces jaillirent de tous cotés, formant des fouets de lianes, leurs épines griffant la chair grise, cinglant la peau sombre de zébrures sanglantes, et arrachant occasionnellement des bouts de pattes ou de doigts. Alfred Berger me revint en mémoire ; il avait utilisé le même genre d'arme, en 1883. Apparemment, l'art était naturellement armé.

Mais les ronces ne servaient pas que de fouets ; bientôt une barrière végétale de lianes entrecroisées protégea Mademoiselle Melusine, le Trio, Joubert et moi-même, nous tenant hors de portée des griffes des envahisseurs. Je touchai une liane du bout du doigt ; le bois était souple mais très solide.

De l'autre côté de la barrière, une Muse grande et mince avec de long cheveux noirs avait enroulé ses ronces sur elles-mêmes afin de former une épée. Je l'enviais un peu. Grâce aux lianes et leurs possibilités infinies, elle n'était jamais prise au dépourvue. Elle était gracieuse autant qu'implacable et, dans une autre situation, on eût dit une danse, au milieu du pandémonium. Les envahisseurs semblaient de plus en plus nombreux, avec des nouveaux venus plus grands que les autres. Ceux-là, je les reconnaissais, je les avais vu poursuivre Servais au Père Lachaise.

Puis un hurlement strident retentit et les cris de guerre devinrent des cris de panique. La vague hirsute changea de direction : les créatures, terrorisées, se précipitaient sur les fenêtres où elles s'entassaient les unes sur les autres, car les grilles des forgerons étaient venues se coller aux carreaux, empêchant toute fuite. David, bien sûr. Il avait pu bouger une locomotive par télékinésie, quelques grilles ne devaient pas lui coûter grand-chose.

De l'autre côté de la galerie, Gardet et Barbara se tenaient devant la porte, dos à dos. Je ne pouvais ni voir ni entendre les détails de ce qui se passait là-bas, mais si c'était bien elles que les créatures fuyaient, je ne le regrettais pas.

Gardet s'approcha des fenêtres, brandissant son bras de feu, poussant les créatures à se tasser les unes dans les autres pour s'éloigner de la lumière des flammes. Elle saisit la manche la plus proche, et l'attira à elle.

— J'exige des explications ! cria Gardet en secouant la créature, qui ne répondit que par des glapissements.

— Vous n'aurez pas de réponse de celui-ci, dit David. Ce sont des Coquilles.

— Et que sont des Coquilles ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Ce sont des groupes de sous-Gobelins, expliqua David, tous identiques et dépourvus de volonté propre, qui ne servent que de main d'œuvre. Ne me demandez pas comment ni pourquoi ils existent, ajouta-t-il avant que Mademoiselle Melusine ne pût ouvrir la bouche. Le groupe entier est contrôlé par un « vrai » Gobelin qui prend toutes les décisions pour eux.

C'était donc des Gobelins. Je me souvenais vaguement que Servais ne les aimait pas beaucoup, pour une raison ou une autre...

— Mais il est ici, demanda Gardet. C'est un de ceux-là, les grands ? Lequel est-ce ?

— Laissez-moi faire, dit David. Nous avons vu ce que vous étiez capable de faire, c'est maintenant à mon tour. Barbara, demanda-t-il en désignant une grande créature dissimulée sous une capuche rapiécée. Apporte moi celui-là.

Barbara attrapa l'individu désigné en ignorant ses protestations, et le traîna jusqu'aux pieds de David. Le Gobelin resserra sa capuche sur sa tête, comme si le tissu pouvait le protéger du regard intense qui le toisait.

— Non non non, gémit la créature. Il va savoir, il va savoir que le j'ai trahi, et je vais mourir s'il sait que je l'ai trahi !

— Vous allez mourir si je n'apprends pas ce que je veux, dit David. Il semblerait que ce ne soit pas votre jour de chance.

Le Gobelin secouait la tête dans tous les sens. Barbara tira sa capuche en arrière, et il roula vers nous des yeux fous et implorants. Il tentait de résister à David, à l'oppression glaciale de sa volonté, à la sensation d'être percé d'aiguilles, d'être tour à tour aveuglé, étouffé et réduit en poussière, alors que tous ses souvenirs, toutes ses pensées étaient arrachés par un prédateur brutal.

Je détournai les yeux. Stephen désapprouvait cette méthode, je le savais, mais il gardait le silence, résigné. Pour cette fois c'était de la légitime défense, pensai-je. Juste pour cette fois. Et si le Gobelin savait où était Fontaine, je pourrai presque le justifier, après tout, c'est nous qui étions les victimes. Mais…

Les yeux du Gobelin se révulsèrent pour ne plus laisser voir que du blanc, et de la mousse coula sur son menton.

— Ça suffit, dis-je faiblement mais ma voix résonna dans la pièce et le

silence avec une détermination qui me surpris.

Je ne tenais pas à m'opposer à David, mais une chose était certaine : je ne voulais pas voir ça. David se contenta de lever un sourcil dans ma direction. Le corps du Gobelin se détendit soudain et il retomba comme une poupée de chiffon. Il respirait encore.

— Est-ce que tu en sais plus ? demanda Stephen.

— Un peu, dit David. Certains souvenirs ont été volontairement effacés.

— Un sort d'oubli ? demanda Barbara.

— Difficile à dire, répondit David avec un regard en biais vers Stephen. Ils ont été engagés par l'un de leurs chefs pour nous enlever. Ils comptaient sur leur nombre et l'effet de surprise pour nous piéger tous.

— Tous ? demanda Adélaïde. Qui est ce « tous » ?

— Nous tous, répondit David. Votre groupe et le mien. Je suppose que cela concerne tous les gens en rapport avec notre voyage de 1883. Ils cherchent aussi Dumont, mais ils ne savent pas à quoi il ressemble. Dans le doute, ils étaient prêts à prendre toutes les Muses qu'ils pouvaient trouver jusqu'à avoir la bonne.

— Et ils ont réellement pensé que nous attaquer *tous ensemble* était une bonne décision stratégique ? dit Gardet.

— Ils espéraient peut-être que nous nous soyons éliminés les uns les autres en premier lieu, dit Adélaïde. Et certains d'entre nous étaient bien partis pour le faire.

— Ou ils ne savaient pas qui nous étions réellement, dit Mademoiselle Melusine.

— Mais alors, coupa Barbara, peut-on les tuer ?

— Les tuer ? s'exclama Adélaïde. De sang froid ?

— Pas tous, se défendit Barbara. Juste quelques uns, pour l'exemple ?

— Non, dit Stephen. Pas d'exécution, même pour l'exemple. La violence n'engendre que toujours plus de violence.

— Avec de la chance, dit Gardet, leur chef les tuera lui-même.

— S'il vous prenait l'envie de recommencer, dit David au Gobelin, vous devrez vous passer de votre tête. À présent, *hors de ma vue*.

Les grilles de fer qui obstruaient les fenêtres glissèrent vers le sol, libérant le passage. Les Coquilles se saisirent du Gobelin au sol et, la seconde suivante, la vague vaincue avait rampé, raclé, et escaladé les fenêtres afin d'échapper à David. Ils laissaient derrière eux des débris de verre et de bois, ainsi que quelques lambeaux de tissus ensanglantés.

La barrière végétale s'ouvrit autour de nous comme un rideau, et les lianes s'évaporèrent aussi promptement qu'elles étaient apparues.

— Merci de nous avoir protégés, dis-je à la Muse la plus proche de moi.

— Qui ça, moi ? répondit la jeune femme rousse en riant. *Ma doué*, non, en fait j'étais venue me cacher avec vous. Le fouet, je ne sais pas encore m'en

servir. Mais je suis ravie d'avoir été ici avec vous ! Je m'appelle Eulalie !

— Moi c'est Quatresous, dis-je poliment.

— Je sais ! lança-t-elle avec un grand sourire qui me laissa perplexe.

— Traître ! cria Gardet en interrompant notre socialisation. C'était un piège. Quelqu'un nous a trahis **!**

— Pas moi ! protestai-je.

Mais Gardet m'ignora, et se jeta sur Joubert, lui collant sa lame de feu devant les yeux. Joubert, qui venait à peine de se déplier de sa position de protection sur le sol, retomba en arrière, les mains sur la tête, balbutiant des « pardon, pardon » mêlés à des fragments brisés du « Notre Père ».

— Ne faisons pas de conclusions hâtives, dit Stephen en s'interposant devant Joubert. Et rangez-ça. Nous ne sommes plus en danger.

— C'est forcément lui ! dit Gardet. Il nous a vus chez les Hugo ! Il était là pour nous surveiller, il a suivi tous nos déplacements !

Son épée de flamme crépitait sous l'effet d'une colère à peine contenue. *Comme un archange Saint Michel très instable*, pensai-je. Rue Eylau, en pleine possession de la situation, Camille Gardet m'avait paru formidable. À présent elle perdait de sa superbe. *Mais évitons tout de même une confrontation directe.*

— C'est son travail, dis-je faiblement. Il écrit une colonne mondaine sur des gens connus. Comme des artistes.

— Ou leurs chiens de garde, ajouta Barbara d'un ton faussement léger.

Gardet la regarda avec une telle intensité canine que je crus qu'elle allait aboyer.

— Sa mémoire a été altérée, dit David, comme celle du Gobelin. Je ne vois que des fragments.

— Lui aussi ? dit Barbara. Décidément, c'est une mode.

— Que vois-tu ? demanda Stephen.

— L'homme qu'il a décrit tout à l'heure, répondit David, mais seulement des détails de son visage et quelques phrases décousues. Il ne nous apprendra rien de plus. Il ne vaut pas la peine qu'on perde notre temps avec lui.

— Dans ce cas, dit Adélaïde, il me semble que la question se résume à « que fait on de cet homme ». Or, nous ne pouvons pas punir un humain, surtout s'il n'est pas en pleine possession de ses moyens.

— Ma très chère nouvelle amie, dit Barbara, nous le pouvons parfaitement.

— Mais pas sous mon toit, insista Adélaïde. La protection que j'ai exigée pour vous s'étend à lui.

— Achever de lui faire oublier l'ensemble de cette journée serait sans doute un acte de pitié, dit Mademoiselle Melusine.

Joubert regardait autour de lui, avec des yeux presque aussi ronds que ses lunettes. Gardet était penchée sur lui, à quelques centimètres de son visage. Dans la lumière de la fin de l'après-midi, leurs yeux clairs semblaient de la

même couleur ; ceux de Gardet pleins de feu et de colère, et ceux de Joubert pleins d'eau implorant son pardon. *Oh non*, pensai-je. *Voilà que je fais de la poésie aux moments les plus inopportuns*.

— Cela semble cruel de mutiler sa mémoire encore plus, dit Adélaïde. Nous avons une autre méthode. Sara ? Tes illusions sont les plus délicates.

Sara était une Muse dont les cheveux crépus tombaient en triangle de sa tête sur ses épaules, encadrant son visage en forme de cœur et son regard brun et chaud souligné de noir. Bien qu'elle fît une tête de moins que Gardet, elle repoussa celle-ci d'une pression ferme sur l'épaule et s'agenouilla à sa place devant Joubert. Puis elle tourna le visage de Joubert avec douceur afin que celui-ci ne voit qu'elle. Au bout de quelques secondes, Joubert cligna des yeux, et se secoua comme s'il sortait d'un rêve.

— Je suis désolé ! déclara-t-il sur un ton qui semblait plus ou moins redevenu lui-même. Vraiment, vraiment désolé, d'avoir attiré tout ces chiens errants dans votre maison ! Quelqu'un a dû me faire une plaisanterie, quelqu'un qui travaille avec la fourrière, je ne vois que ça.

— Chiens errants ? répéta Gardet. Vous n'avez rien trouvé de mieux ?

— C'est ce qu'il va croire le plus facilement, répliqua Sara. Les illusions fonctionnent le mieux quand elles sont naturelles.

Gardet semblait lutter pour conserver sa colère, mais plus elle regardait l'homme prostré au sol, plus elle semblait dégoûtée. Elle reporta sa frustration sur le guéridon le plus proche, qui explosa en pluie d'échardes. Comme s'il avait été frappé par la foudre, Joubert se redressa, trébucha sur ses propres pieds, et après quelques tentatives fut en position pour courir vers la sortie. Personne ne tenta de l'en empêcher.

— Il semblerait que nous ayons un ennemi commun, dit Adélaïde. Allons-nous agir intelligemment et enfin travailler ensemble ?

— Cela semble la décision la plus sage, dit Stephen.

— Contraints et forcés, grommela Gardet.

— Je partage cet avis, dit David.

Adélaïde et Stephen, eux partageaient la même expression de lassitude résignée, mais semblèrent se contenter de cette trêve fragile. Pour le moment, tout du moins.

— Apportez des sièges, dit Adélaïde aux Muses qui attendaient ses instructions. Et nettoyez tout ça.

— Il n'y a pas de salle plus adaptée à la discussion ? demanda Barbara. Moins… détruite ?

— Nos disparus sont ici, répondit Adélaïde. Je tiens à garder sous les yeux ce pour quoi je me bats.

— C'est toujours sur nous que ça tombe, protesta faiblement Eulalie.

— Je vais vous aider, dis-je.

Des sièges furent disposés en rond, au milieu des Muses pétrifiées, et je n'avais aucune envie de m'y rendre. Ce n'était pas ma place, je n'étais pas une *Alter*. Et même si j'en avais fait partie, je n'étais pas en état d'affronter cette réunion ; mes mains tremblaient, mon cœur battait encore la chamade, et je tenais à peine debout. J'avais tout raconté à Mademoiselle Melusine et les autres, ils sauraient s'expliquer bien mieux que moi. Occuper mes mains avec une tache familière semblait plus approprié.

— Vous êtes sûre ? demanda Eulalie comme si la reine d'Angleterre venait de lui offrir une place à sa table.

— Absolument, dis-je.

— Dans ce cas ! Mettons-nous au travail !

Chapitre 13

Le Conseil du Dragon

Je saisis le balai qu'Eulalie me tendait, et laissai les gestes familiers s'accomplir par eux-mêmes. Si je pouvais me rendre utile et me calmer par la même occasion, je n'y voyais aucun inconvénient. Cela me donnait une contenance, le temps de redevenir moi-même.

Les *Alterï* prirent place sur leurs sièges, excepté David qui préféra rester debout derrière celui de Stephen, et Gardet qui faisait les cent pas comme une lionne en cage. Adélaïde Brillau nous présenta officiellement Sara, la Muse qui avait « arrangé » la mémoire de Joubert, et un homme nommé Anatole, dont le maintien rigide et les yeux d'un bleu glacial contrastaient avec des cheveux ondulés qui semblaient échapper au contrôle de la pommade la plus forte. Tout trois étaient chacun à la tête d'une « Choréa », qui était le nom d'un groupe de Muses.

Chacun put raconter sa portion de l'histoire. Depuis la première annonce de l'état de santé de Victor Hugo, des centaines de Muses s'étaient rassemblées à Paris (celles qui n'étaient pas tenues par un contrat, comme notre ami Alfred Berger qui, semblait-il, était coincé à Vienne et le déplorait). Malheureusement, plus il y avait de Muses ensemble, et plus leurs pouvoirs d'inspiration se trouvaient amplifiés. Des centaines, c'était beaucoup, beaucoup plus que la capitale ne pouvait supporter.

Afin de contenir ces effets indésirables, des anges des « forces de l'ordre », comme Gardet, étaient assignés à la surveillance et la répartition des Choréae dans les différents quartiers. Et, semblait-il, Gardet était également chargée de réguler les visites rue Eylau.

— C'est donc pour ça que votre nom apparaît si souvent dans le registre, dit Mademoiselle Melusine.

— C'est absolument ridicule, grommela Gardet. Tout le monde veut signer et ne me laisse pas partir tant que je ne le fais pas aussi.

— C'est la rançon du succès, dit Barbara amusée.

— Continuez, dit Stephen.

— Celui que vous appelez Charles Dumont fait partie de ma Choréa, dit Anatole. J'ignorais qu'il venait de Paris ; si je l'avais su, je l'aurais sans doute laissé à Moscou pour éviter le moindre problème. Hélas, je l'ai autorisé, lui et un autre novice, à venir avec nous.

— Alexis, dit Mademoiselle Melusine.

— Oui, confirma Anatole. Mais un soir, Dumont a disparu.

— Le jour où Fontaine l'a vu ?

— La veille, répondit-il avec un air grave. C'était en revenant d'avoir visité la maison Hugo. Lui et l'autre Muse qui l'avait accompagné ont eu un comportement très étrange. Ils ont disparu pendant la nuit et n'ont pas été revus depuis.

— Quelle autre Muse ? demanda David.

— Félix, dit Adélaïde. Mon second en chef.

— Qui est censé être celui qui nous a envoyé une invitation, dit David. Celui qui contrôle les Gobelins et celui qui pétrifie les Muses sont liés.

— Et c'est pour cela que vous êtes retournée à la maison Hugo, dit Mademoiselle Melusine, afin de trouver des indices sur ce qui avait pu arriver. Et c'est là que Fontaine et Quatresous vous ont vue.

— Vous voulez qu'on vous raconte, ou vous voulez le faire vous-même ? demanda Gardet.

— Il faut bien que quelqu'un vous aide à comprendre, puisque vous semblez incapable d'appréhender les situations les plus simples, dit David.

— Elle est toujours comme ça, me souffla Eulalie alors que nous mettions les débris de fenêtre dans de grands sacs en jute. Gardet, je veux dire. Nous, on dit qu'elle mange du chien enragé au petit déjeuner.

— David est pareil, répondis-je sur le même ton. Il faut toujours qu'il contrôle toutes les situations. Quand quelque chose lui échappe, il est grincheux.

— Elle, dit Eulalie en riant, elle est grincheuse quand elle veut sauver le monde, mais que le monde ne le veut pas ! Trente ans qu'elle essaye !

— David essaye depuis plus longtemps que ça, dis-je.

— Peut-être qu'on devrait les marier, dit Eulalie. À deux, ils auront peut-être plus de chance !

— Je croyais qu'on voulait sauver le monde, répliquai-je, pas le détruire.

Eulalie se plaqua la main sur la bouche pour ne pas éclater de rire, et je me détournai pour cacher mon amusement. *Pardon*, pensai-je au cas où David m'écouterait, *c'est la tension nerveuse*. Nous n'étions pas plus avancés pour trouver Fontaine. Pourvu, pourvu, pourvu que nous trouvions des indices. Quelque chose. N'importe quoi.

C'est Mademoiselle Melusine qui nous fit signe de nous taire, alors que la discussion tournait vers les Muses pétrifiées. Alexis, à Notre-Dame avait été le premier. Puis Anaïs, au Père Lachaise, et les autres dans les jours qui avaient suivi. Gardet soutenait que Dumont avait été vu sur les deux premiers lieux du crime et que cela prouvait sa culpabilité. Mademoiselle Melusine expliquait calmement qu'il n'avait aucun mobile ; il connaissait Alexis, certes, mais ce n'était pas le cas pour les autres Muses.

— C'est une Muse, dit Gardet, il n'a pas besoin d'un mobile. C'est une bande de gaupes et de ribauds**.**

— Si tu persistes à nous appeler comme ça, dit Adélaïde, ne t'étonne pas qu'on finisse par vouloir te donner raison. Utiliser un mot, c'est donner une forme ; c'est la base de nos pouvoirs et tu le sais. Ne transforme pas un peuple entier par ta bêtise.

— Si c'est vrai, répondit Gardet, qui vous a rendues si stupides ?

— S'il vous plaît, dit Sara, restons tous courtois.

— Néanmoins, reprit Stephen, cela n'explique pas le fait que Dumont soit

recherché aussi par ces Gobelins, ou celui qui les emploie.

— Il peut faire les deux, répliqua Gardet. Il peut être un meurtrier et faire partie de votre conspiration.

— Au risque de me répéter, dit David, cela fait beaucoup trop de coïncidences.

— Mais il n'est pas le seul à avoir disparu, dit Adélaïde. Félix n'a rien à voir avec l'Orient Express.

— Peut-être que Félix est mort, dit Gardet, parce que Dumont l'a tué et se fait passer pour lui, et qu'on n'a simplement pas encore retrouvé sa statue.

— Félix ne sera mort que lorsque je le verrai mort, répliqua Adélaïde sèchement.

— Nous ne regardons pas le problème d'une manière scientifique, dit Mademoiselle Melusine. Nous ne savons pas *qui*, ni *pourquoi*, alors intéressons-nous au *comment*. Comment êtes-vous sûre que les Muses soient mortes et pas, par exemple, en stase magique prisonnières dans la pierre **?**

— Je sais qu'ils sont morts, dit Gardet. Je peux voir les âmes. Elles n'en ont plus, ce ne sont que des carcasses vides.

— Vous pouvez voir les âmes ? demanda Stephen.

— Appelez-ça comme vous voulez, une âme, un corps subtil, une aura, force vitale, esprit, pour moi c'est la même chose.

— Vous êtes un des anges qui guident les âmes, dit Stephen.

— Les seules « âmes » que je guide en ce moment sont ces dindes, répondit Gardet avec un geste désignant les Muses. Mais c'est le même principe.

— Je vois, dit Stephen avec un petit sourire. Je ne vais pas vous demander de quel dieu vous êtes le messager…

— Je sers la communauté et cela m'apporte la plus grande satisfaction, dit Gardet en fronçant les sourcils.

— Cela se lit sur votre visage, dit David.

— Très bien, dit Mademoiselle Melusine. Voici un *comment* possible : est-ce qu'une Muse, ou un ange, aurait le pouvoir de changer des gens en pierre ?

— Non, dit Adélaïde, c'est vraiment très loin de nos pouvoirs d'inspiration et d'illusion. Notre domaine est celui des perceptions et des attitudes, pas de véritables changements physiques.

— Ceux de mon secteur ne le peuvent pas non plus, dit Gardet. Si ça existe, je n'en ai jamais entendu parler. À moins qu'il ne soit un *Fractus*, dit-elle avec un air dégoûté et le mot obtint des réactions vives auprès des Muses.

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? dit Barbara.

— C'est un ange cassé, dit Gardet. Un ange qui n'a pas transcendé comme il faut.

— « *Transcendé* » ? demanda Stephen.

— Lorsqu'une âme s'élève pour devenir un ange, expliqua Gardet, ou lorsqu'un ange passe à un niveau de puissance supérieure, il y a une étape

délicate, lorsque l'on éveille ou augmente les pouvoirs. C'est extrêmement rare, mais quelquefois, ça se passe mal, et l'ange devient fou et incontrôlable. Il paraît que ce serait lié aux souvenirs de sa vie d'avant.

— Voilà qui est fascinant, dit Mademoiselle Melusine.

— Comment sait-on qu'un ange est « cassé » ? demanda Stephen.

— Ils ont un nombre impair d'ailes, dit Gardet. Plus un ange est puissant et plus il a de paires d'ailes ; on en gagne avec l'expérience. Les ailes poussent forcément par paire. Si le nombre est impair, l'ange est déséquilibré. C'est aussi simple que ça.

— Mais si une Muse se fait arracher une aile ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Ça ne compte pas, répondit Gardet. C'est au moment où elles sortent qu'il est crucial qu'il y en ait deux. Sinon, ça repoussera.

— Nous avons une photographie, dit Stephen. Elle a été prise avec une plaque spéciale, et nous pouvons voir les ailes des anges qui étaient à Notre-Dame. L'un des deux en a bien trois.

Où avaient-ils eu la photographie ? À l'appartement, sans doute… Ils auraient quand même pu m'en parler ! Stephen sortit le cliché de sa veste et le présenta aux Muses.

Le silence qui tomba sur la pièce était aussi gêné que gênant.

— On peut truquer des photographies, fit remarquer Sara.

— Celui qui aurait fait ça connaîtrait exactement ce à quoi un ange ressemble, dit Gardet. Non. C'est vrai.

— Mais nous ne voyons pas de qui il s'agit, dit Anatole. Cela pourrait être Dumont, ou Félix. Ou un autre ange.

— L'énigme reste obscure, dit Stephen. La seule chose dont nous sommes sûrs, c'est que quelqu'un nous en veut, à vous comme à nous.

— Et qu'il faut que nous mettions la main sur nos brebis égarées avant que d'autres pétrifiés ne prennent place dans cette pièce, dit Gardet.

— À propos de pétrifiés, je souhaiterais vous demander une faveur, dit Adélaïde à Stephen. J'ai entendu parler de pratiques magiques qui permettent de ramener un défunt pour quelques minutes. Vous êtes un magicien puissant. Seriez-vous en mesure de faire cela ?

— J'ai été sérieusement drainé dans le train il y a deux ans, avoua Stephen, et mon pouvoir n'est plus aussi fort qu'il ne l'a été. De plus, c'est loin d'être mon domaine. Je n'ai pas l'habitude de déranger les morts. Ils ont souvent assez souffert de leur vivant.

— Pourriez-vous au moins essayer ? insista Adélaïde. Des sorciers le font en Angleterre, dans certaines affaires de meurtre. Nous pourrions apprendre quelque chose. Et au moins, dire au revoir. Si on le fait, on aura peut-être une chance.

— Même si c'était possible en temps normal, dit Stephen, j'ignore si cela marche sur quelqu'un changé en pierre…

Les images de la petite statuette en jade, sautillant sans fin comme un jouet cassé, me revinrent en mémoire. *Non*, pensai-je, *elle ne se rend pas compte, ce serait horrible*. Mieux valait les laisser en paix.

— Si nous n'essayons pas, nous ne le saurons jamais, insista-t-elle.

Je voyais le conflit sur le visage de Stephen, entre l'envie d'aider et ses valeurs. David et Barbara gardaient le silence. S'ils avaient une discussion, elle était privée et télépathique.

— Est-ce que vous voulez bien me signer un carnet, me souffla soudainement Eulalie.

— Quoi ? dis-je en sursautant. Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas gardé le journal, pardi, mais un carnet ce sera bien aussi.

— Mais… je ne comprends pas…

— C'est que vous êtes un peu célèbre. Pas que vous, Fontaine, et les autres aussi. *Ma doué*, c'est à cause de la Réunion, il y a deux ans ! Il y avait tout un article dans l'Autre Journal ! Vous avez survécus, sans être Alterï !

Attendez, il y avait un journal *Alter*, et je ne l'avais jamais vu ? Oh ! Voilà donc pourquoi Adélaïde Brillau connaissait nos noms ! Et Guillaume, aussi. Nos noms étaient connus…

Je regardai David, mais il ne semblait pas avoir entendu. Il devait être en pleine discussion avec Stephen ou Barbara, je lui en parlerai plus tard. Perplexe, je signais le carnet que me tendait Eulalie.

— Très bien, finit par dire Stephen. Je peux essayer de combiner ce sort avec un sort d'animation de pierre. Mais ça me prendra du temps et j'aurais besoin d'assistance.

— Nous vous donnerons toute l'assistance dont vous avez besoin, assura Sara.

Je vis à l'expression pincée de David qu'il ne devait pas être d'accord avec cette décision.

— C'est bien joli tout ça, dit Gardet, mais je ne compte pas rester là à regarder Merlin faire son spectacle de nécromancie.

— Il reste une piste inexplorée, dit Mademoiselle Mélusine. Mademoiselle Caroline, qui semble clairement au courant pour les *Alterï*, et qui travaille pour la veuve de Dumont.

— Encore une coïncidence ? ricana Gardet.

— Je suggère d'aller explorer la maison des Dumont, dit Barbara, que sa propriétaire y soit ou non.

— Vous devriez y aller, dit Stephen à David et Barbara. Je vais rester ici

pour le rituel

— *Stephen,* dit David.

Le reste de son argumentation n'était que pour Stephen, mais le regard de David en disait long sur ce qu'il pensait de ce plan.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, expliqua Stephen, et moi je n'ai plus d'énergie pour courir partout aujourd'hui. Quatresous et Melusine ont besoin de votre protection. Je reste ici sous celle des Muses.

— *Non*, dit David.

— Je vais vous ralentir, dit Stephen avec un petit sourire, et vous mettre en danger. Et non, je ne serai pas un otage, nous sommes associés. Il est temps de nous faire confiance.

— Je vous accompagne chez les Dumont, déclara Adélaïde. Je serai votre contrepartie.

— Je viens aussi, dit Anatole, Dumont est ma responsabilité.

— Cela te semble-t-il équitable ? demanda Stephen à David.

— Peu importe ce que cela me semble, dit froidement David, puisque tu prends dorénavant tes décisions sans nous consulter.

— Venez donc vous aussi, dit Barbara en adressant un large sourire à Gardet. Ce sera notre premier rendez-vous !

— Pas cette fois-ci, répondit platement Gardet. Je préfère voir ce que je peux trouver du côté des Gobelins, et de cette loque de Joubert. Je ne suis pas convaincue qu'il soit aussi innocent que ça.

En quelques enjambées et un claquement de son manteau de cuir, Gardet avait quitté la pièce.

— Quel dommage, dit Barbara avec un petit sourire amusé.

— Nous ferions mieux d'y aller, dit Adélaïde.

— Oh, regardez ça, qu'est-ce que c'est ? fit Eulalie en se penchant dans les débris de la fenêtre encore sur le sol pour ramasser un carnet en cuir. Votre Joubert, il a perdu ça ! Hé-là !

Le carnet s'envola des mains d'Eulalie pour arriver dans celle de David, qui l'ouvrit et le feuilleta d'un geste.

— Ce sont des notes sur Victor Hugo, dit-il. Le travail de ce pantin est aussi insipide que ses pensées. Rien de caché, aucun intérêt.

— Gardez-le, dit Adélaïde. Vous êtes plus susceptibles que nous de le revoir et de lui rendre.

David me tendit le carnet comme si c'était un vieux rat mort.

— Moi ? demandai-je avec incertitude.

— Lorsque nous aurons retrouvé Fontaine, dit Stephen avec un petit sourire, il pourra le lui rendre.

Je hochai la tête, dans un élan d'espoir. Malgré le fait que nous n'avions toujours pas d'indices sur la localisation de Fontaine, nous avions des alliés et nous avions une piste. Nous pouvions avancer.

Le carnet était neuf, et assez léger, Joubert avait dû l'acheter spécialement pour le décès de Victor Hugo. Je le glissai dans la poche de ma veste.

Chapitre 14

Rue du Luxembourg

L'hôtel particulier des Dumont se trouvait en face du jardin du Luxembourg, au coin de la rue Vaugirard. C'était une immense façade récente dotée d'un balcon en pierre qui abritait des macarons, des figures italiennes représentant des visages entourés de feuillages. Si l'intention de l'architecte qui avait dessiné cette façade avait été d'impressionner les passants, il avait très certainement atteint son but.

Il fallut moins de dix minutes pour monter dans la voiture des Winter et arriver devant la maison des Dumont, et moins de trente secondes à David pour « convaincre » la malheureuse domestique à la porte de nous laisser entrer. Notre groupe se déploya pour investir les lieux et accélérer les recherches.

— Vous, me dit David, avec moi. Nous prenons le bureau.

Les salons étaient comme élancés vers le ciel. Sous de hauts plafonds, les meubles de style oriental, alternant des panneaux noirs et de bois laqué tout en lignes courbes, se partageaient l'espace avec de larges plantes. Le papier peint clair portait des arabesques discrètes, les motifs des rideaux et des fauteuils assortis et délicats. Le style n'était absolument pas « Dumont », à mes yeux.

Son bureau, en revanche, l'était complètement : un véritable capharnaüm encombré de lourds secrétaires pleins de liasses de papiers et de bric-à-brac ; des feuilles, des carnets de notes, des livres ouverts, un dictionnaire de rimes, un stylo-plume abandonné près d'un encrier sec, un horaire de train... Je réalisai que tout était resté comme Dumont avait dû le laisser avant de prendre l'Orient-Express, un an et demi auparavant. Les murs étaient couverts d'une couche sombre et tenace de tabac.

— Ne restez pas les bras ballants et la bouche en cœur, me dit David en s'attaquant à une montagne de feuillets qu'il passait en revue à la vitesse de l'éclair. Fouillez les tiroirs de ce secrétaire.

— Mais ils sont fermés à clef, protestai-je.

Clic-clic-clic-clic. Tous les verrous se débloquèrent dans une pluie de cliquetis. La télékinésie était décidément un pouvoir très pratique. Pouvais-je le faire par magie ? Il me faudrait vérifier cela.

Je trouvai encore plus de papiers ; des notes sur la poésie rédigées d'une plume extravagante et auxquelles je ne comprenais rien, et des lettres écrites d'une main plus droite et précise. Je ne voulais pas m'attarder, mais des phrases attirèrent mon attention. « *Je suis désemparée, je ne sais plus quoi faire*. » « *Les avocats se chargent de la succession, mais que faire de ses affaires, de la maison ? Je ne peux pas y toucher, je ne peux plus les voir. Que faire ? Que faire ? Tout donner ? Le puis-je ?* » « *Sa mort me laisse sans aucune énergie, je suis prisonnière de son absence*. ». « *Il était la lune, et j'étais le soleil ; je me plaignais qu'il soit toujours triste. À présent je ne*

rayonne plus, et c'est moi qui suis triste. ». Pauvre Marie...

— Il n'y a rien qui nous intéresse dans ce bureau, déclara David. Montons.

Nous montâmes à l'assaut du grand escalier, tout aussi courbe et élancé que le reste de la décoration. En passant devant le deuxième étage, une double porte attira mon attention. Elle n'avait rien de particulier, pourtant. Cela devait être un autre salon...

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Marie. Ici ?! Oh, non. Non non non, elle aurait dû être absente, que faisait-elle là ? Si elle s'opposait à David, qu'allait-il arriver ?

— Nous sommes venus parler à votre gouvernante, dit David. Si vous aviez l'amabilité de nous dire tout de suite où elle se trouve, nous gagnerions tous du temps.

— Elle est sortie, répondit Marie sans se laisser démonter. Laissez votre message, elle sera informée de votre passage.

— Et Fontaine ? dis-je. Est-il ici ?

— Charles ? dit Marie. Pourquoi serait-il ici ?

— Nous allons devoir vérifier nous-mêmes, dit David en se dirigeant vers la double porte.

— Vous ne pouvez pas entrer là, dit Marie en lui barrant physiquement l'entrée. Veuillez sortir, je vous prie !

David eut un petit sourire méprisant et la regarda dans les yeux, la surplombant de toute sa hauteur.

Les yeux de Marie devinrent vitreux. Ses bras s'affaissèrent, et elle bailla. Lentement, elle s'éloigna de nous et disparut dans un couloir.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? dis-je. Où va-t-elle ?

— Dans sa chambre, dit David, hors de notre chemin et de danger. Elle ne sait pas où se trouve sa bonniche, et Fontaine n'est pas derrière cette porte. Il sera plus sûr pour elle de ne pas nous gêner, ne pensez-vous pas ?

Bien sûr. Il l'avait provoquée pour surprendre ses pensées sans avoir à fouiller son esprit. Malin. Retors, mais malin. Et je préférais savoir Marie à l'abri, même si la méthode me révulsait.

Pour le principe, je refusai d'accorder à David un mot d'approbation.

— Pour les retardataires, en bas ! dit la voix de Barbara qui tombait en cascade depuis le dernier étage. Nous avons trouvé la chambre de Caroline !

La chambre de bonne se trouvait sous les toits, au fond d'un couloir tout en haut de l'escalier. Bien que visiblement moins confortable que le reste de la

maison, la pièce restait quand même plus luxueuse que l'ensemble de notre immeuble rue du Chat-Qui-Pêche. Ça ne sentait pas les égouts, pour commencer. Barbara nous attendait, impatiente, devant la porte ouverte.

La chambre elle-même n'avait pas l'air spéciale. Sous une petite fenêtre pourvue d'un rideau, le lit était fait et tiré à quatre épingles. Une table et une petite penderie complétaient le mobilier, laissant peu de place pour six personnes, mais les Muses se glissaient semblait-il n'importe où. Je marchai à pas prudents ; Barbara s'avança comme en terrain conquis. Elle ouvrit les draps du lit et souleva le matelas.

— Rien là.

— Ni ici.

— L'armoire n'a rien de particulier, dit Anatole. Une robe et des tabliers.

— À vous de jouer, me dit Barbara. Détectez la magie.

— Moi ? demandai-je stupidement.

— Qui d'autre ?

— Je n'ai jamais fait de sort de détection de magie…

— Il faut une première fois à tout !

David me tendit ce qui ressemblait à un pamphlet. Je le pris sans comprendre et l'ouvris à la première page. Oh. C'était une formule. Imprimée ? Qui diable à Paris imprimait des grimoires portables, comme des recettes imprimées une par une ?! On était loin de l'aspect mystique du journal de Melnyk ou des livres de Stephen, mais c'était ingénieux.

Je le parcourus rapidement ; il s'agissait d'appeler les quatre Éléments et de les envoyer à la recherche de traces magiques. Bon. À priori, je pouvais le faire. Et ce n'était pas comme si j'avais le choix.

— Je vais avoir besoin d'une goutte d'eau, annonçai-je, d'une bougie et d'un peu de terre.

Les bases des Éléments furent posés sur la petite table. Pourvu qu'ils fussent coopératifs... Je n'avais jamais eu d'excellents résultats hors de la pièce de magie de Stephen, et là, tout le monde avait les yeux braqués sur moi. *Concentre toi,* pensai-je. *Ne les laisse pas te déstabiliser.*

Les Éléments vinrent à moi sans aucun problème mais, au lieu de me soulager, cela ne me rassura pas du tout. Cette pièce avait dû déjà servir à faire de la magie...

— On dirait que vous n'êtes pas totalement inutile, après tout, dit David.

La partie facile était accomplie, à présent il me fallait envoyer les éléments sur la piste de traces magique et, ça, je ne l'avais jamais fait. Je relus nerveusement le pamphlet à la recherche d'une formule ou d'un geste… attendez, il était écrit « recherche cardinale ». « Cardinale ? » Pourquoi

cardinale ? Les points cardinaux ! Mais comment savoir dans quelle direction je me trouvais ? Par la fenêtre, on voyait des arbres… Le Luxembourg était à l'est, la Seine au nord… Je visualisai une croix imaginaire qui serait autour de la pièce. Les Éléments sur le bureau se mirent à briller, et se soulèvent du bureau, avant de se séparer comme de petites fusées de lumière.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Marie était à la porte.

— Vous ? Comment vous êtes vous réveillée ? dit David sur un ton incrédule.

Dans un autre contexte, l'expression de David aurait été hilarante. Son pouvoir n'avait pas fonctionné ! Cela ne devait pas arriver très souvent...

— *Réveillée* ? dit Adélaïde. Que lui avez-vous fait ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, coupa Marie. Qui vous a laissés entrer ? Qu'est-ce que c'était que ces lumières ? Cherchez-vous à mettre le feu à la maison ?

— Miaou ?

Colle-Forte choisit ce moment pour apparaître sous le lit. Il se glissa dans la pièce, et se frotta contre mes jambes.

— Laissez ce chat tranquille ! s'écria Marie. Il va encore s'échapper !

— Admettez qu'il va falloir faire quelque chose, dit David à Adélaïde. On ne peut pas la laisser comme ça.

Colle-Forte se promenait partout, comme si rien d'anormal ne se déroulait autour de lui ; sentant les murs, grattant le plancher, à la recherche évidente de quelque chose. *Ah*, pensai-je en réalisant enfin. Le sort, bien sûr. J'avais envoyé mon familier chercher à ma place.

— Je vous prie de sortir immédiatement de ma maison ! s'écria Marie. Ou j'appelle la police !

David s'avança vers elle, mais Adélaïde s'interposa.

— Je m'en charge, dit-elle, puis sur un ton plus doux à Marie : Nous sommes des amis de Fontaine.

— Des amis ? Mais je n'ai pas vu Charles depuis des jours !

Colle-Forte se glissa sous la penderie et sentit le coin d'un mur derrière avec insistance. Il s'y frotta et gratta le papier peint. Le message était clair, il avait trouvé quelque chose, une souris, ou la cachette magique de Caroline. Les deux, peut-être ? Barbara déplaça le meuble sans aucune résistance. Il n'y avait pas de souris.

— Et si c'était piégé ? demandai-je.

— Votre familier ne serait pas en train de vouloir l'ouvrir, dit Mademoiselle Melusine.

— À moins qu'il ne soit suicidaire, ou idiot, ajouta Barbara. Ça peut arriver.

Je repensai aux rituels que Fontaine avait voulu faire ; jusqu'ici, Colle-Forte s'était montré le plus sensé de nous tous. *Faisons confiance au chat qui n'en est pas vraiment un*, pensai-je. J'appuyai sur le coin du mur, grattai de mes ongles à la recherche d'un bord a soulever, pressai de toutes mes forces. Le mur céda, et un panneau s'entrouvrit vers moi. Derrière le panneau, un coffre. Pourvu qu'il ne fût pas verrouillé magiquement.

— Pourquoi avez vous cassé ce mur ? s'écria Marie. Allez-vous-en, c'est mon dernier avertissement !

Le coffre fut tiré dans la pièce. Il y avait un bruit dedans, un « *scratch scratch scratch* » insistant. Peut-être qu'il y avait vraiment une grosse souris, après tout.

— C'est très important, insistait Adélaïde, pouvez-vous nous dire où se trouve votre gouvernante, mademoiselle Caroline ?

— Elle est sortie, je vous l'ai dit. dit Marie. Ne me touchez pas !

Scratch scratch scratch. Non, c'était plus gros qu'une souris.

— Ce bruit, dis-je à Barbara qui s'était approchée du coffre. Qu'est-ce que ça peut être ?

— Et bien nous allons savoir, dit Barbara en soulevant le couvercle.

Une boule de colère et de poil noir émergea du coffre en crachant, toutes griffes dehors, et atterrit sur mes épaules. Ses yeux couleur de flammes fixaient les miens avec l'intention évidente de me déchiqueter, et de commencer par le bras que je tenais devant mon visage pour me protéger. Quelque part derrière moi, j'entendis Marie hurler.

Miaou !

Les pupilles rouges s'arrondirent sous l'effet de la surprise. La créature sortie de l'enfer juchée sur mes épaules regarda Colle-Forte, qui miaula encore une fois. La boule de furie devint un chat noir, qui sauta près de Colle-Forte pour le renifler. Les deux chats se tournèrent autour comme de vieux amis qui se retrouvent.

— Un autre familier, dit David. J'aurais dû y penser.

— Félicitations, Quatresous, dit Mademoiselle Melusine. Vous avez trouvé l'arsenal mystique de la gouvernante.

— « Arsenal mystique » est un mot qui convient, dit Barbara qui avait déjà plongé dans le coffre. Il y en a, des choses, là-dedans !

— Attendez ! dit Marie. Arrêtez tout ça ! Je voudrais, non, j'*exige*, que quelqu'un m'explique ce qui se passe dans ma maison !!

La voix de Marie tremblait de rage et de panique. Elle se contenait à peine, mais nous faisait toujours face, défiante. Courageuse, ou inconsciente du danger. Ce qu'il fallait pour une amie de Fontaine.

— Tout va bien, dit Adélaïde en s'approchant d'elle. Vous contrôlez la situation. Respirez, fermez les yeux. Vous êtes dans un rêve. Nous ne sommes pas vraiment là, et nous aurons bientôt disparu.

— C'est un rêve, dit Marie sur un ton incertain.

— Oui, et vous pouvez le changer comme bon vous semble. Imaginez votre endroit préféré. Voyez-le. Sentez-le.

— Je sens du bois sec, et du vieux papier…

— Tant que vous êtes là, rien ne peut vous arriver.

Marie se détendit, et Adélaïde la prit gentiment par les épaules pour l'entraîner hors de la pièce.

— Devant vous il y a une boîte, continua-t-elle. Et dans cette boîte, quelque chose que vous avez perdu depuis longtemps. Ouvrez-la.

— Oh, c'est magnifique, entendis-je avant que leurs pas ne se fussent évanouis dans les escaliers.

— Je ne vois pas en quoi cette façon de faire est plus acceptable que la mienne, dit David.

— Elle est plus polie ? proposa Barbara.

— Et nous ne risquons pas de casser les gens en forçant leur esprit, ajouta Anatole.

David ne semblait pas convaincu. Colle-Forte, de son côté, avait entreprit de faire la toilette de la tête du chat noir.

— Les chats ont l'air de se connaître, dit Mademoiselle Melusine. Et madame Dumont connaissait Colle-Forte.

— Votre familier était ici ? dit Barbara. Voilà qui devient de plus en plus intéressant.

— Ou évident, quand on regarde les preuves, dit Mademoiselle Melusine. Il y a du matériel de Chasseur d'*Alterï*, ici. Et regardez, des livres au nom de Melnyk, ajouta-t-elle en ouvrant l'un d'entre eux sur la page de garde.

— Melnyk ? répétai-je. Mais comment ça a atterri ici ?

— Il y a également une autre mallette de Chasseur, dit Barbara, avec un journal au nom de… c'est très mal écrit. Joshua ? Non, Joseph. Joseph Lefèvre. Des papiers d'identité en pagaille…

— Joseph Lefèvre, répéta Mademoiselle Melusine. Rappelez-vous, Quatresous. Dans les papiers d'identité de George Elster, nous avons trouvé ce nom.

— Vous en êtes sûre ? dis-je en essayant de rassembler ce qui me restait de cerveau.

— J'ai une excellente mémoire, surtout en ce qui concerne notre voyage.

— Elster travaillait avec Melnyk, dit Barbara. Ils gardaient tous les deux cette montre.

— Et il a une sœur du nom de Caroline Lefèvre, annonça David en inspectant ce qui me sembla être des lettres pliées tant de fois qu'on eut dit des chiffons.

— Sa sœur ? dit Barbara sur un ton amusé. Oh, Victor Hugo aimerait ce rebondissement.

— Elle veut sans doute venger la mort de son frère et de son mentor, dit David. Voilà pourquoi elle cible les gens qui étaient dans le train.

— Mais pourquoi attaquer Dumont ? dit Anatole. Et venir au service de sa veuve ? Pourquoi attaquer les Muses ?

— Il faut bien commencer quelque part, dit David.

— Plus nous trouvons d'éléments, dit Mademoiselle Melusine, moins tout cela paraît logique.

— Nous ne devrions pas rester plus longtemps, annonça Adélaïde. en revenant dans la pièce. Madame Dumont est calme, mais son état mental m'inquiète.

— Sa bonniche l'aura sûrement immunisée contre le contrôle mental d'une manière ou d'une autre, dit David. Il faudra que j'aille plus en profondeur la prochaine fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, dit fermement Adélaïde. Madame Dumont n'est pas au courant pour les *Alterï*. Elle est innocente et vous ne la toucherez pas.

— Si ça vous fait plaisir de vous en occuper, répondit David, je vous en laisse la responsabilité. Nous devons trouver cette Caroline Lefèvre.

— Ou nous pouvons étudier ce qu'il y a d'écrit dans ce carnet de notes, dit Anatole en nous indiquant ce qu'il était en train de lire. Il semble que toutes les semaines, elle se rende au même endroit à la recherche de corps.

— La morgue de Paris ! dit Mademoiselle Melusine. C'est évident ; c'est sûrement là que les Chasseurs doivent trouver les victimes des *Alterï* agressifs. Ce doit être une excellente source d'informations.

— Je vais porter tout cela à Stephen, dit David. Barbara, accompagne-les à la morgue. Vous n'avez pas besoin de moi. Nous ne devriez pas rencontrer de

problèmes dans un lieu public.

— En êtes-vous certain ? dit Adélaïde. Ils n'ont pas hésité à attaquer pendant une émeute.

— Alors ne provoquez pas d'émeute, répliqua David, et tout ira bien.

La morgue. Bien sûr. Il fallait que ce fût la morgue.

Chapitre 15

La Morgue de Paris

La morgue se trouvait sur l'Île de la Cité, juste derrière Notre-Dame, dos au jardin du presbytère, sur la pointe où la Seine se divisait en deux bras. C'était un bâtiment long et gris, géométrique, désolant, sordide, déprimant. Lorsqu'on le regardait depuis le pont de la Tournelle, il apparaissait comme une pyramide réduite, un temple de la mort composé de trois étages superposés : la base étirée et étalée, le centre, le toit pointu. L'entrée des visiteurs se faisait par trois portes, larges et noires, qui s'ouvraient côte-à-côte sur une petite place entre le bâtiment et le quai de la Seine. Oui, visiteurs, car l'on présentait au public les corps des malheureux inconnus (accidentés, suicidés, ou de mort incertaine) dont on trouvait tous les jours les cadavres dans les rues de Paris. Il fallait bien les identifier, après tout.

Mais en cas de doute sur les causes de la mort, ou qu'un fait divers sordide était mentionné dans les journaux, tout Paris se rendait à la morgue comme on irait au théâtre. L'entrée ne coûtait rien et tous, riches et pauvres, hommes en costume, mères avec leurs enfants sur les bras, vieillards, domestiques, étudiants, commerçants, venaient voir, partager l'événement, applaudir lorsque le spectacle apportait son lot d'émotions, siffler lorsque la morgue était trop vide.

Notre-Dame venait de sonner les 7 heures du soir. Malgré l'heure tardive, il y avait encore la queue pour entrer, car le greffier de la morgue ne laissait entrer que par petits groupes. Près des portes, dans l'ombre du soleil couchant qui disparaissait déjà derrière la cathédrale, des femmes vendaient des oranges et des gâteaux. Sur la place, les enfants jouaient, criaient, se poursuivaient joyeusement, s'approchant de temps en temps afin de savoir s'il y avait quelque chose de nouveau à voir. Je ne voyais nulle part la silhouette stricte de Caroline Lefèvre. Il allait falloir la chercher à l'intérieur...

— Y-a-t'il un corps célèbre ? demandai-je. Qui ne soit pas Victor Hugo, puisqu'il n'est pas là. Il y a du monde...

— Tous ceux qui n'ont pas pu voir Victor Hugo se rabattent sur ce qu'ils peuvent, répondit Mademoiselle Melusine.

Au-dessus des portes pendait un drapeau morne. Sur le fronton étaient gravés les mots « liberté, égalité, fraternité ». L'égalité dans la mort, peut-être. Je ne voyais guère la fraternité dans tout cela.

Lorsque ce fut notre tour, nous pénétrâmes dans la salle d'exposition et dans l'odeur âcre de l'acide phénique. Cette salle était au centre du bâtiment, divisée en deux par un grand vitrage parcouru d'une barre de fer qui séparait la foule des rangées de dalles en tôle sur lesquelles étaient allongés les cadavres. Les corps étaient étendus sur la tôle rouillée par le sang, la tête inclinée par un petit support afin de faire face à la vitre. Ils étaient dénudés, à l'exception d'un petit carré de cuir sur les parties génitales ; les vêtements, souvent indispensables à l'identification d'un proche, étaient disposés avec soin sur des mannequins en osier à côté. La pièce était réfrigérée, ou tout du moins

rafraîchie, afin de ralentir au maximum la décomposition.

Il y avait 30 tôles. Aujourd'hui la salle n'était pas pleine, mais Mademoiselle Melusine fut aussitôt captivée par les morts. Barbara, elle, resta complètement indifférente aux cadavres et ne leur accorda même pas un regard. Je feignis de l'imiter et surveillai plutôt ce qui se passait autour de moi. Nous étions là pour observer les vivants plutôt que les morts, après tout.

De jeunes commis plaisantaient entre eux, commentant sur la pâleur de l'un d'entre eux, proche du teint du corps qu'ils observaient. Un groupe de femmes en noir discutait à voix basse. Et derrière elle, appuyé sur la barre de fer de la vitrine, dans un costume défraîchi sous un manteau sale, le chapeau poussiéreux et les cheveux en bataille.… Charles Dumont ? *Ici* ?! Il semblait en transe, immobile contre le vitrage. Je me déplaçai vers lui, mais ce fût le moment que choisit un des commis pour lever le bras au ciel, et déclamer :

Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
— Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton regard ?

Le vieux surveillant, qui était surnommé le « père la Pudeur », apparut à son guichet.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

— C'est du Victor Hugo, monsieur, se défendit le commis en faute.

— Un peu de silence et de respect, s'il vous plaît !

Le père la Pudeur fit le tour de la salle d'un regard sévère, vérifia que le calme revenait, puis disparut à nouveau.

Dumont se tourna vers moi. Son expression de détresse, lasse, désespérée, se troubla de confusion.

— Bonjour, monsieur, dit Mademoiselle Melusine en nous rejoignant.

— Nous connaissons-nous ? demanda Dumont.

— Nous nous sommes rencontrés, répondit Mademoiselle Melusine, au cours d'un voyage il y a quelques mois.

— Mais nous connaissons-nous ? répéta Dumont en nous dévisageant avec intensité.

— Nous avons seulement un peu discuté, dit Mademoiselle Melusine avec prudence.

— Savez-vous que les assassins reviennent toujours à la morgue pour voir leurs victimes ? dit Dumont.

— C'est une légende, dit Mademoiselle Melusine.

— Savez-vous qu'il y a plus de corps pendant l'été, continua-t-il, parce que les noyés remontent du fond de la Seine dès le début du printemps. Ils les

mettent au fond, là-bas, parce qu'ils sont moins présentables. Ce sont les Macchabées.

— Savez-vous que 1883 détient le record de cadavres ? dit Mademoiselle Melusine. On en a amené 945, cette année-là.

— Oui ! dit Dumont, triomphant. Les morts reviennent. Ils ne partent jamais. « *Licornes et Lycaons... Licornes et Lycaons prétendent au précipice... au précipice…*

Je connaissais cette phrase. Elle venait du recueil de poésie que Dumont avait publié au milieu des années 1870, le seul qui avait eu du succès.

— *Dont les noirs tourbillons trahissent l'avarice »,* finis-je.

— Oui ! C'est cela ! dit Dumont en s'accrochant à ma manche. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Il faut demander à l'auteur...

— Mais où est-il ? demanda Dumont. Je ne peux pas le trouver.

Il regarda brusquement par-dessus mon épaule et fouilla soudain toutes les poches de son manteau.

— Je dois partir ! Le Dragon est après moi ! Et le *Jabberwocky* aussi ! Il me fait encore plus peur ! Il me surveille…

— Le jaquoi ? dis-je.

Mais Dumont m'ignora ; il prit la main de Mademoiselle Melusine et la serra fortement.

— Souvenez-vous ! La plume est plus forte que l'épée, mais la lame coupe jusqu'à l'âme !

Mademoiselle Melusine eut un geste pour le retenir, mais Dumont l'avait déjà lâchée et s'enfonçait dans un groupe d'ouvriers. Il disparut au milieu des blouses. Je me précipitai dehors.

Je ne voyais ni Barbara, ni Anatole, ni Adélaïde. Où étaient-ils passés ?

— Le voyez-vous ? dit Mademoiselle Melusine qui était sur mes talons.

— Non, répondis-je. Qu'est-ce qu'il racontait ? Et c'est quoi, un « *jaboki* » ?

— *Jabberwocky*. Cela vient d'un livre anglais pour enfants. C'est une sorte de monstre qui n'existe pas.

— Voilà qui ne nous aide pas beaucoup… Là-bas, sur le Pont Saint-Louis !

— Comment fait-il pour être si rapide ?

— Je ne sais pas, dis-je en partant en direction du pont, mais nous ne devons pas le perdre de vue !

Je courus pour rattraper Dumont, qui avait déjà atteint l'Île Saint-Louis et dévalait les escaliers pour descendre sur le quai ; il disparut de ma vue en

passant sous le pont qu'il venait de traverser. J'atteignis la rive aussi vite que possible, me ruai dans les escaliers à mon tour, sautai les dernières marches pour gagner du temps et me précipitai sous l'arche métallique.

Une fois sous le pont, je pris conscience de plusieurs choses. La première : notre groupe s'était séparé alors que nous aurions dû rester ensemble, et je ne pouvais appeler personne à mon secours. La deuxième : des ombres hirsutes se détachaient du pont et me tombaient dessus en grappes de Coquilles de Gobelins.

Imbécile que j'étais ! Le piège semblait si évident, pourtant !

Mademoiselle Melusine arriva derrière moi. Je n'eus pas le temps de lui crier de s'enfuir qu'elle fut saisie par des griffes et ligotée.

Je tentai de la rejoindre, martelai de coups de pieds et de poings ce qui passait à ma portée. Il n'y avait aucun cri, aucun rire, aucun mouvement perdu ; ces Coquilles étaient efficaces, dirigées par quelqu'un qui savait exactement ce qu'il faisait. Un grand Gobelin me saisit par la taille et me jeta sur ses épaules comme un sac de patates.

Le monde était sens dessus dessous. Je me débattis et cognai au hasard le tourbillon de bras hirsutes et de capuches, sans succès. Pouvais-je invoquer du feu pour me défendre ? Je n'avais pas de bougie. Du vent ? À quoi servait la magie si l'on ne pouvait rien en faire dans une situation d'urgence ! Un fouet de ronces ou une épée enflammée, voilà ce que je devais invoquer !

Le Gobelin qui me portait sauta dans un trou, et le monde fut englouti dans le sous-sol de Paris.

Chapitre 16

Sous Paris

Ce fut un tourbillon de ténèbres. Tout ce que je pouvais faire pour ne pas sombrer, c'était m'accrocher. M'accrocher désespérément. M'accrocher à en faire des trous dans le tissu de la cape de celui qui me portait. Peut-être aurais-je dû plonger vers le sol, tenter de me faufiler entre les jambes des Gobelins. Peut-être que cela aurait été ma seule issue. Mais j'en étais incapable. Si je me jetais dans cette abîme mouvante, c'était certain, je n'en sortirais jamais indemne.

De petites grilles étroites, au plafond, laissaient entrer une lumière blafarde dans le tunnel où nous étions à présent ; c'était juste assez pour que le monde retrouve quelques contours. Je refis connaissance avec le sol, abruptement. Les pavés sous mes pieds étaient arrondis, plus comme des pierres que des dalles, et semblaient rouler sous mes semelles. Cela sentait la roche humide, la terre moisie, et quelque chose de piquant qui menaçait de me suffoquer. Quelqu'un me percuta ; Mademoiselle Melusine venait d'être déchargée à son tour, sans grand ménagement.

— Vous allez bien ? demandai-je.

— Non, me répondit-elle sur un ton agacé, mais je ne suis pas blessée. Et vous ?

— Pareil. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Les Gobelins semblaient en désaccord sur quelque chose, gesticulant et vociférant. Les Coquilles, immobiles, nous encerclaient en attendant les ordres.

— Je ne suis pas certaine de vouloir le savoir, dit Mademoiselle Melusine.

On nous poussa en avant ; dorénavant, il nous fallait marcher. Très bien, pensai-je, cela ne me manquerait pas de me faire secouer comme un sac de pommes de terre. J'attrapai le bras de Mademoiselle Melusine pour ne pas la perdre, et avançai tant bien que mal sur le sol inégal.

Une voûte, une grille, un conduit plus large ; ici, le sol était plat et humide de flaques d'eau croupie. Les grilles au plafond étaient plus larges, mais plus espacées. Nous étions probablement sous une rue.

Le couloir était légèrement en pente, vers le haut. Tout droit, tout droit, encore tout droit malgré tous les conduits qui s'embranchaient sur notre route, puis sur la gauche, puis le couloir devint une petite galerie sombre, qui débouchait sur une sorte de puits. Une échelle nous fit descendre vers un large conduit voûté, éclairé par des lampes qui me semblèrent électriques.

L'odeur qui avait flotté faiblement jusqu'ici me frappa de plein fouet ; nauséabonde, repoussante, fétide, prenant à la gorge et piquant les yeux. *Non !* pensai-je en identifiant l'eau putride qui stagnait devant moi sous un plafond bas, sombre et tout aussi dégoûtant. Le tout-à-l'égout ! Je pouvais à peine garder les yeux ouverts. Si nous restions ici plus longtemps, les gaz allaient

nous asphyxier ! Est-ce que les Gobelins se rendaient compte que des humains ne pouvaient pas survivre ici ?!

Mais nous n'avions ni le temps d'argumenter, ni la possibilité de le faire ; un trottoir surélevé courait le long des parois, et les Gobelins s'y engagèrent. Aveugle et les lèvres en feu, je ne voulais pas toucher le mur, mais je ne voulais pas non plus tomber dans la boue répugnante. Le bout d'un doigt suffirait à me sauver la vie, si je pouvais survivre... Un mètre, cinq mètres, dix mètres de cet enfer, puis on nous traîna dans un autre passage, vers une nouvelle échelle menant vers un conduit humide, mais plus sain.

De l'eau fraîche sur mon visage ! Je m'essuyai tant bien que mal avec ma manche. Autour de moi, les Gobelins n'étaient pas mieux lotis, geignant, crachant, et toussant. Pourquoi passer par là ? Pour brouiller les pistes, pensai-je en sentant toujours mon nez en feu. Personne ne pourrait nous suivre, pas même un dhampire. Pas même un loup-garou ! Et Stephen qui ne pouvait pas faire de sort de localisation…

Il fallut se remettre en marche. Un petit passage, un nouveau conduit qui fit plusieurs angles étranges ; un canal couvert. Il faisait noir, ici, mais une odeur familière me saisit.

— Vous sentez cela ? me demanda Mademoiselle Melusine. Nous ramènent-ils encore dans le tout-à-l'égout ?

— Non, dis-je. Ça sent les teintures. Je connais ça, j'ai connu ça toute mon enfance.

— Vous n'avez pas dû avoir une enfance très heureuse.

— C'est la rivière ! dis-je en riant nerveusement. C'est la Bièvre ! Son canal coule sous la terre depuis les travaux d'Haussmann !

— Et cela vous fait rire ? Les vapeurs ont dû attaquer votre cerveau.

— Ça veut dire que nous sommes près de la Manufacture, expliquai-je, peut-être vers la rue Claude Bernard. C'est le quartier des Gobelins !

— Des Gobelins qui habitent aux Gobelins ? dit Mademoiselle Melusine en levant les yeux au ciel. Cela se passe de commentaire.

Les Gobelins ne semblaient pas trouver cela particulièrement amusant, néanmoins. Une autre porte, une autre grille, une autre galerie, une obscurité à peine dissipée par de faibles lampes. Ici, pas de pavés ; ce fut une succession de passages en terre, soutenus par de grosses poutres de guingois, de caves aux parois de briques suintantes et aux portes de planches pourries, de cavernes taillées à même la roche. Plusieurs grilles furent encore ouvertes, et refermées avec fracas.

J'essayais d'ignorer le froid, sec et pénétrant, qui nous enserrait. Il devait faire à peine 10°, ici, peut-être encore moins que cela ; mes semelles étaient

comme gelées et mes doigts étaient engourdis.

Une dernière grille fut ouverte, pour Mademoiselle Melusine et moi uniquement ; j'entendis derrière nous le *clac-clic-clic* distinct d'un verrou, puis les pas chaotiques du groupe de Gobelins et de leurs Coquilles s'éloignèrent.

— Tout cela pour finir dans une oubliette, dit-elle.

L'obscurité ne me laissait entrevoir que des silhouettes vaguement cerclées de gris. J'avançai la main pour suivre les contours de notre prison ; sous mes doigts, des globes et des trous. Si seulement j'avais une bougie, ou… imbécile que j'étais ! J'avais mieux que ça ! Je joignis mes mains en coupe et appelai une petite flamme grise.

Des dizaines d'orbites vides étaient braquées sur moi, et des centaines de dents me souriaient fixement. Des crânes. J'étais devant un mur de crânes. D'ordinaire, les crânes et les os ne me faisaient pas peur. Ils n'étaient, après tout, plus en position de faire grand-chose à qui que ce fût. Mais ici, sous terre, ils devenaient le présage dérangeant d'un futur que je ne souhaitais pas envisager. Pas à court terme, en tout cas.

— Quatresous ? dit Mademoiselle Melusine d'une voix mal assurée. Entendez-vous ces bruits ?

— Oui, répondis-je. Je crois que les Coquilles reviennent...

— Éteignez-ça ! invectiva une voix dans les ténèbres.

Je refermai les mains sur la flamme pour l'étouffer. Retenant mon souffle, j'entendis passer devant notre grille les chuintements de capes traînant sur le sol, puis s'éloigner à nouveau.

— Qui êtes-vous ? chuchota Mademoiselle Melusine une fois que la troupe fût repartie.

— La seule vraie question que vous devriez poser est « où sommes nous », répliqua la voix. Et nous sommes dans les Catacombes.

— Les Catacombes ! soufflai-je. Nous suivions la Bièvre, tout à l'heure. Nous avons dû tourner vers l'Ouest.

— Cela explique les crânes, dit Mademoiselle Melusine. Les ossements des cimetières de Paris qui débordaient ont été déplacés dans d'anciennes carrières. J'ai toujours voulu les visiter.

— Et voilà votre rêve réalisé, reprit la voix. C'est peut-être le dernier, profitez-en.

— Je ferai de mon mieux, répondit Mademoiselle Mélusine. Puis-je insister pour savoir à qui nous avons l'honneur de parler ? Je n'ai pas l'habitude de parler à des ombres.

— Vous pouvez.

Il y eut un mouvement imperceptible, un souffle dans les ténèbres. Une petite flamme d'un bleu brillant s'alluma sous un visage que je reconnus

immédiatement.

— Caroline Lefèvre ?! dis-je.

— Louise Quatresous, me répondit-elle. Et vous devez être Melusine Schaefer. Comment vous êtes-vous retrouvées ici ?

— Par stupidité, dit Mademoiselle Melusine. Et vous ?

— La même chose, dit Caroline.

Un bruit lourd et profond, des *clang-clang-clang*, comme des coups de barre à mine, ou comme si quelqu'un avait fait tomber un plein seau de boulets de canon, retentit quelque part au dessus de nous. Caroline éteignit la flamme.

— Pourquoi éteindre ? demanda Mademoiselle Melusine. Ils savent que nous sommes là.

— Je préfère éviter d'attirer leur attention, expliqua Caroline Lefèvre. Hier, il y a eu des explosions et des cris. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais quelqu'un l'a regretté. S'ils torturent des gens, autant que ça ne soit pas moi.

— D'autres personnes sont ici ? demande Mademoiselle Melusine.

— Est-ce que Fontaine est ici ? coupai-je. Il est grand, assez maigre, il parle tout le temps...

— Je me souviens de Charles Fontaine, dit Caroline Lefèvre. Hélas, je n'ai pas eu l'honneur de voir d'autres visages que ces crânes sur le mur.

— Ce sont vraiment des oubliettes, alors ? demandai-je. Combien de temps on peut survivre ici ?

— J'ai lu quelque part qu'il existait une règle des trois, dit Mademoiselle Melusine. Trois minutes sans air, trois jours sans eau, et trois semaines sans nourriture. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier son fondement.

— Ah, dis-je. Au moins nous avons de l'air. Un air de poussière sèche et de renfermé qui colle à la peau, mais de l'air respirable.

— Votre optimisme, Quatresous, dit Mademoiselle Melusine. C'est cela qui vous perdra. Puis-je vous poser une question, madame Lefèvre ?

— Je vous en prie, répondit Caroline Lefèvre. Mon après-midi est libre. Ma soirée aussi, et probablement ma nuit.

— Nous savons que vous faites partie des Chasseurs. Nous avons trouvé votre matériel dans votre coffre, avec votre familier dessus. Enfin, dedans.

— Je n'ai pas de familier.

— Pourtant vous pouvez allumer des flammes élémentales, dis-je.

— Je n'ai quand même pas de familier.

— Je vois, dit Mademoiselle Melusine, je suppose que le familier noir était à votre frère, et le gris à Melnyk.

— Vous avez vu le gris ? demanda Caroline Lefèvre. Colle-Forte est rentré ?

— Pas exactement, commençai-je. Colle-Forte nous a trouvés et...

Miaou.

Comme s'il avait répondu à un appel magique, une boule de poils se frotta contre mes jambes engourdies par le froid. C'était Colle-Forte, c'était certain. Sa présence était chaleureuse, solaire, et rassurante, même au milieu de la nuit.

— Quand on parle du loup ! dis-je en me penchant pour lui gratter la tête. Enfin, du chat… Comment tu es arrivé là, toi ?

— Vous l'avez appelé, dit Caroline Lefèvre, et il est venu. C'est aussi simple que ça. Mais je ne comprends pas pourquoi il vous a choisi…

— Nous avons le journal de Melnyk, admis-je. Et nous avons utilisé une formule de localisation...

— Ah. Voilà qui est plus clair.

— Vous n'étiez pas à bord du train, dit Melusine. Pourquoi vous ont-ils enlevée ? Est-ce en rapport avec votre frère ?

De nouveau, des *clang-clang-clang*, quelque part dans le lointain. Suivis de cris, peut-être. Des grognements. Je réprimai un frisson. Cet endroit allait nous rendre fous avant de nous faire mourir de soif.

— Mon frère, reprit Caroline d'une voix terne. Mon petit frère. Oui, j'ai cherché à savoir ce qui était arrivé dans le train, quand il est mort. J'ai découvert que je n'étais pas la seule à chercher. Quelqu'un paye cher pour « *déplacer* » les voyageurs et les membres d'équipage de ce jour-là.

— *Déplacer*, ce sont les Kobold, dis-je, pas les Gobelins. Ce n'est pas pareil.

— La précision est importante, dit Mademoiselle Melusine. Pourquoi font-ils cela?

— À cause de la Réunion de 1883, répondit Caroline Lefèvre. Cette date a créé un lien très spécial entre vous tous. Quoi exactement, c'est ce que je tentais de savoir.

— Un lien très spécial, répéta Mademoiselle Melusine, qui demande que nous soyons tous présents. Voilà qui est mystérieux en effet. Et inquiétant.

— Mais les Muses ? dis-je. Quel rapport avec les autres Muses ? Il y en avait une à bord avec nous, Alfred Berger, mais il est à Vienne.

— Ce n'est peut-être pas lié, dit Mademoiselle Melusine. Peut-être que cette histoire d'ange à trois ailes n'a aucun rapport avec nous.

— À part Charles Dumont, dis-je.

— C'est bien son genre de s'attirer tous les ennuis en même temps, dit Mademoiselle Melusine. Un peu comme Charles Fontaine. Nous devrions les empêcher de se revoir, sous peine de mettre l'univers en danger.

Les *clang-clang-clang* d'une nouvelle troupe de gardes en approche nous interrompirent une fois de plus. Ils s'approchaient plus vite, et de façon plus

désordonnée ; le chuintement des Coquilles se mêlait aux coups. Bientôt une armée de pieds lourds, menée par des croassements dans une langue stridente, arriva en traînant quelque chose. La chose se débattit si fort qu'ils durent lâcher prise, leur charge tombant au sol avec un bruit plat. Ce fut suivi d'un écœurant bruit sourd qui m'évoquait un boucher attendrissant de la viande, une cascade de coups comme des rochers qui s'entrechoquaient, puis un mouvement dans du tissu froissé. Le *clic-clic* du verrou ouvert, le *plof* d'un corps jeté sur le sol sale. Puis le *clac-clic-clic* du verrou, encore. Les *clang-clang-clang* et les cris stridents s'éloignèrent.

— C'est ça, dit une voix rauque et furieuse que je pouvais reconnaître entre mille. Fuyez, bande de couards !

— Camille Gardet ?

Deux flammes, une grise et une bleue, révélèrent le visage abîmé de l'ange. Il avait l'air aussi douloureux sous une couleur que sous l'autre.

— Comment êtes-vous arrivée ici ? demanda Mademoiselle Melusine. Vous n'avez rien à voir avec le train.

— À votre avis ? cracha Gardet. Je suis venu saigner ici parce que le froid et la moisissure sont meilleurs pour ma peau !

— Vous saignez ? demanda Mademoiselle Melusine, soudainement alerte.

— Non, lâcha Gardet.

— Faites-moi voir tout de même, dit Mademoiselle Melusine de sa plus belle voix de médecin autoritaire. Puis-je avoir plus de lumière, s'il vous plaît ? Votre bras.

Avec réticence, Gardet tendit son bras pour que Mademoiselle Melusine l'inspectât à la lumière bleue-grise dont nous avions augmenté l'intensité.

— La bonne nouvelle, c'est que votre bras ne saigne pas, dit Mademoiselle Melusine. La mauvaise... c'est qu'il est fait de pierre.

— J'avais remarqué, répondit Gardet, merci bien.

— On a tenté de vous pétrifier ? demanda Caroline Lefèvre. Qui ?

— Vous êtes qui, on peut savoir ? demanda Gardet.

— Caroline Lefèvre, gouvernante.

— Ah, vous êtes là aussi, vous ? dit Gardet. Ce ne sont plus des Catacombes, c'est une terrasse de café parisien !

— Ce n'était pas Dumont, n'est-ce pas ? dit Mademoiselle Melusine.

— Non, dit Gardet avec une petite moue. C'était Félix. Vous aviez raison. Contente ?

— Je ne suis pas si facilement satisfaite, dit Mademoiselle Melusine. Continuez.

— J'ai suivi les Gobelins de ce matin jusqu'au jardin du Luxembourg. Là ils sont entrés sous terre, alors je les ai suivis. C'est un vrai labyrinthe, là dessous.

— Nous avons remarqué, dis-je.

— Je suis tombée sur Félix… il est manipulé par quelqu'un, vous aviez raison. Il a sorti une sorte de couteau, et il disait quelque chose à propos de rendre sa liberté à quelqu'un. J'ai voulu parer avec mon épée, et voilà ce que ça a donné.

Elle secoua son bras. On devinait une protubérance difforme, à la place de sa main. L'épée de flamme était également devenue de la pierre.

Chapitre 17

Les Catacombes

— C'est fascinant, dit Mademoiselle Melusine. La lame a dû prendre le coup à votre place… mais malheureusement elle fait partie de votre bras.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda Caroline Lefèvre. Permettez-moi d'être directe, mais pourquoi ne vous a-t-il pas achevée ?

— Quelqu'un est arrivé, répondit Gardet. Il a crié quelque chose, j'ignore quoi. Des Gobelins sont arrivés pour me traîner ici.

— Je crains que la pétrification ne s'étende, dit Mademoiselle Melusine. Il faudrait vous emmener au plus vite voir quelqu'un qui s'y connaît en magie. Ou en anges. Ou les deux, si possible.

— Rien de plus facile, railla Gardet, il nous suffit de sortir d'ici, et d'éliminer toute la vermine qui traîne dans ces couloirs... Qu'est-ce que c'est que ça ?!! dit-elle avec un sursaut.

Colle-Forte avait décidé que le moment était venu de montrer tout son amour à Gardet. Il avait sauté sur ses genoux en ronronnant comme une machine à vapeur et se frottait contre son bras pétrifié. Cet animal n'avait réellement peur de rien, pensai-je.

— Ce n'est qu'un chat, dit Mademoiselle Melusine. Plus ou moins.

— Éloignez cet animal de moi ! s'écria Gardet. Je ne suis pas encore devenue un meuble pour faire ses griffes !

— Ce n'est pas mon chat, dit Caroline Lefèvre sur un ton neutre.

— Parce que ce chat est à quelqu'un ? dit Gardet. Qui emmène son chat dans les Catacombes ?

— Il est à moi, dis-je. Enfin, je crois. Je n'ai jamais eu de familier avant. Je ne sais même pas ce qu'il est venu faire ici...

— Il est venu parce que vous l'avez appelé, dit Caroline Lefèvre. Il fera toujours ce dont vous avez besoin. Et si vous avez peur, il viendra vous réconforter.

— Je n'ai pas besoin d'être réconfortée, dit Gardet. Je n'ai pas peur !

— Stephen nous a dit qu'il pouvait aussi aller chercher de l'aide, dit Mademoiselle Melusine.

Je me souvins de Colle-Forte au cimetière, comment il était venu à moi, et comment il était allé chercher Stephen quand j'avais eu besoin d'aide. Stephen. Où était-il ? Chez les Muses, oui, avec David qui pouvait contacter Barbara…

— Où est-il passé ?! s'écria Gardet. L'animal ! Il était sur mes genoux et il a disparu !

— L'avez-vous envoyé quelque part ? me demanda Caroline Lefèvre.

— Je crois, dis-je. Je l'espère. J'ai pensé aux Winter.

— Oh non, grogna Gardet, pas encore eux...

— Pourtant ils sont les seuls à pouvoir nous trouver, dit Mademoiselle Melusine.

— Vous vivez d'espoir dit Gardet. Même avec un chat magique pour les guider, nous sommes au fond d'un labyrinthe rempli de saletés. C'est moi que

vous auriez dû envoyer pour les guider.

— Pourquoi vous ? demanda Caroline Lefèvre. Vous connaissez le chemin vers la sortie ?

— Je suis un ange qui guide les âmes ! répondit Gardet. Évidemment que je connais le chemin de la sortie ! Je connais tous les chemins !

—Voilà qui est parfait, dit Caroline Lefèvre, je connais un sort qui fera l'affaire pour les verrous. Si j'ouvre la porte, pourrez-vous nous mener dehors ?

— Vous pouviez ouvrir la porte et vous n'êtes pas sortie ?! dit Gardet.

— Je ne savais pas par où sortir, dit Caroline Lefèvre. Je ne tenais pas à être rattrapée et torturée pour rien.

— Reste à savoir ce que vous comptez faire pour les troupes de Gobelins, dis-je, et le reste des « saletés ».

— Si notre cavalerie arrive, dit Mademoiselle Melusine, ils vont détourner l'attention des Gobelins. Nous n'avons plus qu'à attendre le signal que la diversion est arrivée.

— Et ce serait quoi, ce signal ? demanda Gardet.

Comme en réponse à la question, de grands cris fusèrent à travers les tunnels. Des coups sourds firent vibrer les murs autour de nous, délogeant une poussière ancestrale des ossements. Des Coquilles passèrent en courant devant notre cellule et, à en juger par les bruits de pas qui résonnaient tout autour de nous, un grand mouvement de troupe avait lieu dans les tunnels supérieurs.

— Eh bien, dit Caroline, voilà notre signal.

Repartir dans les couloirs souterrains ne m'enchantait guère mais, pensai-je, j'y allais en compagnie d'une Chasseuse, d'une ange, et d'une future médecin, et j'en tirai un peu de courage. Je vis brièvement la lumière bleue près de la grille, suivis d'un *clic-clic* salutaire. La grille s'ouvrit en grinçant.

— Prenez à droite en sortant, dit Gardet. Et laissez-moi tranquille, dit-elle alors que je l'aidais à se lever, je peux encore me débrouiller !

Caroline Lefèvre éclairait à peine le couloir, au cas où nous ferions de mauvaises rencontres. Les coups sourds, résonnant dans les tunnels, semblaient venir de tous les côtés ; il était impossible de dire si nous nous éloignions ou si nous nous rapprochions des combats. Chaque croisement me semblait être une énigme de sphinx, mais Gardet semblait être sûre d'elle.

— Attendez ! souffla Caroline Lefèvre s'arrêtant soudain. Écoutez !

Des cris, encore. Différents cette fois. Ce n'était pas des cris de douleur, mais des appels, venant du couloir sur notre gauche.

— Ce sont peut-être d'autres prisonniers ? dit Mademoiselle Melusine.

— Nous ne pouvons pas les laisser ici ! dit Gardet.

— Cela va de soi, dit Caroline qui s'engageait déjà dans le passage.

Des bras sortaient des grilles, tapant sur les barreaux pour accompagner les cris des prisonniers. Alors que notre lumière s'approchait d'eux, je reconnus les visages des employés français de la Compagnie des Wagons-Lits que j'avais rencontrés deux ans auparavant ; serveurs, valets, et au milieu d'eux, notre ancien conducteur de wagon, Monsieur Courtois.

— Monsieur Quatresous ! s'écria celui-ci. Si je m'attendais !

Monsieur Quatresous… ? Ah, oui. Je portais mes vêtements de « photographe ». J'avais oublié qu'ils changeaient la perception que les gens avaient de moi.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, dit Caroline Lefèvre. Sortez, vite.

Clic-clic, et la grille grinça sur ses gonds. Une douzaine de personnes nous rejoignit, et Courtois saisit ma main avec chaleur.

— Merci ! me dit-il les larmes aux yeux. Merci ! Ça a été un cauchemar ! J'ai bien cru mourir ici !

— Monsieur Courtois, répondis-je, auriez-vous vu Monsieur Fontaine ? Vous vous souvenez de lui, grand, maigre, il parle tout le temps…

— Bien sûr que je me souviens de lui ! répondit Courtois. Et je l'ai vu ! Ils l'ont emmené avec le valet, quand ils ont essayé de faire sauter les cages. Le valet s'est enfui, mais ils ont mis monsieur Fontaine à part.

— À part ? répétai-je. Où ça, à part ?

Juste à ce moment-là, un bataillon de Coquilles fit irruption dans le couloir. Les employés des Wagons-Lits se précipitèrent sur eux comme un seul homme, en hurlant ce que je crus reconnaître comme des slogans syndicalistes. Les Coquilles furent submergées.

— Il n'est peut-être pas loin, dit Mademoiselle Melusine. Il y a encore des cellules par ici, essayons.

Je continuai dans le couloir, ma lumière grise et pâle au creux de la main, le cœur battant. Quelle cellule ? Quelle cellule ? Tous les verrous s'ouvraient, au fur et à mesure que nous passions devant les grilles. Où était Fontaine ?

— *Hmmm* ! *Hmm-mmm* !

— Ici !

Il était là ! Attaché et bâillonné, mais vivant ! Un poids énorme s'envola de ma poitrine. J'avais Fontaine et Mademoiselle Mélusine avec moi ; l'équipe était enfin complète. Tout finirait bien. Je fonçai dans la cellule et me dépêchai de lui retirer le bâillon avant de m'attaquer aux liens. Nous aurions le temps de nous retrouver une fois sortis.

— Si vous saviez comme je suis content de vous voir ! me dit-il avec un grand sourire. Et Mademoiselle Melusine ! Vous êtes là aussi ? Comment m'avez-vous trouvé ?

— Vous serez content plus tard, dit Mademoiselle Melusine. Dépêchez

vous, nous avons un clan entier de Gobelins après nous.

— J'ai vu ! dit Fontaine. Ils ont les gens de l'Express d'Orient… oh, vous les avez trouvés ! Vous êtes formidables ! Je pourrais vous embrasser !

— Contrôlez vos ardeurs, dit Gardet. Et dépêchez-vous de marcher.

Nous remontions vers la surface ; l'air était moins froid et circulait plus librement. Les couloirs devinrent des salles, puis d'autres salles mieux éclairées, aux plafonds bas soutenus par de larges piliers rectangulaires blancs. Les murs étaient faits d'os, empilés d'une manière presque artistique : une « couche » de tibias, puis une rangée de crânes qui nous regardaient de leurs yeux vides, puis une autre « couche » d'os, une rangée de crânes, des crânes qui formaient des croix, des crânes qui formaient des flèches, des crânes, des crânes, des crânes…

Les coups sourds, que nous n'avions plus entendus depuis que nous avions quitté notre cellule, retentirent à nouveau. Ils étaient plus proches, cette fois-ci.

— Que se passe-t-il ? demanda Fontaine. D'où est-ce que ça vient ?

— De ce tunnel, dit Gardet en désignant un conduit creusé dans la roche. Quelqu'un semble déterminé à passer à travers.

— À travers la *pierre* ? dit Fontaine.

Les coups continuaient, s'intensifiaient, faisant trembler tout le tunnel.

— Tout va s'effondrer, dit Caroline Lefèvre.

— Restez où vous êtes ! cria Gardet à Courtois et aux employés qui étaient encore dans la salle précédente. Ne bougez plus !

— En effet, vous n'allez pas bouger d'un pouce.

Encore quelqu'un qui savait faire son entrée ; un ange, donc. Une grande silhouette se détacha des ombres devant nous, dans le tunnel qui tremblait toujours. Je le devinais à peine, mais ce n'était pas la carrure de Dumont. Immédiatement, Caroline Lefèvre fit bouger un morceau de pierre dans la poussière afin d'y dessiner un grand cercle autour de nous. Quatre symboles furent ajoutés, et le cercle se mit à briller. Un cercle protecteur ? Ou un piège ?

En tout cas, la lumière éclaira le nouvel arrivant. Des yeux noirs. Des cheveux ondulés. Un visage que j'avais vu sur la photographie. Félix, alors. Félix, avec l'air possédé d'un fou.

— Cette barrière ne tiendra pas, dit Félix. Vous allez retourner bientôt dans vos cages.

C'était une protection, alors. Élémentale ou invo… c'était bien le moment de penser à ça !

— Il faudra me tuer d'abord, dit Gardet.

— Si tu insistes, dit Félix. Cela ne sera pas difficile de terminer ce que j'ai commencé.

— C'est lui qui vous a mise dans cet état ? demanda Fontaine.

— Pas tout seul, je vous l'assure ! se défendit Gardet.

— Je n'ai besoin de personne pour te remettre à ta place, répliqua Félix. Il est temps que quelqu'un te donne une bonne leçon.

— C'est amusant, dit Gardet, j'allais dire la même chose.

Gardet fit un pas hors du cercle de protection. À l'expression de Caroline, il était évident qu'elle désapprouvait.

— Qui t'a fait ça, Félix ? dit Gardet en faisant un pas de plus en direction de lui.

— Qui m'a fait quoi ? dit Félix.

— Qui te force à travailler pour lui ? demanda Gardet en s'avançant implacablement. Qui t'a dit de nous mettre dans des cages ? Qui t'a cassé ?

— Personne ne m'a « cassé », répondit Félix en ouvrant ses ailes. J'ai été « révélé ».

Ses deux paires d'ailes brillaient faiblement d'une couleur rosâtre veinée de reflets malsains. La cinquième pendait à un angle improbable, et était entièrement gangrenée d'un vert maladif. Cinq ailes. Ah.

Gardet ne s'arrêta pas pour autant. Félix eut un geste nerveux du bras, et une liane difforme, aux épines qui ressemblaient plus à des os brisés, claqua comme un fouet. Gardet tendit son bras gauche et laissa la liane mordre sa veste en cuir, et la chair en-dessous. Elle tira sur le fouet, et fit basculer l'autre ange vers elle.

— Je suis désolée, Félix, de ne pas avoir pu te protéger.

Elle leva son bras de pierre et l'abattit brutalement contre le mur à sa gauche. Le bras explosa en morceaux, projetant des débris sur les deux anges. Immédiatement, la lame de feu jaillit de son avant-bras et s'abattit sur Félix, qui ne put rien faire.

Deux ailes disparurent dans une pluie de plumes.

Félix hurla, et se débattit comme un beau diable. Gardet, les yeux brillants, leva à nouveau sa lame de flammes. Félix poussa un long hululement, et ses trois dernières ailes subirent le même sort. J'échangeai un regard effaré avec Fontaine et Mademoiselle Melusine.

— Que va-t-on pouvoir dire à Adélaïde ? Souffla-t-elle. Elle semblait beaucoup tenir à lui.

— Il est vivant, dit Caroline Lefèvre.

Félix était tombé aux pieds de Gardet. Vivant. Les yeux écarquillés et tremblant comme s'il avait subitement un accès de fièvre, mais vivant. Le bras de Gardet ne saignait pas, non plus. Les flammes avaient dû tout cautériser...

— Ah, dit Fontaine. Certes, mais pour combien de temps ?

— La question va se poser pour nous aussi si nous restons ici ! dit Caroline Lefèvre.

Les coups ne s'étaient pas arrêtés, bien au contraire. Et la force de l'impact du bras de Gardet contre la paroi n'avait pas arrangé les choses. La pierre se lézardait par à-coups ; petits, mais réguliers.

— Dépêchons-nous ! cria Fontaine. Courtois ! Venez vite ! Courez !

Il y eut une ruée dans le tunnel. Chaque pas semblait agrandir la fissure ; la roche se désagrégeait un peu plus à chaque coup sourd et tombait en pluie sur le sol.

Je m'engageai en dernier, juste derrière Mademoiselle Melusine et Fontaine. Il y eut un coup brutal, et la pierre explosa sur ma gauche. Je me plaquai contre le mur opposé, me protégeant des débris et de la poussière qui nous enveloppa comme un nuage.

— Attention, Quatresous !

Un corps bougeait près de moi, sous les débris. Un corps couvert d'écailles, et dont les mouvements saccadés témoignaient d'une colère terrible. Une gueule énorme plantée de dents chaotiques s'ouvrit, et le démon écaillé fonça vers moi.

Jusqu'à ce qu'il s'arrêtât en plein élan, et fut traîné sur le ventre par le trou dont il venait. C'était un alligator. Un *alligator*, dans les égouts de Paris !

— Viens par là mon chaton, dit Barbara qui tenait l'animal par la queue. Je n'en ai pas fini avec toi.

— Forcément, dit Gardet. Quelqu'un qui défonce les murs, ça ne pouvait être que vous.

— Camille ! s'écria Barbara. Quelle excellente surprise ! Je suis un peu occupée, mais je suis à toi dans une seconde !

— Faites attention ! dit Mademoiselle Melusine. Les anciennes carrières ont affaibli le sous-sol de Paris.

L'alligator fonça sur Barbara qui le saisit à bras le corps, le souleva, et le jeta par terre avec une force phénoménale. Le sol se mit à vibrer, comme s'il était grignoté par en dessous. Des fentes apparurent, zigzagant horizontalement puis verticalement, et des morceaux de pierre tombèrent dans un vide qui s'étendait à toute vitesse. Une pluie de cailloux nous tomba sur la tête, suivie par des bouts de plafond de plus en plus larges. Mes mains saisirent celles, tendues, de Fontaine et Mademoiselle Melusine, mais le sol céda sous nos pieds et je me sentis partir dans le vide au milieu des pierres et des crânes.

Ma chute fut brutalement arrêtée par un réseau de chaînes qui pendait

lamentablement, à présent que le reste de ce qu'il avait recouvert n'était plus là. Je m'emmêlai dedans comme un insecte sur une toile d'araignée, alors que Fontaine et Mademoiselle Melusine passèrent à côté. Les retenir ! Les retenir de toutes mes forces ! Fontaine était accroché à ma main gauche, Mademoiselle Melusine à ma main droite. Derrière eux, comme au ralenti, Barbara et l'alligator furent engloutis par l'obscurité béante d'un trou sans fond.

C'était comme si on m'arrachait les bras. Une douleur déchirante, dans mes épaules, à travers mes os, à travers mon dos, tirant sur mon cou. Je ne pouvais pas respirer. Mes doigts étaient des étaux de feu autour de leurs poignets, et leurs mains se cramponnaient à moi en retour.

— Remontez ! criai-je.

Fontaine tenta de se balancer pour s'accrocher aux chaînes, en vain. Il essaya encore, tirant sur mon bras pour s'élever. Je retins un hurlement. Le mouvement allait déboîter mon coude.

— Je ne peux pas atteindre la chaîne ! dit-il. Je suis désolé. Je ne peux pas l'atteindre.

— Essayez encore ! criai-je.

— Non, dit Fontaine d'une voix étrangement calme, nous allons tomber tous les trois. Quatresous, vous allez devoir me lâcher.

— Non !

— Avec vos deux mains, vous pourrez remonter mademoiselle Schaefer.

— Non ! protestai-je. Je ne veux pas ! Je ne veux pas choisir entre vous deux !

— Et moi, dit Fontaine, je ne veux pas que nous mourrions tous les trois ! Vous n'avez pas le choix, reprit-il d'une voix plus calme. C'est moi qui ai choisi !

Fontaine lâcha ma main ; je ne le retenais plus que par le poignet, et mes doigts glissaient.

— Ne faites pas ça ! dis-je en hoquetant sous l'effort. On vient à peine de vous retrouver !

— Je suis désolé, Quatresous. Je suis vraiment, vraiment désolé.

Avec sa main libre, il souleva mes phalanges. Je résistai jusqu'à mes dernières forces, mais mes bras me trahirent. Mes muscles étaient sur le point d'exploser, mais je serrai les dents pour gagner encore quelques secondes. Je fermai les yeux sous l'effet de la douleur, un instant, un battement de cœur, pas plus. Soudain le poids disparut de mon bras gauche.

Quoi ? Que s'était-il passé ? *Quoi* ?

Le cri resta dans ma gorge. Je n'avais même pas vu Fontaine disparaître.

Chapitre 18

Rues de Paris

Ma main libre fut saisie. Mademoiselle Melusine. Oh. Oui. Ne pas la lâcher. La hisser vers moi, avec l'énergie du désespoir. Elle s'accrocha aux chaînes. Lutta pour y grimper. Ne pas la lâcher. Surtout ne pas lâcher. Un soubresaut des chaînes, puis deux. Elles s'étiraient, glissaient contre la paroi. Vers le haut. Je pouvais sentir le courant magique à travers elles. Qui ? Caroline Lefèvre. Bien sûr. Vers le haut. Ne pas lâcher. Une main tendue. Nous sortions de l'abîme.

Puis il fallut rejoindre le bord du gouffre, un bord assez solide pour supporter notre poids sans s'effondrer un peu plus. Mon corps agissait sans moi. Je grimpais sans voir où je mettais les mains, les pieds, de retour sur un sol stable. Mais le sol n'était pas stable, pas vraiment. Le monde était légèrement faussé. C'était une erreur, certainement. Une erreur qui allait être corrigée, et il fallait surveiller le trou béant pour guetter le moment où tout allait rentrer dans l'ordre.

Le gouffre avait engloutit le tunnel, tout le sol, une partie des parois. Je scrutai le vide. Je ne sentais plus rien, plus mes bras, plus mon dos, plus rien.

— Où sont les autres ? dit la voix de Mademoiselle Melusine.

— Les gens des Wagons-Lits ont été emmenés par Camille Gardet, dit la voix de Caroline Lefèvre. Elle les guide vers l'extérieur.

— C'est bien.

— Mon cercle protecteur est brisé. Il tient encore, mais plus pour très longtemps, et je n'ai plus d'énergie pour le refaire. Il faut partir.

Je ne pouvais pas partir. J'attendais un miracle.

— C'est fini, me dit Caroline Lefèvre en me posant la main sur l'épaule. Ne vous accrochez pas à l'espoir. C'est ça qui ronge.

Je ne voulais pas l'entendre. Si j'ignorais ses mots, ils allaient tomber dans le trou, eux aussi, et je ne les aurais jamais entendus.

— Quatresous, me dit Mademoiselle Melusine. Si nous restons ici, nous allons mourir aussi.

Impossible, pensai-je, puisque Fontaine n'était pas mort. Il n'était pas mort.

— Quatresous…

Je m'arrachai à la contemplation du vide pour constater que des Gobelins s'étaient rassemblés de l'autre côté du trou, en bordure de ce qui restait du cercle de protection. Des Coquilles tentèrent de grimper sur les parois, mais une fois au-dessus du trou le plafond s'effrita et tomba par plaques entières. Plaques et créatures plongèrent vers les ténèbres sans un son.

Mais si, il y avait un son ! Un son de frottement, de soie froissée, et de vol d'oiseau.

Dans le trou, on distinguait un amas de plumes, roses, en mouvement. Un ange battait des ailes, remontant péniblement, gêné par les débris inégaux et le fardeau qu'il portait. Sa troisième aile battait de manière désordonnée et s'accrochait sans cesse dans les aspérités de la roche.

Dumont. C'était Dumont. Avec Fontaine ! Celui-ci était inconscient, mais je pouvais le voir respirer. À tous les dieux et divinités qui m'écoutaient à ce moment-là : *merci* ! *Merci* ! *Merci* !

— *Ramène-le ici. Immédiatement.*

Au milieu des Gobelins se tenait un homme, au visage dissimulé par un masque de tissu. La voix était familière mais, en même temps, le ton m'était complètement étranger. Jamais je n'avais détesté un inconnu autant que je détestai cet homme à ce moment-là. Dumont se tourna vers lui, mais hésita.

— Monsieur Dumont, dit Caroline Lefèvre, vous n'êtes pas obligé de faire ce qu'il vous dit. Fontaine sera en sécurité avec nous. Avec eux, il sera enfermé, affamé et battu. Vous le savez.

Dumont se tourna vers elle, les yeux écarquillés de surprise. Sa tête oscilla d'un côte à l'autre ; il ne pouvait pas se décider. Mais il fatiguait clairement et, si cela durait plus longtemps, il allait lâcher Fontaine. Non !

— Edmond Collet ! cria l'homme masqué. Je t'ordonne d'obéir ! Amène-le ici tout de suite !

— Marie vous attend, insista Caroline avec douceur mais fermeté. Nous nous occuperons de Fontaine.

— Les Lycaons, dit Mademoiselle Melusine. Vous vous souvenez des Lycaons ?

Dumont perdit de l'altitude, et je crus qu'ils étaient perdus tous les deux. Ce fut le moment que Fontaine choisit pour revenir à lui et ouvrir les yeux.

— Charles ? dit-il en voyant l'ange au-dessus de lui.

Dumont reporta son attention entière sur lui. Un grand sourire éclaira son visage.

— Charles, répondit-il. C'est toi. C'est moi, aussi !

— Content de te revoir, mon vieux ! dit Fontaine. Si tu savais depuis combien de temps je te cherche !! Dis-moi, pourquoi sommes-nous au-dessus du vide ? Ça t'embêterait de me poser avec mes amis ?

— Collet ! *Charles Dumont !* Je t'interdis de le ramener à ses compagnons ! *Viens ici* !

S'arrachant aux ordres de l'homme masqué, Dumont lâcha maladroitement Fontaine de notre côté du gouffre. Je saisis le bras de celui-ci pour le retenir. Il

était là. Pour de vrai. Je respirai, enfin. Si les Gobelins ne me tuaient pas, c'était sûrement une crise cardiaque qui allait le faire... Dumont, de son côté, avait l'air très fier de lui.

— Pouvez-vous marcher ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Je crois, répondit Fontaine. Oui, oui, je peux. Je ne suis pas blessé. Je ne saigne pas.

— Vous ne saignez pas, confirma Mademoiselle Melusine. Pas extérieurement, en tout cas.

— Ce qui est formidable avec vous, c'est que vous avez toujours le mot pour rassurer.

La masse hirsute de l'autre côté du fossé se fendit pour laisser passer des Gobelins portant des planches. Celles-ci furent jetées à travers la barrière magique, qui s'éteignait lentement, mais elles étaient trop courtes et furent englouties dans le vide.

— Si vous n'êtes pas morts, je peux savoir ce que vous faites ? cria la voix de Gardet, précédant son apparition dans le tunnel derrière nous. Vous étiez censés nous suivre ! Dépêchez-vous !

— Le Dragon !! s'écria Dumont. Elle ne doit pas m'attraper !

Il n'y avait pas beaucoup de place entre Gardet et la paroi du tunnel, mais Dumont réussit à s'y faufiler comme une anguille avant que quiconque ne pût réagir.

— Charles ! cria Fontaine. Mais c'est pas vrai ! On va devoir lui mettre une laisse ! Charles !

Nous entraînant les uns les autres, nous nous engouffrâmes dans le tunnel, à travers des couloirs macabres, des grilles, des passages, jusqu'à un escalier qui me parut sans fin. Aucun bruit, cri ni même aucun frottement de cape de Gobelins sur le sol ne nous suivit ; avaient-ils renoncé ? Manquaient-ils de planches assez longues ?

Une fois à l'air libre, j'oubliai toutes ces considérations. Nous étions place Denfert-Rochereau, devant le Lion de Belfort, symbole majestueux d'une vaillante résistance aux Prussiens, inauguré cinq ans auparavant, et qui avait été poliment tourné vers l'Ouest pour ne vexer personne. Je crus sortir des enfers.

— Je le vois ! cria Fontaine. Charles ! Il est là-bas, de l'autre côté de la place !

— Il a l'air épuisé, dit Gardet. Il ne va pas pouvoir courir longtemps comme ça, encore moins voler.

— Mais est-ce que cet imbécile s'en rend compte ? dit Fontaine.

Dumont devait s'en rendre compte, parce qu'il se dirigea vers un fiacre abandonné, et sauta à la place du conducteur. Le cheval fit une embardée,

paniqué, et partit en arc de cercle, mi-trottant mi-bondissant, dans le boulevard Denfert-Rochereau en direction du nord.

— Mais il nous aura tout fait, cet animal ! se lamenta Fontaine. On ne va pas pouvoir le suivre !

— On va essayer, dit Gardet. Il ne contrôle pas sa bête, nous avons une chance.

Une chance ? À pied ? Sinon, où voyait-elle un fiacre ? Il n'y en avait aucun en vue… Gardet ouvrit la portière de l'omnibus TG, direction Hôtel de Ville, qui attendait tranquillement à son arrêt. Ah.

— Nous volons un omnibus ? dis-je.

— Nous *empruntons* un omnibus ! Montez ! dit Gardet.

Nous eûmes à peine le temps de grimper par la petite porte arrière, qui donnait accès à l'escalier en colimaçon, que Gardet lançait déjà les chevaux, tenant les rênes d'une main.

— N'avez-vous donc rien trouvé de moins voyant ? dit Fontaine. Il n'y avait plus de camion de pompiers ?

— Taisez-vous et laissez-moi me concentrer.

La voiture volée par Dumont était un petit modèle, léger, tracté par un cheval nerveux. Quand le cheval ne se braquait pas, la voiture filait, se glissait entre les autres véhicules, le long du large boulevard aux façades neuves et propres.

— Plus vite ! dit Fontaine. Il commence à le maîtriser !

— L'omnibus est trop lourd, dis-je.

— Mais nous avons deux chevaux !

— La voiture est lourde et nous sommes cinq, expliquai-je. Vous auriez dû voler une autre voiture.

— J'y penserai la prochaine fois ! dit Gardet.

— Je vais essayer de faire quelque chose pour le poids, dit Caroline Lefèvre en se mettant à tracer des symboles sur le sol.

— Nous y arriverons, dit Fontaine**.** La circulation devrait les bloquer rapidement.

Fontaine ne croyait pas si bien dire. La voiture de Dumont fit une brusque embardée avant de tourner en catastrophe sur la droite, évitant de justesse une petite dame portant un immense chapeau couvert de plumes. Le carrefour de Port Royal était complètement bloqué, noir de monde ; il y avait des gens montés sur les balcons, sur les réverbères, sur les auvents de boutique. Mais qu'est-ce qu'il se passait ?

Avec lourdeur, mais par miracle sans écraser personne, l'omnibus tourna et s'engagea sur le boulevard de Port Royal. Celui-ci était à peine plus dégagé.

— C'est de la folie ! dit Fontaine. Le boulevard Saint Michel n'est jamais

fermé comme ça, sauf le matin pour les Halles et ce sont des carrioles, pas des piétons !

— Et nous sommes dimanche, dit Mademoiselle Melusine. Oh ! Nous sommes le dimanche 1er juin ! C'est l'enterrement de Victor Hugo ! Le cortège l'amène depuis l'Arc de Triomphe jusqu'au Panthéon, voilà ce qu'il se passe.

— Déjà le 1er juin ! s'écria Fontaine. Combien de temps ai-je passé sous terre ?

— Trop longtemps, dis-je.

— Attention ! cria Fontaine quand l'omnibus percuta une carriole transportant des tonneaux. Glissez-vous là ! Là !

— Je fais ce que je peux, dit Gardet, je suis un guide, pas un conducteur de bus ! Et je n'ai qu'une main !

— Donnez-moi les rênes, dis-je en m'installant à côté d'elle. Je sais quoi faire.

Gardet me jeta les rênes, et je guidai les chevaux entre deux charrettes. Les muscles de mes bras protestèrent, mais mes anciens réflexes reprirent le dessus.

— Nous allons toucher ! dit Fontaine.

Mais nous passâmes sans encombres. Les deux chevaux repartirent au trot, et ralentirent à peine lorsque je les dirigeai vers le trottoir et les fis passer près d'un réverbère afin d'éviter une grappe de sept enfants endimanchés.

— Vous avez des ressources cachées, dit Caroline Lefèvre.

— Des années comme chauffeur particulier, dis-je. Rien ne peut être pire que les Halles aux heures de chargement.

— Allez ! criait Fontaine aux gens. Bougez de là ! Vous pouvez passer, allez ! Mais il fait quoi, lui, avec sa carriole ?! Avancez !

— Crier ne sert à rien, dit Mademoiselle Melusine, nous n'irons pas plus vite.

— Je sais, répondit Fontaine, mais ça me défoule !

— Défoulez-vous sur quelqu'un d'autre !

Il y avait un avantage à être dans un omnibus, les parisiens avaient pris le réflexe de se pousser de notre route aussi vite que possible, et de loin.

— Je vois la voiture de Charles ! dit Fontaine. Il est seulement au prochain croisement ! C'est tout de même la poursuite la plus lente que je n'ai jamais vue, j'irais presque plus vite à pied.

— Rien ne vous empêche d'y aller, dit Gardet. Vous allégeriez la voiture.

— Je le fais si vous volez ! dit Fontaine. Vous êtes un ange, non ? Utilisez vos ailes !

Nous approchions du boulevard Saint Marcel et la circulation s'éclaircissait. La voie était libre, et Dumont allait nous distancer facilement…

Quelque chose passa près de mon oreille en sifflant. Qu'est-ce que ... ? Une sorte de feu d'artifice, non, plutôt une petite boule de feu, volait comme une étoile filante en direction de la voiture de Dumont.

— C'est vous qui avez fait ça ? cria Fontaine à Caroline Lefèvre. Mais vous allez le tuer !

— Ou nous tuer, dit Mademoiselle Melusine.

— Je cherche uniquement à le ralentir, répondit Caroline Lefèvre. Cela fait partie du sort, je lui vole sa vitesse.

— Il y a un sort pour ça ?!

Cinq, six, puis dix « boules de feu » suivirent ; seules les cinq dernières atteignirent l'arrière de la voiture de Dumont. Les boules se transformèrent en fils de lumière, reliant les deux véhicules.

— En tout cas, dit Mademoiselle Melusine, c'est très joli à regarder.

La route était large et droite, et le sort de Caroline Lefèvre devait effectivement marcher car la voiture de Dumont ralentit, alors que la nôtre prit de la vitesse.

— Pourquoi faut-il toujours qu'une rencontre avec Charles se termine par une course ? dit Fontaine. La dernière fois, c'était des centaures qui nous couraient après !

— Et la dernière fois, dit Mademoiselle Melusine, il y a eu des morts. Peut-être n'est-ce pas le moment de partager ces souvenirs ?

La voiture de Dumont déboucha à toute allure sur le boulevard de l'Hôpital, et fonça droit sur l'hôpital de la Salpêtrière.

— Il va directement se faire soigner ? dit Gardet. Ça nous économiserait du temps et des efforts.

— Non, il tourne à gauche ! dit Fontaine. Il remonte vers la Seine !

— Dommage.

Les rues me semblaient de plus en plus larges et dégagées. Bientôt nous serions en vue du Jardin d'Acclimatation, la gare d'Austerlitz... À moins qu'il ne s'arrêtât avant ? Son cheval allait bien finir par s'épuiser, pensai-je. S'il devait nous tirer aussi… mais le fiacre ne s'arrêta pas et s'engagea sur le pont pour traverser la Seine.

— Savez-vous par où passe le cortège ? demanda Fontaine. Si d'autres rues sont bloquées, nous pourrions peut-être lui tendre une embuscade ?

— Le cortège passe par la place de la Concorde et le boulevard Saint Germain, répondit Mademoiselle Melusine, avant de rejoindre le boulevard Saint Michel et le Panthéon.

— Forcément ! râla Fontaine. Nous sommes du mauvais côté ! Peut-être qu'il sait ce qu'il fait, finalement.

En tout cas, en quittant le pont d'Austerlitz, la voiture de Dumont tourna immédiatement vers l'ouest pour s'élancer le long des quais. Soit il savait où il

allait, soit son cheval le décidait pour lui, mais il n'y avait pas d'hésitation.

— Il essaye peut-être de nous perdre, dit Caroline Lefèvre. Où pensez-vous qu'il veuille aller ?

— Qui sait, dit Fontaine. Peut-être la rue du Luxembourg ? Il aurait voulu y aller en passant par Saint Michel, et… non, non, il aurait tourné plus tôt vers l'ouest.

— La rue du Chat-Qui-Pêche ? proposa Mademoiselle Melusine.

— Dans ce cas, dit Fontaine, il aurait dû s'arrêter avant de traverser la Seine. Il va beaucoup trop loin.

— Connaît-il vraiment Paris ? demanda Gardet. Il m'a l'air de quelqu'un qui se fait conduire partout.

— C'est le fils d'un cheminot, dit Mademoiselle Melusine, dès qu'ils n'ont plus de rails, ils sont complètement perdus.

— Et si c'était un piège ? dit Caroline Lefèvre. S'il nous amenait directement dans la gueule du loup ?

— Alors nous chasserons du loup, dit Gardet. Je n'ai pas le choix, je dois le récupérer.

Je vis la petite grimace de Mademoiselle Melusine du coin de l'œil à la mention du loup, mais manœuvrer l'omnibus le long des quais accaparait mon attention. La vitesse volée le transformait en machine implacable ; c'était tout juste si la voiture ne poussait pas les chevaux. Au moindre accrochage, nous pouvions nous renverser ou, pire, plonger directement dans la Seine à notre gauche. Au-dessus de la rivière, le ciel s'étendait, immense et lourd de nuages qui se reflétaient à la surface de l'eau. Non, pensai-je, ce n'est pas du tout là que je souhaitais terminer cette course.

Dumont dépassa l'île Saint-Louis ; au moins il ne cherchait pas à nous ramener à l'entrée des égouts où les Gobelins nous avaient enlevés. Mais où allait-il ?

— Attention ! cria Fontaine alors que nous arrivions au pont d'Arcole. Il a tourné ! Il va sur l'île de la Cité ! Que faites-vous ? Suivez-le !

— Si je tourne à cette vitesse, expliquai-je, nous allons tous à l'eau !

— Il faut ralentir avant le prochain pont, dit Gardet. Nous pouvons encore le rattraper !

Les fils de lumière s'éteignirent ; peut-être commandés par Caroline Lefèvre, peut-être parce que nous étions désormais trop loin. *Ralentis,* implorai-je. *Ralentis, ralentis, ralentis* ! L'omnibus perdit enfin de sa vitesse, et je pus négocier le pont au Change sans trop de peine.

Sur notre droite, nous pouvions voir le Pont-Neuf, et des curieux amassés partout, tentant de voir le cortège passant sur le pont de la Concorde de l'autre côté. La folie continuait jusque sur les berges de la Seine, des gens avaient les

pieds *dans* la Seine, d'autres étaient entassés sur des bateaux. Quelques audacieux avaient fixé des pilotis à leurs jambes, ou avaient escaladé des grues.

— Les gens sont fous, dit Fontaine. Le cortège passe facilement à deux kilomètres de là ! Ils ne verront rien, de toute façon !

— Effectivement, dit Mademoiselle Melusine, foncer à travers Paris dans un omnibus volé est beaucoup plus sain d'esprit !

Je continuai tout droit sur le boulevard du Palais, devant la Conciergerie, puis la Sainte Chapelle, et m'apprêtai à négocier l'entrée sur le pont Saint-Michel. Je ne vis pas le fiacre faire irruption sur ma gauche. Les chevaux firent chacun une embardée pour s'éviter, mais l'élan des voitures les propulsa violemment l'une contre l'autre. L'omnibus, stable et large, tangua un peu avant de se remettre sur ses roues. La voiture légère, elle, n'eut aucune chance et se coucha sur le côté, entraînant son cheval avec elle. Dumont sauta avant l'impact sur le sol.

Je tirai les rênes de nos chevaux pour les arrêter, et Fontaine et Gardet bondirent de l'omnibus vers la voiture accidentée. Dumont époussetait son manteau couvert de poussière comme s'il sautait de calèches en marche tous les jours.

— Charles ! cria Fontaine.

— Le Dragon ! cria Dumont en réponse. Vous ne m'aurez pas vivaaaaant !! cria-il encore en partant en courant le long du quai du Marché Neuf.

— Charles ! appela Fontaine. Où va-t-il, encore, cet animal ? Et où trouve-t-il encore la force de courir ?

Je voyais les tours familières de la cathédrale, qui me regardaient de leur air goguenard. Au bout du quai du Marché Neuf se trouvait le parvis de Notre-Dame.

Évidemment. Quand cette journée allait-elle enfin se terminer ?

Chapitre 19

Les Toits de Notre-Dame

Je n'avais pas le cœur d'abandonner le pauvre cheval attaché au fiacre renversé. Par miracle, toutes ses jambes semblaient intactes ; je le libérai aussi vite que possible, avant de remonter sur l'omnibus et de le lancer à la poursuite de l'ange cassé.

Dumont avait déjà atteint le parvis de Notre-Dame.

— Asile ! cria Dumont en courant vers les portes de la cathédrale. Asile !

Les portes s'ouvrirent en grand pour le laisser passer. Au moins, nous savions où il était. J'arrêtai la voiture devant la cathédrale. Les portes restaient ouvertes, mais pour combien de temps ?

— « Asile » ? répéta Gardet. Se croit-il dans un roman ?

— Le connaissant, dit Fontaine, très certainement. Il faudrait s'assurer qu'il ne ressorte pas par une autre porte.

— Vous voulez faire le tour de Notre-Dame pour fermer toutes les portes ? dit Gardet.

— Essayons plutôt de l'attraper à l'intérieur, dit Mademoiselle Melusine. Il a demandé l'asile, après tout. Il compte peut-être rester là.

— Mettons cette théorie à l'épreuve, dit Fontaine en sautant hors de l'omnibus, avant que quelqu'un ne referme ces portes.

Mais personne ne referma les portes devant nous. Personne n'était derrière les portes. L'entrée de l'église était vide.

Ce fut pourquoi le déluge de « *clang* » profonds qui montèrent de toute la cathédrale nous fit tous sursauter. Toutes les portes, y compris celles derrière nous, s'étaient brutalement refermées.

— Ah, dit Mademoiselle Melusine. Madame Lefèvre, il semblerait que vous aviez raison, et que nous venons effectivement de tomber dans un piège.

— Mais tendu par qui ? dit Gardet.

— Voyons le côté positif, dit Fontaine. Charles ne peut plus s'enfuir par une porte dérobée. Elles sont toutes fermées.

— Mais où est-il ? dit Mademoiselle Melusine. Il peut être n'importe où.

— Je le vois ! cria Fontaine en désignant le passage qui menait à la tour nord. Il est monté !

— Combien de marches y a-t-il, déjà ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Trois cent quatre-vingt sept, répondis-je.

— Cela nous laissera le temps de mettre au point une vengeance convenable pour nous avoir fait autant courir, dit Mademoiselle Melusine en prenant la suite de Fontaine dans les escaliers.

Une fois en haut de la tour, nous avions eu quelques idées de vengeance, mais aucune sur ce que nous allions faire pour attraper Dumont. Celui-ci errait au milieu des Chimères et semblait guetter quelque chose dans le ciel.

— Bon, cela suffit à présent, dit Gardet en se plantant au milieu de la

galerie. Venez ici !

Dumont eut un hoquet de surprise lorsqu'il la vit. Fontaine courut pour le prendre à revers et lui bloquer le passage.

— Nooon laisse-moi passer ! gémit Dumont. C'est le Dragon ! Je ne veux pas qu'elle me brûle !

Pourvu qu'il ne s'envole pas, pensai-je. Ce serait le bouquet de devoir grimper le long de la flèche pour aller le chercher.

— Je ne suis pas un « Dragon », dit Gardet. Et je ne brûle que les Muses qui ne sont pas sages.

— Mais je ne suis pas sage ! se lamenta Dumont.

— Non, admit Gardet, mais ce n'est pas de votre faute.

— Pas de ma faute ? répéta Dumont en haussant les sourcils.

— Elle est là pour t'aider, Charles, dit Fontaine. Elle ne te brûlera pas.

— Sauf cette aile en trop, dit Gardet avec une grimace.

— Quelle aile en trop ? demanda Dumont.

— Elle ne te brûlera pas avant qu'on en ait discuté ! insista Fontaine. Nous allons avoir une longue, très longue conversation.

— Je crains qu'il ne faille la reporter, dit Caroline Lefèvre qui s'était penchée par-dessus la balustrade des Chimères. Nous avons de la compagnie.

Le parvis de Notre-Dame était noir de Gobelins. Dans les rues avoisinantes, même chose. Je vis notre omnibus s'éloigner vers la Seine, les deux chevaux paniqués à l'approche de ces créatures. Oh, parfait. Nous étions enfermés *et* encerclés. Si je survivais à cette journée, pensai-je, j'irais allumer tous les cierges à Sainte Rita, la sainte des cas désespérés. Les Gobelins semblaient évaluer la cathédrale et choisir un point d'assaut.

— Encore ? dit Fontaine. Mais ils nous en veulent vraiment !

— Et nous ne savons toujours pas pourquoi, dit Mademoiselle Melusine.

— C'est à cause de la Réunion, dit Dumont. Janus dit qu'ils doivent tous nous avoir, sinon Lycaon ne peut pas revenir.

— Lycaon ? dit Fontaine. Tu veux dire, le roi grec mythologique qui a été changé en loup par Zeus ?

— Non, dit Dumont après réflexion. Ce soit être un autre Lycaon. Tu en connais beaucoup ?

— Veuillez m'excuser de vous interrompre, dit Mademoiselle Melusine, mais qui est ce « Janus » ? Est-ce le *Jabberwocky* ?

— Oh, non ! dit Dumont. Le *Jabberwocky* est bien plus effrayant. Janus, c'est lui, ajouta-t-il en pointant vers la masse de Gobelins dans laquelle je ne distinguais absolument rien. Je ne sais pas son nom, je l'appelle Janus, parce qu'il a toujours un masque de théâtre. Sinon j'aurais pu l'appeler Gargouille, ou Arlequin, ou...

L'énumération fut interrompue par des cris, s'élevant depuis le rassemblement sur le parvis. Me penchant sur la balustrade, je vis des jets de

lumière briller vivement, au-dessous de moi. Les gargouilles. Situées à plusieurs niveaux sur les façades, elles s'étaient mises à cracher des jets de liquide brillant et fumant qui, lors de l'impact au sol, explosaient en braises et en flammes sur les Gobelins.

— Qui fait ça ? demanda Fontaine. Mademoiselle Lefèvre, est-ce encore un de vos merveilleux sorts ?

— Absolument pas, répondit-elle.

— Et vous, Gardet ?

— Je ne saurais même pas comment faire, répondit Gardet.

— Alors nous avons un autre ange gardien, déclara Fontaine, et il faudra le remercier !

Celui qui contrôlait les Gobelins ne devait pas être impressionné par la riposte de la cathédrale, car la foule à capuche choisit de se jeter sur la cathédrale afin de l'escalader. Les gargouilles, dans un concert de grincements sinistres, firent pivoter leurs têtes, projetant leur feu liquide dans toutes les directions. Je vis l'un des Gobelins se faire frapper de plein fouet par un jet latéral. Il prit feu comme s'il avait été recouvert de flammes liquides et tomba sans faire le moindre bruit. Des Coquilles. Forcément.

Elles étaient assez nombreuses pour se servir de bouclier les unes aux autres. Celles qui dépassaient les jets s'accrochaient aux gargouilles, le temps de permettre à dix ou quinze autres de monter, inexorablement, vers nous. Si je n'avais pas eu si peur pour ma vie, j'aurais eu pitié de ces créatures qui n'existait que pour servir de chair à canon.

Je relevai la tête, cherchant quelques secondes de répit face à notre destin qui s'annonçait lugubre. Devant moi, sur la galerie en face, une Chimère en forme de diable me souriait d'un air très amusé, montrant ses crocs. Des crocs. Des griffes. Des becs. Oh. Oooh.

— J'ai une idée, dis-je en prenant un caillou pour tracer maladroitement un pentacle sur le sol juste sous une Chimère monstrueuse qui me tournait le dos.

— Devons-nous nous inquiéter ? dit Mademoiselle Melusine.

— Quatresous, dit Fontaine, qu'est-ce vous faites ?

— Faites-moi confiance, répondis-je. Et laissez-moi me concentrer.

Je m'assis dans mon pentacle, et respirai profondément. J'appelai une flamme d'Air. Puis deux. Puis trois. Plus. Encore plus. J'allais avoir besoin de beaucoup de flammes.

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire, dit Fontaine, mais ce serait bien d'aller plus vite.

— Taisez-vous, dit Caroline Lefèvre, et préparez-vous à vous battre. Ils arrivent !

Fontaine poussa Mademoiselle Melusine et un Dumont mystifié avec moi

dans le pentacle ; lui, Gardet et Caroline Lefèvre formèrent un rempart autour de nous. Caroline traça un deuxième cercle, protecteur. Il brillait à peine. Je fermai les yeux. *Aidez-nous*, implorai-je en envoyant les flammes aux quatre coins des tours. *Aidez-nous, aidez-nous, aidez-nous*.

Un grondement secoua la balustrade contre mon dos, la cathédrale entière semblait grogner. Je ne me laissai pas distraire. *Aidez-nous, aidez-nous, aidez-nous*.

— Par la barbe fleurie de Charlemagne ! entendis-je Fontaine s'exclamer.

J'ouvris les yeux. La Chimère au-dessus de moi s'était retournée ; elle saisit une Coquille et lui croqua la tête, avant de rejeter son corps dans le vide. *Merci*, pensai-je. *Merci merci merci*.

— Quatresous ! dit Fontaine avec un air émerveillé qui me fit plaisir malgré la peur et la fatigue. C'est une idée de génie !

— Vous ne tiendrez pas longtemps à ce rythme et vous le savez. Rendez-vous. Ce sera tellement plus simple.

« Janus ». Il se tenait sur le passage vers la tour sud, juste hors de la portée des Chimères, flanqué de Coquilles défigurées par l'acide des gargouilles. Et dire, pensai-je, qu'elles n'étaient pas agréables à regarder avant...

— Ça suffit, dit Fontaine en s'avançant devant Janus. La mascarade a assez duré. Qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Pour commencer, répondit Janus, je veux votre petit groupe. Tous les six. Pour le reste, nous verrons plus tard.

— Je ne sais pas pourquoi vous faites ça, dit Fontaine, mais je sais une chose, c'est que vous vous y prenez très mal ! Nous ne nous laisserons pas faire sans combattre !

— Combattre ? dit Janus sur un ton amusé. Vraiment ? Mais avec quoi ? Bientôt vous n'aurez plus de magie, et plus d'énergie pour vous battre. Alors que moi j'ai plein, plein de main d'œuvre.

— Nous avons des alliés qui vont arriver ! répliqua Fontaine. Nous n'avons pas besoin de vous battre, il nous suffit de tenir assez longtemps !

— Vos alliés, répéta Janus sur un ton dubitatif. Qui donc ? Les Muses ? Les Dhampires ? Ils pleurent leurs disparus, disparus par votre faute d'ailleurs. Je ne suis pas certain qu'ils veuillent encore vous aider après ça.

— Votre argument est implacable, dit Fontaine sur le ton de quelqu'un qui n'y croyait pas du tout. Mais puisque vous avez gagné, dites-nous qui vous êtes ! Non, attendez, je vais le deviner. Guillaume, c'est ça ? C'est logique, c'est vous qui nous avez mis sur la piste de l'ange à trois ailes !

— Non, répondit Janus platement. Qui est ce Guillaume ? Je ne le connais pas.

— Non ? répondit Fontaine. Ah, bon. Alors, Lycaon, peut-être ?

— Charles, dit Janus, tu commences à me vexer !

— Ah parce qu'on se connaît ?!

Janus retira son masque, dévoilant un large visage pâle, des joues rondes, des favoris blancs. Benjamin Joubert. Vraiment ?!

— Benjamin ?! dit Fontaine. Tu es un Gobelin ?

— Quoi ? dit Joubert. Non !

— Qu'est-ce que tu fais avec des Gobelins, alors ?

— Et comment avez-vous pu tromper David Winter ? dit Mademoiselle Melusine. Qui vous a aidé, rue du Dragon ?

–- J'ai joué la comédie ! dit Joubert clairement déçu par l'effet de sa révélation. J'ai le théâtre dans le sang ! Et ma mémoire était réellement modifiée, mais pas comme il le croyait... Oh, et puis vous commencez à me fatiguer, avec vos questions. Saisissez-les, ordonna-il aux Coquilles défigurées.

Sans un mot, Gardet s'engagea sur le passage. En quelques coups de flammes, les Coquilles qui se trouvaient devant Joubert furent abattues. Celles qui se trouvaient derrière lui firent un pas en avant, mais Joubert leur fit signe de rester en place. Gardet tenait à peine de debout. Elle tomba à genoux, et les flammes de son bras s'éteignirent.

— Vous êtes épuisée, dit Joubert. Rendez-vous.

— Il faudra me tuer d'abord, dit Gardet.

— Je vais faire bien mieux que ça, dit Joubert en sortant un poignard.

C'était le même poignard que Félix, mais je voyais à présent que sa lame brillait de reflets dorés et verts. Il la tenait face à Gardet, qui ne bougeait plus.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Fontaine.

— C'est un instrument de vérité, dit Joubert. Une lame mystique, qui a été retrouvée spécialement pour vous.

Gardet ne quittait pas la lame des yeux. Elle n'osait pas faire un geste. Si elle n'avait pas respiré, j'aurais cru qu'elle était déjà pétrifiée.

— Quelle vérité ? dit Fontaine. Écoute, sois plus clair ! On ne comprend rien à ce que tu dis !

— Tu ne peux pas imaginer, dit Joubert. C'est un fragment de l'épée des âmes, l'épée du premier ange soldat, Saint Michel ! Avec ça, je peux les libérer ! Je peux libérer tous les anges ! Je peux leur rendre leur humanité. Je peux réparer leurs âmes.

— *Hein* ? fit Fontaine. Mais c'est du délire !

— C'est avec ça qu'il leur donne les ailes en trop, dit Mademoiselle Melusine.

— C'est ça, dit Joubert en faisant un pas vers Gardet. C'est comme un scalpel de chirurgien, un seul petit coup, au bon endroit, et tout rentre dans l'ordre. Il suffit de savoir où. Et je sais où, à présent !

— Benjamin ! cria Fontaine. Arrête, arrête, attends, explique-moi ! Qu'est-ce qu'il se passe si tu portes un coup au mauvais endroit ? C'est ça qui les change en pierre, hein ? C'est toi qui les as tués !

— Pas moi ! cria Joubert, visiblement irrité par les interruptions. C'était ces deux imbéciles d'anges, Félix et celui-ci, fit-il avec un geste vers Dumont. Ça n'a jamais marché quand ils s'en sont servis.

— Mais sur eux, ça a marché ? insista Fontaine. C'était tes cobayes ? Parle-moi, Benjamin ! Je veux comprendre !

— Ce n'est pas moi qui les ai libérés, admit Joubert. Eux, c'était pour me montrer comment ça marchait.

— Qui l'a fait, alors ? dit Fontaine. Cette lame, qui te l'a donnée ?

— Le *Jabberwocky*, dit Dumont d'une petite voix. C'est lui qui l'a fait.

— Le *quoi* ? dit Fontaine. Quelqu'un se sert de toi, Benjamin ! Quelqu'un avec un nom stupide, en plus ! Tu vaux mieux que ça !

— Je n'ai qu'à trouver la bonne personne, dit Joubert. Les anges changent d'apparence, je ne savais pas... je n'étais pas sûr… je devais chercher... montrez moi ! Montrez moi qui vous êtes !!

Il me semblait voir des ombres sinistres passer sur la lame du poignard, des silhouettes distordues, des visages grimaçants.

Gardet se redressa, les bras ballants, à bout de forces. Elle ouvrit ses ailes.

— Allez-y, dit-elle. Si ça peut arrêter le massacre de mes Muses, frappez.

Les ailes étaient dorées, brillantes, lumineuses, immenses. Elles se déployèrent paires après paires, au moins une dizaine, ce que mon cerveau pouvait à peine envisager. Il n'y avait certainement pas la place sur un dos humain pour autant d'ailes, et aussi grandes. L'on aurait dit que tout son corps était doré depuis l'intérieur, et que sa peau était faite de soleil comme une armure étincelante, faite d'or et de diamants. La lumière de ses ailes devint de plus en plus intense, et m'obligea à me protéger les yeux.

— C'est ça, c'est cette lumière, dit Joubert. Je voulais seulement qu'on me protège comme ça. Il a dit que tu serais là si je le faisais… je dois le faire, j'ai fait tout ça pour toi !

Il frappa en direction du cœur. La lame n'atteignit jamais sa cible. Barbara, hirsute et haletante, avait arrêté le bras de Joubert. Sa robe était en lambeaux, sous une cape de Gobelin. Venait-elle d'escalader la cathédrale ?!

— J'ai failli manquer toute l'action ! dit-elle en arrachant la lame de la main de Joubert.

Le poignard rebondit sur le sol et disparut dans le vide entre deux piliers de la balustrade. Barbara repoussa les Coquilles vers les Chimères, qui se chargèrent de les neutraliser. Joubert fut soulevé et suspendu au-dessus du vide, une méthode que j'avais déjà vu Barbara appliquer dans un train en marche. Sur moi.

— Que fait-on de lui ? demanda Barbara.

Gardet regarda Joubert, mais c'était comme si elle ne pouvait pas le voir. Elle cherchait quelque chose qu'elle ne trouvait pas.

— Pourquoi ? répéta Fontaine. Benjamin, je ne comprends pas. *Pourquoi* ? Ramenez-le, s'il vous plaît.

Barbara tira Joubert sur la passerelle. Caroline Lefèvre me tendit la main pour m'aider à me lever. Je l'acceptai. Mademoiselle Melusine était déjà près de Gardet et inspectait ses ailes avec curiosité.

Alors que nous rejoignions la passerelle, Joubert donna un grand coup de coude dans le visage de Barbara, qui le lâcha sous l'effet de la surprise. Il courut de toutes ses forces dans notre direction. Je tentai de l'intercepter, mais il escalada la balustrade juste devant moi. Oh non, ce serait bien trop facile de sauter ! Je le saisis par ses vêtements, mais Joubert était trop lourd pour mes bras fatigués, il se débattait trop fortement. Je luttai un instant, mais son poids m'entraîna par-dessus la balustrade.

Pendant quelques secondes, le monde tourna sur lui-même. Ciel, immeubles, cathédrale, sol se mêlèrent dans un kaléidoscope de fragments d'images. Je tombai. Quelque chose de solide, puissant et granuleux se referma sur ma cheville.

— *Quatresous* ! *Louise* !

L'arrêt brutal de ma chute secoua tout mon corps de spasmes. J'étais tête en bas, à 35 mètres au dessus du sol.

J'entendais la voix de Fontaine, au-dessus de moi. Je me redressai tant bien que mal ; une Chimère bossue aux yeux exorbités me tenait par la jambe. Voilà donc pourquoi elle avait l'air si terrifié. Combien de personnes avait-elle vues s'écraser sur le sol…

En bas, sur le sol, Joubert n'était qu'une petite tache noire au milieu d'une tache rouge plus grande. Un homme s'approcha de lui.

Non. Ce n'était pas un homme. Ses gestes étaient un peu trop saccadés, ses proportions légèrement fausses. C'était un automate. Un pantin. Une Coquille, mais pas une Coquille de Gobelin, une Coquille d'homme. Un monstre qui n'existait pas. Un *Jabberwocky*.

Les gargouilles autour de moi se mirent en action, secouant leurs têtes ; des jets de liquide furent projetés vers le pantin. Celui-ci se protégea en ouvrant un parapluie. Lorsque le parapluie fut refermé, le pantin avait disparu, et avec lui le corps de Joubert.

Quelque part dans la ville, je crus entendre le canon, sans doute tiré du Palais Bourbon, et une très vague *Marseillaise* entonnée par une foule. Ma tête tournait, le sang montait dans mon cerveau, je n'entendis bientôt plus que

les battements de mon cœur. La tension dans ma jambe me semblait être un fil barbelé qui traversait mon corps.

— Ça va faire un peu mal. Ne vous inquiétez pas. Je vous tiens.

Je plissai les yeux pour distinguer qui me parlait ? *Guillaume* ?

— Il... il est parti ? demandai-je. Le *Jabberwocky* ?

— Le Marionnettiste ? Oui. Ne vous inquiétez pas, je vous tiens.

Ma jambe fut libérée d'un coup, mais ma chute ne dura qu'une seconde. Guillaume me posa délicatement sur la galerie des Chimères.

Chapitre 20

L'Hôtel-Dieu

Des tambours contre mes tympans. Du coton dans mes oreilles, jusqu'au cerveau. Le monde autour de moi se rétablit lentement. Au moins, je n'étais pas aveugle : je voyais Mademoiselle Melusine s'affairer autour de moi, prendre mon pouls, tâter ma jambe. Caroline Lefèvre l'observait, par-dessus son épaule. Aucune n'avait l'air de s'inquiéter. Bon. Je n'étais pas encore à l'article de la mort. Pourtant ma tête était lourde, et mon corps pesait une tonne...

De son côté, Guillaume examinait Dumont, un peu comme un cheval ; les yeux, les dents. Les ailes. Dumont se laissait faire, était-il dans son état normal ? Enfin, normal, pour lui… Les yeux, encore. Les mains.

— Il n'est pas trop tard pour lui, déclara-t-il enfin. Je peux peut-être le soigner.

— C'est bien joli tout ça, dit Fontaine, mais je ne sais toujours pas qui vous êtes vraiment. Excusez-moi, mais après une journée comme celle-ci, j'ai toutes les raisons de ne pas vous faire confiance.

— Les anges m'appelle « Monsieur M », répondit Guillaume.

— « Guillaume M » ? dit Fontaine. Ce n'est pas un nom, ça. Non, non, cela n'ira pas. À la place, je vais vous appeler Biscornet.

— Biscornet ? répéta Guillaume. Et pourquoi Biscornet ?

— C'est le nom du démon qui a fait les portes de Notre-Dame, répondit Fontaine.

— Et vous pensez que c'est moi ? dit Guillaume en souriant d'un sourire de chat intrigué par une proie.

— Cela serait très possible, Biscornet.

— Allez-vous faire cela encore longtemps ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra, Biscornet. Beau temps, ne trouvez-vous pas, Biscornet ? Enfin, le soleil est arrivé, ça faisait longtemps qu'on l'attendait, n'est-ce pas, Biscornet ?

— Vous êtes insupportable, dit Guillaume en riant. Je vous adopterais bien. Tous, en fait. Je vous apprendrais à faire des tours.

— Ah, dit Barbara, encore un collectionneur ! J'en ai un aussi à la maison.

— Je suis bien trop maladroit, Biscornet, dit Fontaine. Et Quatresous, pfft ! Vous n'y pensez même pas.

— Ne vous inquiétez pas, dit Guillaume, je vous rendrai votre ami.

— Ne pouvez-vous rien pour Félix ? demanda Gardet d'une voix éteinte. Et pour les Muses qui ont été pétrifiées ?

— Je verrai Félix si j'obtiens les résultats que je veux avec celui-ci, répondit Guillaume. Pour les autres, je ne peux encore rien faire. Conservez-les. Seul l'avenir nous dira ce qu'il adviendra d'elles.

— Merci, dit Gardet avec un hochement de tête.

— Mais ce couteau, demanda Caroline Lefèvre. Est-il réellement capable de rendre aux anges leur humanité ?

— Entre de bonnes mains, répondit Guillaume, peut-être. Entre les siennes,

sûrement pas.

— Et les vôtres sont bonnes ?

— Au moins les miennes ne s'en serviront pas pour mutiler des anges.

— C'est une promesse ? dit Caroline Lefèvre. Si c'est une promesse, vous pouvez garder la lame. Mais si je trouve d'autres statues d'anges, je vous jure que je viens mettre le feu à votre cathédrale.

— Et je l'aiderai, ajouta Mademoiselle Melusine.

Même Fontaine eut l'air outré à cette suggestion, mais Guillaume se contenta de rire.

— C'est bien noté, dit-il en souriant, et je promets. Eh bien, il est temps pour moi de partir. J'ai une Muse à réparer.

— Attendez une minute ! dit Fontaine en s'approchant de Dumont. Charles ? Charles, ne m'oublie plus, d'accord ? Ni moi, ni Marie.

— Et les Lycaons ? dit Dumont.

— Oui, les Lycaons aussi, répondit Fontaine en lui serrant les mains. Reviens. Reviens comme tu étais, avec tes stupides alexandrins et ta mauvaise poésie. Reviens.

— Alors je reviendrai, dit Dumont avec un petit sourire incertain. Puisque tu insistes.

— Nous allons vraiment y aller, dit Guillaume. Le temps n'attend pas.

Et, dirigeant délicatement Dumont par les épaules, Guillaume disparut par la porte des escaliers. Et si c'était un ange ? C'était peut-être un ange des portes, pensai-je. Ou des escaliers. Ou du temps ? Ou…

Le soleil sortit de derrière les nuages. L'air me semblait plus facile à respirer. Les Chimères avaient retrouvé leurs poses, immobiles, face à la ville. Le monde s'était remis en place. Presque.

— En tout cas, dit Barbara en brisant le silence, David va adorer apprendre que nous sommes la cible d'un fou.

— Le *Jabberwocky*, coassai-je. Le Marionnettiste. Il était là...

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? dit Fontaine.

— Je ne sais pas, répondis-je. Guillaume est parti avant que je ne lui pose la question. Mais c'était lui, en bas, je le sais. C'est lui qui a ramassé Joubert...

— Très bien, très bien, dit Fontaine. Attendez juste une minute. C'est ce fou, ce Marionnettiste, qui veut rassembler les voyageurs de 1883, et qui a manipulé Benjamin ? Je n'ai toujours pas compris ce que Benjamin avait contre les Muses, mais cette personne lui a donné cette lame mystique, et apparemment le contrôle des Gobelins, en échange de son aide pour nous capturer ?

— Cela semble correct, dit Caroline Lefèvre.

— Merci, dit Fontaine, je voulais en être sûr. Donc, il a de la ressource, le

fou.

— Je souhaite bien du courage à cet énergumène, dit Gardet. Maintenant que nous connaissons ses plans, il lui sera beaucoup plus difficile de nous atteindre.

— « Nous » ? demanda Barbara en levant un sourcil.

— Ils ont touché à des Muses sous ma responsabilité, dit Gardet.

— Mais ce n'est pas fini, dis-je, nous allons être poursuivis ?

— Pas ce soir, dit Caroline Lefèvre. Il a perdu leur lame mystique, et son effet de surprise. Il n'a réussi qu'à nous allier. Il va lui falloir une nouvelle stratégie.

— Cela nous laisse au moins le temps de vous soigner, me dit Mademoiselle Melusine. La Chimère a laissé des marques, mais elle n'a pas serré au point de vos broyer les os. C'était très délicat de sa part.

— Merci à elle, marmonnai-je.

— Je pense que nous devrions aller à l'hôpital, dit Mademoiselle Melusine. Ces blessures doivent être examinées par un médecin, un médecin *diplômé*. Et qui sait ce que nous avons respiré dans ces catacombes.

— Mais, dis-je, nous devons faire le numéro spécial...

— Quel numéro ? demanda Fontaine.

— Pour le journal, expliquai-je. Au Panthéon... pour Victor Hugo.

— Eh bien, Quatresous ! me dit Fontaine. Auriez-vous l'âme d'un journaliste, après tout ?

— C'est plus probablement de la fièvre, dit Mademoiselle Melusine.

— Je ne peux pas aller à l'hôpital, protestai-je.

— Stephen se serait sûrement proposé pour vous soigner une fois de plus, dit Barbara, mais il est bien trop faible pour le faire.

— Je n'ai plus l'énergie de faire un sort de soin non plus, dit Caroline Lefèvre. Et je n'ai jamais été très douée à cela.

— L'Hôtel-Dieu est juste à côté, dit Mademoiselle Melusine. Ce n'est pas une suggestion : c'est un ordre. Nous allons venir avec vous, si vous avez peur.

— Je n'ai pas peur, dis-je, mais mes vêtements… ils pourraient m'arrêter pour porter un pantalon.

— Laissez-moi faire, dit Caroline Lefèvre. Je sais où en trouver.

— Ce sera sans moi, dit Gardet. Ils ne peuvent rien pour moi, dans un hôpital. De plus, je dois m'assurer qu'Adélaïde et les autres Muses n'ont pas réussi à provoquer d'autres catastrophes.

— Partons ensemble ! s'écria Barbara. Je dois rejoindre Stephen et David qui sont très doués aussi à provoquer des catastrophes. Et prendre un bain. Avez-vous une salle de bain, rue du Dragon ?

Sans attendre la réponse, Barbara glissa son bras sous le coude de Gardet et entraîna celle-ci dans les escaliers. Gardet se laissa faire. Je mis cela sur le compte du choc, et de la fatigue. Quelque fois, il valait mieux se laisser porter

et attendre que la tempête passe...

— C'est à notre tour, dit Fontaine. J'espère que tout le monde se sens assez en forme pour affronter ces deux cent soixante-treize marches !

— Trois cent quatre-vingt sept, dis-je en me relevant péniblement.

L'Hôtel-Dieu était réputé pour être le plus vieil hôpital de Paris, même s'il ne l'était que de nom. Construits au VIIe siècle, les anciens bâtiments avaient été rasés par manque de place et de salubrité, mais les nouveaux locaux avaient été construits par Haussmann juste de l'autre côté de la place du parvis de Notre Dame. Nous n'avions pas loin à marcher pour nous y rendre, mais cela me parut interminable. Caroline Lefèvre m'avait trouvé je ne savais où (et j'essayais de ne pas penser à la Morgue qui était tout près) de quoi éviter d'éveiller les suspicions, mais ce n'était ni confortable, ni seyant. Je décidai de porter ma veste d'homme par-dessus. C'était peut-être le prix de la liberté, mais j'en décidai du montant.

Le passage à l'hôpital fut rapide. Des équipes de personnel soignant étaient toutes prêtes à recevoir des blessés venant du cortège, mais peu de monde s'était présenté pour le moment ; nous fûmes traités tout de suite. Aucun d'entre nous n'avait de symptômes respiratoires. Ma jambe n'avait rien de cassé, et ma « fièvre » était « juste un gros coup de fatigue hystérique » , ce qui fit grimacer Mademoiselle Melusine, mais elle tint sa langue. Puis il fallut attendre que les docteurs nous autorisent à quitter les lieux, ce qui fut beaucoup plus long.

Un homme sur un brancard fut placé près de nous. Il s'était cassé la jambe en tombant des grilles du jardin de Cluny. L'homme, excité, nous raconta ce qu'il avait vu du cortège, comment il avait vu une voiture dite « d'arrosement » (une de celles qui servaient à nettoyer la voie publique) intervenir entre le 210 boulevard Saint-Germain et boulevard Saint-Michel afin de libérer le passage parce que la foule bloquait la rue ; comment une poussée à l'angle de la rue des Saints-Pères avait forcé les gardiens de la paix à se prendre par la main et former une chaîne pour retenir les gens ; des échelles renversées, des estrades effondrées, une planche cassée devant le café de Cluny entraînant la chute de sept personnes ; la poussée qui avait fait tomber par grappes les gens accrochés à Cluny, dont il avait fait partie.

— Et vous ? nous demanda-t-il. Vous êtes tombés aussi ?

— Absolument, dit Fontaine. En plein sur de la pierre, si ce n'est pas malheureux !

— Regrettez-vous encore de ne pas avoir été sur place ? me demanda Mademoiselle Melusine.

— Non, dis-je. Plus maintenant, absolument pas.

— Il est 2 heures, dit Fontaine. Le corbillard devrait être arrivé au Panthéon, à présent.

— Combien de temps va durer la cérémonie ? demanda Mademoiselle Melusine.

— Quelques heures, dit Fontaine. Il y a des discours prévus. Beaucoup de discours.

— Non, répétai-je à Mademoiselle Melusine. Je ne regrette plus du tout.

À 5 heures de l'après-midi, une infirmière vint nous annoncer que nous pouvions partir.

— Je retourne rue du Luxembourg, annonça Caroline Lefèvre. Je dois m'occuper de Marie.

— Elle ne sait vraiment rien, alors ? demanda Fontaine. À propos des *Alterï* ? À propos de Charles ?

— Elle ne savait rien jusqu'ici, répliqua Caroline, mais après votre passage, je n'en suis plus si sûre. Soyez certain que je vous contacterai si j'ai besoin de votre aide pour réparer vos bêtises.

— De quelle bêtises parle-t-elle ? nous demanda Fontaine une fois la Chasseuse partie. Et de quel passage ? Qui est passé chez Marie ?

— David et Barbara, dis-je, et quelques Muses. Nous vous raconterons.

— Voulez-vous quand même aller au Panthéon d'abord ? dit Mademoiselle Melusine. Il est peut-être encore temps.

— Tout est encore bloqué, dit Fontaine. Je parie que nous ne pourrons pas dépasser la Rue des Écoles.

— Et si nous allions au Chat-Qui-Pêche ? dis-je. Pas l'appartement, le café. Je meurs de faim.

— Voilà une excellente idée ! dit Fontaine. Vous verrez, ajouta-t-il à l'attention de Mademoiselle Melusine qui avait une petite moue dubitative, c'est très correct. Même pour vous.

Je ne sais pas si j'aurais défini le Café du Chat-Qui-Pêche comme « correct », mais Mademoiselle Melusine ne fit presque aucun commentaire sur sa décoration ou sa propreté.

Fontaine nous raconta qu'il avait été enlevé par les Gobelins pendant l'émeute au Père Lachaise. Il avait passé tout ce temps sous terre mais, pour lui, cela n'avait duré quelques heures ; un jour tout au plus, au lieu de presque une semaine. Il n'avait eu ni faim, ni soif.

— Peut-être que c'est comme dans les légendes sur les lutins, proposa-il. Le temps chez certains *Alterï* passe peut-être différemment...

— Voilà qui serait fascinant, dit Mademoiselle Melusine. Dommage que je ne compte pas y retourner pour le vérifier.

Au moment de payer, Fontaine réalisa qu'il n'avait plus rien sur lui.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je en sortant mon portefeuille de ma veste, j'ai l'habitude.

— C'est un nouveau ? dit Fontaine. Vous l'avez changé ?

— Non, dis-je en réalisant ce que j'avais dans les mains. Ce n'est pas le mien.

— C'est celui de Joubert, dit Mademoiselle Melusine. Il l'a perdu rue du Dragon, mais nous ne savions pas que c'était lui.

— Prenez l'argent, dit Fontaine. Il nous doit bien un café et quelques tartines !

Je n'avais pas d'argument contre cela. Je sortis les billets, et délogeai un vieux daguerréotype. Je le tins à la lumière pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Fontaine en plissant les yeux.

L'image montrait un petit enfant, de trois ans peut-être, dans les bras de sa mère. Malgré la robe bouffante et la coiffure d'un autre temps, il n'y avait aucun doute sur son visage.

— Camille Gardet… ? dit Mademoiselle Melusine. Mais comment ?

— Nous pouvons vraiment voir les anges tels qu'ils sont, dis-je. C'est ce que m'avait dit Adélaïde.

— Voilà donc pourquoi Benjamin a fait tout ça, dit Fontaine. Et je n'en savais rien. Il n'en a jamais parlé...

— Pensez-vous qu'il faille en parler à Camille Gardet ? demanda Mademoiselle Melusine. Elle a le droit de savoir.

— Non, dis-je en rangeant le cliché dans le portefeuille. Ou seulement si elle pose la question. Si elle ne veut pas se souvenir de cette vie-là, cela ne servirait qu'à faire du mal.

Le gérant du café nous apporta l'édition du soir du *Figaro*, qui nous appris qu'il n'y avait eu aucun décès parmi les spectateurs ; quelques femmes qui s'étaient trouvé mal dans la chaleur et la bousculade, mais rien de plus. La journée si redoutée par les autorités s'était, finalement, plutôt bien déroulée.

Enfin. Tout était fini, les polémiques, la folie de la foule, la passion autour du décès de Victor Hugo. Il reposait en paix. Et il vivrait à jamais, car son nom était lié à Paris, à la France ; il vivrait dans ses livres, dans ses combats, dans ses idées. Il était bien trop grand pour n'être qu'une muse, et, pendant cette semaine, il avait été un dieu.

Alors que nous, nous avions des démons à nos trousses. Des Marionnettistes qui utilisaient des pantins...

— Et maintenant, dit Fontaine. Que faisons-nous ?

Monter dans l'appartement maintenant, c'était reculer pour mieux sauter. Était-il vraiment possible d'ignorer la situation, et de retourner à la vie normale ne serait-ce que pour quelques heures encore ? Ou bien était-il temps de se préparer pour l'affrontement à venir ?

— Il y a encore un peu d'argent dans le portefeuille, dis-je. Assez pour prendre l'omnibus. Il peut bien nous offrir le trajet, ce sera plus rapide.

— Oui, mais pour aller où ? dit Fontaine.

— Organiser la résistance, dis-je.

— Oh, rien que ça ? dit Mademoiselle Melusine.

— Quoi d'autre pour finir une journée comme celle-ci ! dit Fontaine.

Nestor nous fit entrer dès qu'il nous vit, en levant les yeux au ciel.

— Bonsoir, nous dit Stephen avec un sourire fatigué mais rassuré. Je suis ravi de vous revoir non seulement vivants, mais entiers. Soyez le bienvenu, monsieur Fontaine.

— Merci de m'accueillir, dit Fontaine.

— C'est purement par obligation, précisa David, puisqu'il semble que nous soyons tous condamnés à nous supporter les uns les autres désormais.

— Toi, dit Barbara, si tu avais collaboré un peu plus, ça m'aurait évité un petit détour par les égouts. Je n'ai rien contre les animaux, mais les alligators n'ont aucun respect pour les robes neuves !

— Quand des forces invisibles et néfastes nous menacent, dit Fontaine, le bon sens nous indiquerait de travailler ensemble. Pour ceux qui se seraient pourvu, naturellement...

— Voilà qui est très bien dit, dit Mademoiselle Melusine. Seriez-vous en train de mûrir ?

— J'espère que non, dit Barbara. Restez tel que vous êtes, vous êtes bien plus amusant comme cela.

— « Tel que vous êtes » ? dit Fontaine. Que voulez-vous dire ?

— Vous aviez prévu de vous rendre à une vente aux enchères de livres rares et curieux, dis-je. Vous aviez pris l'argent du chauffage pour ça.

— Nous sommes en juin, répondit Fontaine. Nous n'avons plus besoin de chauffage avant l'automne !

— Nous avons du chauffage toute l'année, déclara Barbara. Vous pouvez donc rester pour dîner. Et dormir, aussi. Nous avons beaucoup trop de chambres libres, après tout !

Le choix était fait. Ce serait le monde des *Alterï*, pour le meilleur et pour le pire.

Épilogue

Paris

Je courais avec des loups. Nous volions presque, à travers un large champ d'herbes, libres, enfin. Libres ? Non ! Je découvris avec horreur que nous étions pris dans des fils, des fils de marionnettes, qui nous dirigeaient vers la nuit et le néant.

La mer. Ou peut-être l'océan ? Je n'avais jamais vu ni l'une, ni l'autre. Ici l'eau était rouge. Le ciel s'y reflétait… Un loup hurla, quelque part sur ma gauche. Puis à droite. Nous hurlions tous. Nous allions...

J'ouvris les yeux, le cœur battant. Deux yeux en amande m'observaient, brillant dans la pénombre. Encore des loups ? Non. C'était Colle-Forte, qui vint se frotter contre mon bras pour me saluer. J'étais dans un lit familier, mais pas mon lit. Rue du Temple. Ah. Je voulus repousser les couvertures. *Aie ! Aie, aie, aie !* Le moindre mouvement faisait hurler des muscles dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je me levai tout de même, avec des gestes prudents, et enfilai les vêtements qui étaient posés sur la chaise près de la porte. Colle-Forte me regarda faire et, décidant qu'il était bien trop tôt pour quitter les couvertures confortables, retourna dormir.

— Que faites-vous debout si tôt ? me dit Fontaine alors que je passais devant la porte de la salle de Presse de l'hôtel particulier des Winter.

Des feuilles de papier étalées tout autour de lui. Sa main couverte d'encre. Donc, il finissait un article pour le *Curieux*. Sa main. Sa main, que j'avais lâchée, dans le gouffre. Je réprimai un frisson.

— Je me prépare à aller travailler, répondis-je.

— Travailler ? répéta-t-il, incrédule.

— Victor Hugo est au Panthéon, répondis-je, et nous avons retrouvé Dumont, alors, je reprends mon ancienne place à l'atelier.

— Même après... tout ça ? demanda-t-il avec une prudence inattendue. Ce n'est pas sûr, si nous sommes recherchés par un *Alter* à l'esprit très probablement malade… nous pourrions continuer notre arrangement, ne pensez-vous pas ? J'écris, vous prenez les photographies, et nous envoyons le tout au journal…

Le Marionnettiste nous trouvera chez nous, pensai-je. *Il nous trouvera au journal, aussi. Il nous trouvera ici, aussi.*

— Il faudra bien sortir prendre ces photographies, dis-je, et porter les plaques à développer, et aller au journal ou à la boîte aux lettres. Nous ne pouvons pas rester enfermés tout le temps. Cela ne changerait rien, de toute façon. Ils savent qui nous sommes.

— Donc, dit Fontaine avec un sourire, nous n'allons pas accepter la proposition de Stephen et Barbara de vivre ici avec eux, sous leur protection ?

— Vivre avec David ? répondis-je. Autant nous livrer tout de suite au Marionnettiste.

Fontaine se mit à rire. Fontaine. Que j'avais lâché.

— J'aime ce que je fais à l'atelier, dis-je. Je vais apprendre la magie avec Stephen, mais je ne veux pas arrêter de faire ce que j'aime faire. C'est qui je suis.

Fontaine hocha la tête. Il remua les papiers devant lui, changea des piles de place, souleva un porte-plume pour le reposer aussitôt. Il tapota la table, grimaça, recommença à bouger des papiers. Il avait quelque chose à dire, mais n'y arrivait pas. *Je promets*, pensai-je. *Je promets de ne plus jamais le lâcher. Pardon. Pardon, pardon, pardon*. Mais je ne pouvais pas non plus le dire.

— Vous ne deviez pas leur porter votre article ? dis-je. Nous pourrions prendre l'omnibus.

— Excellente idée ! dit Fontaine en bondissant sur ses pieds. Et vous avez raison, il faut faire développer les photographies. Allons-y, donc ! Vous savez, me dit-il en me suivant le long du couloir, je pense demander une prime de risque aux Poirier ! Nous avons failli mourir, après tout !

— Mais pas en écrivant l'article, fis-je remarquer.

— Nous aurions pu ! Vous avez entendu cet homme, des gens sont tombés des ponts ! Ce n'est pas comme s'il existait un syndicat pour les gens qui travaillent avec les *Alterï*, alors nous devons trouver les fonds où nous le pouvons...

Je laissai Fontaine parler sans l'interrompre. Un jour, les mots adéquats sortiraient. En attendant, j'avais des sorts à apprendre.

Et, ce matin, un journal à mettre en page.

Que va-t-il arriver ensuite ?!

Si vous avez envie de connaître la suite des aventures de Quatresous, Fontaine et Mademoiselle Melusine, vous pourrez très bientôt les retrouver dans :

1887
LA TORNADE DES ÂMES

« J'allais tuer Fontaine. Si le Marionnettiste ne le faisait pas, et si je ne succombais pas à l'épuisement, j'allais m'en charger moi-même.

Nous devions partir trois jours pour assister au Jubilé de la Reine Victoria et revenir avec un article, des photographies, et l'assurance que la famille Whitlock allait bien.

Nous n'avions jamais convenu d'une course contre la montre pour sauver des enfants, cernés par des visions, des pantins grandeur nature, un chasseur implacable, et la folie qui nous guettait à chaque tournant...

Je n'aurais jamais dû accepter. Et pourtant, comment dire non ? »

Découvrez le premier chapitre en tournant la page...

Chapitre 1

Paris, rue du Chat-qui-Pêche, dans les valises

La journée du jeudi 9 juin 1887 avait pourtant bien commencé. Elle marquait un retour au calme après l'agitation des jours précédents ; certes, à l'atelier, j'avais encore monté un article concernant la guerre au Tonkin, puis un autre avertissant d'une collecte de fonds pour les victimes de l'incendie de l'Opéra-Comique, mais les esprits commençaient à s'apaiser. Nous avions un beau temps de fin de printemps avec des températures minimum de 15° et maximum de 23°. Aucun Gobelin n'avait jailli du coin d'une rue sombre. Aucune Muse n'avait été pétrifiée. Aucune menace *Alter* ne s'était profilée à l'horizon depuis bientôt deux ans.

Tout s'était bien passé, jusqu'à environ 19h45, soit 7 minutes après notre retour dans le grenier qui nous servait d'appartement, rue du Chat-Qui-Pêche.

— Et *quand* est-ce que vous comptiez m'annoncer que nous partions *ce soir* ? dis-je alors que j'essayais de garder pliées des chemises qui se déplièrent dès que je les lâchai dans la valise.
— J'attendais le bon moment, répondit Fontaine. Je ne l'ai su qu'hier !

Fontaine tenta une expression de contrition. Sur son visage mobile et avec son incapacité à tenir en place, le résultat était plus proche d'un air moqueur et impatient. Ah, il avait essayé.

J'avais rencontré Charles Fontaine quatre ans auparavant, à bord de l'Orient Express. C'était une longue histoire, mais nous vivions désormais sous le même toit (et entourés de livres) afin de partager le loyer ; arrangement pour lequel j'étais « officiellement » sa cousine. Ce qui n'était pas si loin de la réalité ; Fontaine et moi nous entendions comme frère et sœur.

Nous étions aussi liés par la connaissance du monde secret des *Alterï*, autrement dit des créatures surnaturelles qui vivaient parmi les humains. Depuis l'Orient Express, notre vie était agrémentée de recherches ésotériques, de rencontres mythologiques, d'enquêtes mystérieuses ainsi que, en tout cas pour moi, de cours de magie.

— Et ce bon moment, pour vous, c'est *avant* ou *après* le départ du train ? répliquai-je en attrapant ce que je pensais être une paire de chaussettes mais qui était en fait un gant orphelin.
— Je sais que je vous prends de court, s'expliqua Fontaine, mais je devais prévenir Stephen et les autres en premier. S'ils ne pouvaient pas avancer le voyage, ce n'était pas la peine de vous prévenir ! Mais figurez-vous qu'ils étaient déjà prêts, Barbara était même impatiente...

Impatiente !? Je me sentais sur le point de hurler. Rien n'était prêt pour un

départ imminent ! Nous avions des dizaines de choses à ranger, vérifier, et organiser, et Fontaine m'attendait tranquillement, déjà dans un costume de voyage que je ne reconnaissais pas, le nez dans un guide sur Londres ! Pour me défouler, je lui lançai mon gant orphelin à la figure.

— Nous avons encore largement le temps, dit Fontaine en utilisant le gant comme marque-page.

— Le train pour Dieppe part à 20h50, répliquai-je. Et nous ne pouvons pas le rater ; c'est le seul train qui nous permette d'être au départ du bateau avec la marée, et il est 20h, et ma valise est encore vide, et nous devons encore *aller* jusqu'à la gare Saint-Lazare, qui est de l'autre côté de Paris !

— Très bien, très bien, concéda Fontaine. Nous avons *un peu* de temps, mais nous avons *toujours* le temps. Plus qu'il ne vous en faut pour compléter vos valises. Et puis, vous n'avez pas tant de vêtements que cela, prenez tout !

— Je ne peux pas ! m'écriai-je. Je ne peux pas emmener uniquement mes affaires de *Louise* Quatresous, typographe au journal *Le Curieux*. J'y vais aussi en tant que *Louis* Quatresous, photographe occasionnel pour un journaliste tyrannique ! Et je n'ai pas de vêtements corrects pour *Louis*, à Paris ou à Londres, et encore moins pour un Jubilé royal !

Nous devions initialement assister aux festivités données en l'honneur du Jubilé de la Reine Victoria. Elles commenceraient par un banquet le 20 juin au soir, où une cinquantaine de princes et rois d'Europe étaient conviés, puis se poursuivraient par une procession à travers Londres le 21 juin, et se clôtureraient avec une célébration le 22 juin et l'inauguration d'une statue à son effigie. Fontaine avait été choisi pour couvrir l'évènement dans le journal *Le Curieux,* pour lequel nous travaillions tous les deux.

Comme je refusais de quitter mon poste aussi longtemps (et mon salaire, payé par jour, pour lequel je travaillais dur), Fontaine avait utilisé la même ruse que deux ans auparavant : me faire passer pour un photographe auprès du journal et vendre les clichés du voyage. Le subterfuge ne devait durer que trois jours (plus le trajet) et comme l'imbécile que j'étais, j'avais accepté.

Et voilà qu'à présent, nous allions également voir l'inauguration du pont Hammersmith qui avait lieu une semaine plus tôt ! Le voyage allait durer deux semaines ! Les billets étaient posés sur le lit, devant moi ; des allers-retours qui avaient bien dû coûter 60 francs, au moins, l'équivalent d'une semaine de mon salaire et… non, qu'y avait-il d'écrit ? Les billets étaient valables un mois ?! *Un mois* ! Notre séjour avait la très nette possibilité de s'étendre encore, ce qui ne faisait rien pour me calmer !

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, fit remarquer Fontaine, vous étiez « juste Quatresous », le neveu-valet du tyrannique Ernest Desmilliers. J'aurais pensé que vous aviez l'expérience des déguisements et des situations

compliquées !

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, répliquai-je, mon monde était très différent.

Avait-il oublié que la première fois que j'avais quitté Paris, cela s'était terminé dans les Carpathes, le train entier cerné par des ours-garous et des centaures, à négocier entre des vampires, des anges, et une créature affamée enfermée dans une montre ? Sans compter que quelqu'un continuait à traquer les passagers de ce voyage dans un but aussi sinistre que mystérieux...

À côté des billets se trouvait un journal, dont l'article sur une tentative d'assassinat dans un wagon de 1re classe du train Bordeau-Lyon me narguait. Un voyageur avait été attaqué au « coup de poing américain » par son voisin de voyage, à la faveur de l'obscurité d'un tunnel, et n'avait échappé à la mort qu'en passant en équilibre sur le marchepied dans le compartiment adjacent, où il avait pu actionner le bouton d'alarme. Je retournai le journal brutalement, pour découvrir la une de l'Autre Journal, celui des *Alterï*, qui parlait d'une recrudescence d'attaques d'ours-garous en Europe de l'Est. Mais c'était une conspiration ! Comme si mon imagination avait besoin d'être stimulée !

— Vous pensez que nous devrions emmener une arme ? demandai-je soudain à Fontaine. Il fallait emmener des armes, dans l'Orient-Express, non ? Pour traverser la Bulgarie...

— Je ne crois pas que la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest desserve la Bulgarie, répondit-il, à moins de faire un sacré détour. Vous savez que Dieppe se trouve sur la côte ouest *française*, n'est-ce pas ?

— Ne vous moquez pas, le coupai-je un peu sèchement.

— Nous voyageons avec des dhampires, vous vous souvenez ? continua Fontaine sur un ton amusé. Des demi-vampires surpuissants, et de surcroît des sorciers aux pouvoirs complémentaires ? Barbara les réduirait en purée ! Ou Stephen pourrait leur mettre le feu par magie, ou encore, David pourrait les convaincre mentalement qu'ils sont de gentils petits chatons. Quelle serait votre méthode préférée ?

— Ça dépend, je peux leur demander de tout tester sur vous avant de choisir ? grommelai-je. Oh ! fis-je en proie à une réalisation subite. Et Mademoiselle Melusine ? Vous l'avez prévenue, elle aussi ?

Melusine Schaefer était une jeune femme de vingt-trois ans, issue d'une famille de loups-garous. Une malchance génétique ne lui avait transmis qu'une malformation cardiaque, une fascination pour les statistiques médicales, et un sarcasme incisif. Elle rêvait de devenir médecin (la profession était accessible aux femmes depuis quelques années) ; il lui fallait donc passer deux baccalauréats, celui es-lettres et celui es-sciences, avant d'être acceptée dans une école de médecine. Cela ne lui faisait pas peur. Rien

ne faisait peur à Mademoiselle Melusine, mis à part manquer de temps pour obtenir ses diplômes.

— Je l'ai prévenue, dit Fontaine avec une petite grimace incertaine. Même si elle ne peut pas venir tout de suite, elle nous rejoindra sûrement pour le Jubilé, comme prévu. Vous pourrez profiter de ses commentaires sarcastiques, et en deux langues, cette fois-ci.

— Je vais devoir parler anglais ! me lamentai-je devant cette nouvelle difficulté. Mais pourquoi, pourquoi ai-je accepté de vous suivre ?

— Parce qu'il faut bien vous sortir de votre routine de temps en temps ou vous allez rouiller ?

Ma première réponse fut une paire de vieilles chaussettes roulées en boule, qu'il évita de justesse.

— J'ai des raisons de m'inquiéter, grommelai-je. Il y a deux ans, nous avons failli être tués, tout ça à cause de ce maudit train...

— Vous savez que vous ressemblez de plus en plus à David ? interrompit Fontaine. Il s'inquiète déjà de tout, laissez-le faire ! Vous ne pouvez pas lancer un petit sort pour vous calmer, ou quelque chose comme ça ?

— Une des règles de base de la magie, expliquai-je, est qu'on ne doit pas lancer de sorts sur soi-même. C'est le meilleur moyen pour se plonger accidentellement dans un profond sommeil par erreur et que personne ne puisse jamais vous réveiller.

— Décrit comme ça, dit Fontaine, j'admets que ce n'est pas très tentant. Alors respirez profondément, continua-t-il en me tapotant l'épaule. Pensez à des choses joyeuses ! Oh, j'ai oublié de vous dire ! Barbara nous a fait parvenir des affaires de voyages, juste à temps ! C'est à croire que les dhampires peuvent lire l'avenir, en plus de tout le reste !

Entre deux piles de livres en équilibre instable, je remarquai enfin les deux sets de bagages assortis qui avaient été intégrés tant bien que mal dans le capharnaüm ambiant. Le premier arborait un motif de damier beige et marron, avec des renforts en cuir fauve, et portait les initiales « C.F. ». L'autre portait des rayures grises, avec des renforts en métal laqué noir, ainsi que les initiales « L.Q. ». Chaque set comprenait une énorme malle en toile enduite qui faisait bien un mètre de long, trois sacs de voyage assortis de taille croissante, et même une boîte à chapeau.

— Barbara a clairement tendance à oublier que des humains normalement constitués ne peuvent pas empiler des dizaines de valises sur leur tête, commenta Fontaine. Mais il y a sûrement quelque chose que vous pourrez utiliser. Dans ma malle, il y avait ce costume !

Si j'avais écouté mon instinct à ce moment-là, j'aurais bâillonné Fontaine avec la cravate de son nouveau costume. Fontaine, qui ne savait pas se taire, Fontaine qui était toujours d'un optimisme insupportable, Fontaine…

Fontaine, dont j'avais lâché la main au-dessus du vide, alors que nous étions dans les Catacombes, et qui avait disparu dans l'ombre d'un gouffre sans fond avant d'être sauvé miraculeusement par un ange défectueux...

Non. Non, non, non, si je commençais à penser à cela, je n'allais jamais partir. Je secouai la tête pour en chasser ce souvenir, et j'ouvris les bagages à mon nom expédiés par Barbara.

La malle contenait un costume de voyage gris pour homme à mes mesures, un « imperméable » en caoutchouc, des chaussures, des chaussons, une couverture et un nécessaire de toilette. Je n'avais qu'à y ajouter mes chemises de corps, mes vêtements habituels de ville, et... et quoi d'autre encore ?!

Allons allons, pensai-je, *procède par liste*. Des chemises, oui, des chaussettes, ma montre, mon carnet, mes papiers, j'oubliais quelque chose, j'oubliais quelque chose… Combien de linge de rechange me faudrait-il en deux semaines ? Pourrais-je les faire laver, en Angleterre ? Quelles étaient les modes, les coutumes, les tabous vestimentaires ? C'était justement ce que je comptais vérifier avant le départ !

— Alors ? demanda Fontaine. A-t-elle tout prévu pour vous ?

— Faites-moi plutôt voir ce que vous emmenez, répondis-je.

— Vous êtes pire que la douane ! répliqua Fontaine. Je ne prends pas cette malle, elle est bien trop grande. Voici le contenu de mon sac de voyage : mon costume de jour, une chemise et du linge de rechange, les chaussons, le nécessaire de toilette, une écharpe.

— Je vois, dis-je en adaptant la liste mentale de mes priorités. Ce qu'il faut pour le voyage, et à portée de main, c'est une bonne idée. Et dans la valise ?

Je remarquai pour la première fois qu'elle tenait fermée à l'aide de ceintures.

— Oh, elle contient juste mon imperméable, qui ne rentrait pas dans le sac. Sinon elle est vide.

— Votre valise est vide… ?

— Elle est vide ! Comment pourrais-je ramener des livres si je ne prévois pas une valise pour les prendre ! Celle-ci est renforcée exprès pour supporter leur poids, voyez !

Je regardai Fontaine, incrédule.

— Mais, commençai-je finalement, nous partons trois semaines… Si nous devons sortir le soir, s'il nous faut des habits ?

— Quatresous, me dit Fontaine avec amusement, je vous rappelle que vous n'êtes pas mon valet, et encore moins ma mère.

— Votre mère ! m'indignai-je. Je n'ai que trente-trois ans !

Tout en parlant, j'ouvris le sac assorti à la malle afin d'y mettre mes affaires. Il n'était pas vide ; des pierres, des fioles, des craies, des poudres, des bougies, et la place pour le journal qui nous servait de grimoire. Je ne pouvais pas l'utiliser pour mes vêtements...

— Je vois que Stephen n'a pas l'intention d'interrompre vos leçons de magie, dit Fontaine.

Le nécessaire de magie, je ne pouvais l'appeler autrement, était accompagné d'une lettre. L'écriture, à la fois ancienne, précise et régulière, dont certaines lettres semblaient sortir d'un vieux manuscrit, trahissait son auteur.

— Alors ? Quels conseils magiques vous donne-t-il ?

— Stephen me rappelle que l'Angleterre est un pays civilisé et qu'il a entassé des siècles d'affaires si jamais j'oublie quelque chose.

— Et il a tout à fait, tout à fait raison ! s'écria Fontaine. Prenez votre passeport et votre billet, ce sont les plus importants.

— Ça me met mal à l'aise d'emprunter tant de choses à Stephen et Barbara, dis-je.

— Les Winter ne vous font pas la charité, dit Fontaine. Ils vous apprécient vraiment. Enfin, je ne peux pas m'avancer pour David… mais en tout cas, Barbara et Stephen vous apprécient vraiment, eux. Acceptez, Quatresous, et partons ! Nous allons vraiment être en retard ! Et n'oubliez pas l'appareil de photographie !

Dans un dernier élan désespéré, j'entassai mes vieilles affaires par-dessus les cadeaux de Barbara dans la malle, avec le sac de magie, ainsi que l'appareil de photographie et son nécessaire, y compris les fioles spéciales (qui nous permettaient de prendre des clichés d'éléments psychiques, comme les ailes des anges). Je filai enfiler le costume de voyage, et attachai mes cheveux pour les dissimuler sous un chapeau. J'oubliais quelque chose, j'oubliais quelque chose… Il était 20h13 ! S'il me manquait quelque chose de crucial, je n'avais plus le temps. Tant pis.

Je saisis la poignée de la malle à deux mains pour la traîner dans notre petit escalier. Il ne nous restait plus qu'à attraper notre train.

Retrouvez la suite en novembre 2023 sur ecguyot.com

À propos de l'auteure

E.C. (Émilie Claude) Guyot est née en 1979 en Bretagne. Elle savait lire à 3 ans, et a commencé à sidérer les bibliothécaires en lisant tout ce qu'elle pouvait atteindre sur les rayons. Elle a grandi un peu à Paris puis s'est installée dans le sud de la France ; en dehors de cela, rien d'intéressant n'est jamais arrivé, et comme elle est arrivée au bout des rayons de bibliothèque, elle a dû commencer à inventer des histoires.

Un peu plus grande, elle s'oriente tout d'abord vers le dessin comme mode d'expression et études secondaires, puis vers les Arts Plastique, puis à la surprise générale vers la Psychologie, puis revient finalement aux deux passions qu'elle nourrit depuis l'enfance : l'écriture et la musique. Mais comme elle a gardé ses crayons, elle fait ses couvertures de livre et les pochettes de disque elle-même.

Si ses romans s'inscrivent souvent dans des univers fantaisistes, ils sont également solidement ancrés dans un fort héritage historique et traditionnel. Derrière les mondes imaginaires et les créatures fantastiques, elle aborde la découverte de soi, les choix à faire afin de trouver sa place dans le monde, et les rencontres qui parfois changent une vie. Elle vit aujourd'hui sur Internet.

Les autres romans

Le Fil des Pages (2009) est un roman light fantasy, une quête dans des terres lointaines où la mémoire du monde s'efface, mettant l'univers en péril.

La Louve aux Chansons (2012) est un roman dark fantasy, la quête d'une jeune fille de transformations en métamorphoses jusqu'au Jugement du Loup, sur fond de musique traditionnelle.

L'Île qu'il Fallait Sauver des Ombres, ou l'Île de la Groac'h (2015) est une aventure fantastique à l'humour décalé où une jeune fille découvre un monde parallèle semblable à celui d'où elle vient, mais magique, sur le point d'être détruit.

Les Fantômes de Grison (2016) est un roman surnaturel humoristique dont les protagonistes sont des chats, des chiens, et des fantômes, qui tentent de cohabiter chez une famille qui ne se doute de rien. Il est suivi de *La Malédiction de Grison.*

1883 Express d'Orient (2019) est un roman fantastique mêlant aventure, horreur et mystère dans un train mythique, jusqu'au monde étrange et terrifiant des *Alterï.*

Découvrez-les sur ecguyot.com !

Texte : E.C. Guyot
Éditeur : E.C. Guyot – 83110 Sanary

ecguyot.com

Dépôt légal : décembre 2021
Prix : 4,99 €

Achevé en octobre 2023

Couverture : E.C. Guyot
La couverture a été créée à partir de plusieurs images générées par intelligence artificielle sur *Midjourney*.
Portrait auteure : Geneviève Guyot

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Ce récit est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires. À l'exception du chat, bien entendu.